This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

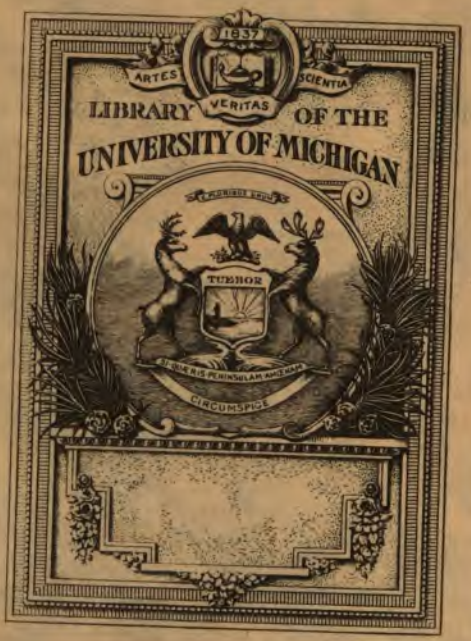
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
P88 ter

L'M
73.146

TERRE D'OC

DU MÊME AUTEUR

Nouvelles réalistes.....	1878.	Lemerre, éditeur.
Césette.....	1881.	—
L'Innocent.....	1884.	—
Jean de Jeanne.....	1886.	—
Le Cheval bleu.....	1888.	—
Chante-Pleure.....	1890.	—
Les Antibel.....	1892.	—
Petites Ames.....	1893.	—
Bernadette de Lourdes.....	1894.	Plon, éditeur.
Pays et Paysages.....	1895.	—
Mademoiselle Clémence.....	1896.	Ollendorff, éditeur.
L'Image.....	1897.	—
Le Roi de Rome.....	1898.	—
Le Vœu d'être chaste.....	1900.	Editions de la *Revue Blanche.*
Jep.....	1904.	Charpentier, éditeur
Petites Gens.....	1905.	—

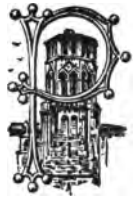
Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège, le Danemark et la Hollande.

Published the 30 April 1908.

Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved the 3 March 1905, by Ed. Privat.

Émile POUVILLON

TERRE D'OC



TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
ÉDITEUR
14, rue des Arts, 14.

PARIS (VIe)
PLON-NOURRIT et Cie
ÉDITEURS
8, rue Garancière, 8.

1908

Rom. lang.
Terrg.
9-1-28
13146

AVANT-PROPOS

10-5-28 Durß

Au cours de nos promenades journalières dans la banlieue montalbanaise, mon père m'avait souvent parlé de son intention de réunir en un volume les « Causeries » qu'il écrivait pour la Dépêche de Toulouse. *Il attendait seulement, pour mettre au jour son œuvre, d'avoir dessiné encore le profil de quelques autres cités du Sud-Ouest, ou fixé dans un de ces paysages sobres et savoureux un coin de cette terre quercinoise qu'il a tant aimée.*

C'est ce livre que nous publions aujourd'hui. Je me suis appliqué à en ordonner les diverses parties suivant les indications, malheureusement incomplètes, que j'avais pu recueillir de la bouche du cher maître disparu.

« Portraits de villes », *le titre de la première partie, avait été trouvé et choisi par mon père, il désignait ces monographies régionales qui ne*

furent, je crois, jamais tentées avant lui, sous la forme originale et vivante qu'il a su leur donner.

J'ai fait suivre ces courts récits, où, dans un décor de vieilles cathédrales, de clochers et de tours de briques, s'évoque l'existence abolie des antiques cités, de quelques chroniques plus spécialement consacrées à des descriptions de nature. Je les ai groupées sous le nom de « Courses et promenades », *qui m'a paru le mieux les résumer.*

Restait enfin le titre à donner au volume. Peut-être, si le temps n'avait manqué à leur auteur pour en grossir le nombre, seuls les Portraits de villes *eussent formé la matière de cet ouvrage, qui aurait alors porté ce titre général. En l'absence d'indications certaines et aidé des conseils de M. Pol Neveux, nous nous sommes décidés pour* Terre d'Oc, *qui se trouve déjà dans* Pays et paysages *et qui caractérise bien ces pages écrites toutes à la louange du Midi.*

Sans doute, l'artiste merveilleux à qui l'on doit Césette *et* les Antibels *eût, dans son désir toujours plus grand de la perfection, et pour satisfaire son goût de l'épithète exacte, du mot rare, modifié par des corrections ce texte déjà si parfait. Mais, connaissant le soin que mon père*

apportait à composer ces causeries mensuelles, j'ai pensé qu'elles pourraient, telles qu'il les a laissées, figurer dignement aux côtés de Petites Ames, *de* Pays et Paysages *et de* Petites Gens.

Et tandis que j'accomplissais ce devoir de piété filiale, j'avais la douce consolation de voir son œuvre se continuer ainsi par delà la mort.

PIERRE POUVILLON.

I

PORTRAITS DE VILLES

MONTAUBAN

Les figures des villes changent comme les figures des hommes. Si la brique ou la pierre les gardent pour un temps de vieillir, elles n'en sont pas moins sujettes aux bouleversements des sociétés, aux désastres des guerres, à l'évolution du goût et des mœurs. Un siège les mutile, une architecture nouvelle les déforme; elles ont également à souffrir de la barbarie militaire et du progrès industriel. Les traits qui subsistent du passé ne font que marquer plus fortement la dissemblance entre leur ancien et leur nouveau visage.

Ainsi de Montauban. Dans la ville moderne, ouverte, ensoleillée, avec ses abords faciles, ses larges boulevards, ses quais alignés en noble perspective sur les deux rives de son fleuve, avec ses faubourgs prolongés en avenues vers les campagnes, qui retrouverait l'âpre bastide du douzième siècle, cantonnée, isolée, sans

ponts, presque sans routes, sur son étroite plate-forme, entre les falaises du Tarn et du Tescou, et la coupure profonde du ruisseau la Garrigue? Dans le paisible chef-lieu, si paisible que, dans certaines rues, on entendrait pousser l'herbe entre les pavés, qui s'aviserait de reconnaître la cité guerrière qui, du haut de ses remparts neufs, faisait tête aux Croisés de Montfort, aux bandes de Chandos et du prince Noir?

Pris, délivré, repris, démantelé, relevé de ses ruines, Montauban a grandi. Sur un beau pont de sept arches, il a enjambé le Tarn, il a pris pied sur la rive gauche. Il a construit un fort, une église : Saint-Jacques; un moulin : les Albarèdes; un château pour ses consuls. Il bâtira tantôt un temple pour ses ministres; car, ayant été Albigeois dans son jeune âge, il s'est fait maintenant huguenot. Et le voilà, mousquet au poing, casque en tête, qui défie les foudres de l'Eglise et les canons du roi très chrétien.

J'ai là sous les yeux, en écrivant ces lignes, une estampe du temps, une estampe allemande, qui donne en figurations pompeuses et naïves le plan de la ville assiégée. Les rues, les monuments, les fortifications, tout y est, jusqu'aux

sillons des champs, jusqu'aux arbres des routes, jusqu'aux chariots et aux tentes des troupes royales. C'est le jour de l'assaut. Lesdiguières, Joinville, Mayenne, le Connétable, ont lancé leurs colonnes d'attaque; les cavaliers chargent, les canons vomissent des fumées qui ont l'air de somptueux panaches; les compagnies de piquiers, la pique droite, ondulent comme des champs d'épis troués par la flamme triangulaire des enseignes; et, du haut du château de Pique-Cos, rapproché de quelques lieues pour les besoins de l'image, le roi invisible assiste aux péripéties de la bataille.

C'est la figure héroïque de Montauban. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Les empreintes frappées dans les briques du clocher de Saint-Jacques par les boulets de Louis XIII; mais qui les regarde? Et quand du haut de la tour de Lautié, nouvellement déshonorée par un badigeon couleur de fraise écrasée, qui semble rougir de lui-même, l'antique horloge municipale, *la Barloque,* intime aux rues endormies l'invitation du couvre-feu, qui se souvient du tocsin enragé qui appelait les religionnaires à la défense des remparts?

Autre temps, autres mœurs, autres figures

encore. Deux siècles ont passé; l'appareil militaire a disparu; les remparts abolis, les fossés nivelés, partout des alignements de quais, des allées plantées d'arbres; les tours massives, les guichets étroits qui gardaient l'accès de la ville, ont fait place à de larges avenues, à des portes triomphales.

Les protestants pliés sous le joug, dragonnés, exclus des charges publiques, ont tourné leur activité vers l'industrie. Montauban s'enrichit. Plus de huit mille ouvriers travaillent à carder, à tondre, à foulonner, à tisser la laine. Avant d'aller, au loin, habiller les porteurs de braies bas-bretons et les montagnards espagnols, les draps, les cadis, pavoisent de leurs bandes multicolores les façades des maisons, les murailles des quais utilisés en séchoirs. Des barques, des gabarres, sillonnent la rivière, égayée de bleu, de rouge ou de vert par les ruisseaux fumants que déversent les teintureries logées dans les caves de Villebourbon.

Le peintre Parisot, qui était alors en grande réputation dans le pays, a fixé dans une série de dessins le spectacle de cette prospérité montalbanaise. Une de ces vues raconte le mouvement de la batellerie; l'autre est prise de l'ex-

trémité du cours Foucault, récemment inauguré en prolongement du quai Montmurat, sur la vaste esplanade qui domine la rivière. C'était le rendez-vous du monde élégant. De beaux messieurs, de belles dames corsetées en pointe, coiffées selon la mode du jour de chapeaux à larges bords empanachés ou garnis de fleurs, se promènent ou causent, assis en cercle. Et tous, les hommes et les femmes, ont ce rien d'allongement de leurs tailles cherché par les gens du bel air et voulu par les artistes de l'époque. Il y a là, à côté d'un freluquet d'abbé en manteau de cérémonie, des hommes graves qui sont, peut-être, des conseillers à la Cour des Aides ou des membres de l'Académie locale, nouvellement instituée par lettres patentes de Sa Majesté Louis le Quinzième, des collègues du président de Malartic, des confrères du poète Lefranc de Pompignan.

Montauban arrive alors à l'époque de sa fortune. Le spectacle de cette richesse, atteinte un moment à peine par les discordes de la Révolution, suggérera bientôt, au grand distributeur de royaumes, le décret impérial qui fera de la sous-préfecture du Lot le chef-lieu du Tarn-et-Garonne.

Suprême rayon de gloire! Dès le milieu du dernier siècle, la décadence s'annonce. La bourgeoisie commerçante décline en plein triomphe de sa caste. Quelques années après les Trois Glorieuses, les fabricants de draps, endormis par une ère trop longue de prospérité, luttent mal contre leurs concurrents de Mazamet et de Castres. Le marché se déplace; les ateliers se ferment. La vie se retire peu à peu de la communauté montalbanaise comme d'un corps appauvri.

Le Montauban industriel du dix-huitième siècle est devenu un Montauban agricole, un marché de primeurs, voué à la vente des pêches et des chasselas. Et ce changement est une chute si l'on veut, mais une chute à mi-côte, un repos dans une médiocrité qui ne manque pas de dignité ni de charme. Du moins la ville n'y a-t-elle rien perdu en pittoresque. La fumée des usines ne noircit pas l'azur de son ciel; la puanteur des déchets de fabrique ne corrompt pas la pureté de l'air, la bonne odeur des fruits mûrs, des floraisons printanières qui lui arrive des vergers. Montauban ne connaît pas la souillure de ces faubourgs lamentables, que la misère crée au seuil des cités industrielles,

tristes banlieues dont la détresse proteste contre la somptuosité des quartiers riches. Brusquement, sans transition de laideur, la nature succède aux maisons, les routes s'offrent aux promenades champêtres. Et ces promenades sont exquises. Ici, c'est la vallée du Tescou, riante entre ses collines de cailloux roses; là, les ravins boisés, les arénières blanches empanachées de roseaux, qui descendent des falaises du Tarn; plus près, vers le nord, c'est un réseau de chemins verts, fleuris d'herbe, qui s'enfoncent vers l'intimité des métairies.

Mais il n'est pas besoin de quitter la ville pour avoir les émotions du paysage, la surprise des points de vue. Du cours Foucault, du plateau de l'esplanade des Carmes — récemment dégradée par un amour exagéré des surfaces planes, j'allais dire : de la platitude — se déroule le plus magnifique panorama que puisse embrasser un regard humain. Tout un morceau de France est là, sous nos pieds. Des falaises du Tarn au bord de la Garonne, des vagues de cultures s'en vont, portant comme des épaves perdues dans leur immensité, des bourgades, des villages, des clochers, pâlis dans le recul de l'horizon. En automne, quand la magie du

soir enveloppe ces étendues, le spectacle est d'une grandeur incomparable. La plaine fume, illimitée, noyée dans les jeux de la lumière et de l'ombre. A travers les verdures de l'île, bouquet de saules qui trempe au fil de l'eau, la rivière s'allume. Des roses tendres, des verts dorés, descendus des nuées en feu, traînent en reflets sur la nappe sombre où tremblent les premières étoiles, tandis que, déjà plongées dans l'obscur, les maisons du faubourg s'enlèvent en silhouettes noires, nettement découpées sur l'incendie du couchant.

Du haut de ses terrasses, Montauban semble régner sur ces magnificences. Les briques s'empourprent, les vitres étincellent, les monuments se dressent en apothéose. Tout un décor de féerie monte, s'exalte dans la gloire de la lumière agonisante. Et, pour ajouter à ces enchantements, voici que là-bas, vers le sud, une apparition surgit dans la transparence de l'air : les Pyrénées! Rien qu'une ligne d'abord, un feston, si pâle, qu'il se confond presque avec les vapeurs de l'horizon. Puis, peu à peu, la vision se rapproche, le fantôme se condense. Les pics s'érigent, les champs de neige sortent de l'échancrure des

vallées. Des montagnes de l'Ariège aux derniers sommets qui penchent vers l'Océan, toute la chaîne est en vue. Mais, à peine fixée, l'image se trouble, le mirage s'efface, les Pyrénées disparaissent.

L'ombre gagne. Dépouillé de son auréole illusoire, Montauban a repris sa figure réelle. Ce n'est plus la capitale orgueilleuse commandant l'immensité des plaines, c'est le modeste chef-lieu dont la destinée obscure se revêt de l'obscurité de la nuit.

Et pourtant, dans cette obscurité même, un prestige lui reste. N'est-ce pas à la douceur de son ciel, au sourire d'un sol heureux, où l'âpre sévérité des Causses épouse la fertilité élégante des vallées, que sont dues peut-être l'harmonie suprême, la maîtrise souveraine d'un Dominique Ingres, c'est-à-dire du génie qui caractérise et qui glorifie le mieux Montauban ?

Riche ou pauvre, avec l'attrait, la noblesse virgilienne de ses paysages, avec sa couronne parfumée de fleurs et de fruits, la patrie d'Ingres demeurera une privilégiée de la Nature, une enseigneuse de Beauté.

TOULOUSE

Je songe à un Toulouse déjà lointain, non pas à la cité moyennageuse des comtes et des capitouls, mais à la ville de mon enfance, contemporaine des télégraphes aériens et des bateaux-poste du canal. Vision grandiose et confuse pour le petit passant d'alors, pour le jeune étranger que la diligence de Montauban charriait de relais en relais vers la capitale languedocienne. Mon admiration s'épuisait presque du premier coup à voir grandir, au bout de la perspective des maisons basses du faubourg, les colonnes jumelles des Minimes montant la garde à la barrière de l'octroi. Puis c'était, au grand trot de l'attelage, excité par la fanfare du conducteur, la défilade des ruelles obscures que dépassait par intervalles le clocher de Saint-Sernin, jusqu'au tournant magistral qui nous portait dans la cour de l'auberge où les parents, les amis, nous rece-

vaient, groupés en attente selon l'ordonnance intime et pittoresque d'une composition de Boilly. Dans la maison familiale de la rue Pargaminières, une galerie à découvert m'ouvrait un vaste horizon de jardins, avec, au premier plan, comme un vaisseau naufragé sur la houle des toitures, les architectures en ruines de l'église des Cordeliers. L'appareil inventé par le sieur Chappe gesticulait à la pointe du clocher. Nimbé du vol des martinets en chasse, il signalait en mystérieux hiéroglyphes quelque victoire africaine ou la chute d'un quelconque ministère. Mais que m'importaient alors les jeux de la politique ! Du haut de ma galerie, j'écoutais, perdu en des songeries confuses, la rumeur immense de la ville, les voix grêles ou puissantes des cloches, le tocsin des *Angelus* se propageant d'église en église, les cantiques égrenés en dissonnances par le carillon de Saint-Sernin. Des sonneries de clairon, des appels de trompette éclataient aussi parfois, évoquant la vie des casernes, la marche cadencée des pantalons rouges sur le pavé des rues, la cavalcade des artilleurs que je regardais passer en battant des mains, sur le seuil de notre porte.

Toulouse était alors, pour moi, la ville des soldats et des prêtres, le lieu des revues sabre au clair, drapeaux au vent, et des fêtes religieuses dans les basiliques, où les cortèges dorés processionnaient à travers les fumées de l'encens et le rayonnement mystique des vitraux.

Un peu plus tard, au début du second Empire — j'étais déjà grandet et ma curiosité s'ouvrait à des émotions d'un autre ordre — je connus de nouveaux aspects de la grande ville. L'initiateur fut un ami de ma famille, un condamné de Décembre, interné à Toulouse et hospitalisé chez mes grands-parents. En compagnie de cette future vieille barbe, qui était à la fois le plus doux des utopistes et le plus fervent des apôtres, je visitai les saints lieux du martyrologe libéral : la maison de Calas, le pavé où s'étaient dressés les bûchers de l'Inquisition, l'hôtel où les tristes héros de la Terreur blanche avaient assassiné le général Ramel. J'appris ainsi, chemin faisant, au hasard des rues et des carrefours, la légende sanglante de Toulouse. Ces meurtres me hantaient. L'enseignement de tolérance, l'appel au règne de l'Esprit, que mon mentor prétendait tirer de ces pèlerinages,

tournait pour moi en des visions de cauchemar, pareilles aux spectacles des figures en cire, à cet assassinat de la duchesse de Praslin, qu'on exhibait alors dans les baraques de la foire.

L'enfance est trop violemment émue, bouleversée de plaisir ou de peine par le choc des réalités extérieures, la jeunesse est trop amusée, trop enivrée de sa propre vie, pour se faire une idée juste, une image exacte du milieu où se déploie la surabondance de leur activité quotidienne. Du tumulte de mes années d'étudiant, de mes flâneries désœuvrées dans les jardins publics, de mes balades à travers les banlieues, je n'ai de présent à ma mémoire que mes ascensions nocturnes à la Colonne, quand mes camarades et moi nous jetions en défi à la ville endormie sous nos pieds les strophes vengeresses des *Châtiments;* et encore le souvenir délicieux des navigations et des baignades hasardeuses que nous menions aux soirs d'été à travers le dédale du Ramier, le long des canaux étroits, parmi les colonnades en or des peupliers et le réseau tremblant des saulaies, criblés par les rais du couchant. Encore prenions-nous, en ce temps-là, plus de plaisir au jeu de nos muscles pressant l'aviron qu'aux

beautés du paysage, de même qu'à la Colonne le son de nos voix scandant les vers et prolongeant les finales nous exaltait autant que le lyrisme du poète.

*
* *

Plus tard seulement, à l'âge de l'analyse et des recherches critiques, j'ai compris le charme de Toulouse et de la vie toulousaine. Très épris jusque-là des architectures du Nord, des dentelles de pierre des cathédrales gothiques, je fermais les yeux à la beauté des monuments en briques de la ville rose. Mes yeux s'ouvrirent tout à coup. De la chambre que j'habitais alors, le clocher de Saint-Étienne m'apparaissait au-dessus des vieux ormes du Grand-Rond. Assombri, presque violet après les averses printanières, atténué, poli en poussière de pastel quand il était consumé par les ardeurs du soleil, léger, diaphane, ou sévère et massif, selon les saisons et les heures, il fascinait, il déconcertait mon regard. Je travaillais entre temps à un éloge de Clémence Isaure, une composition académique destinée à mes aimables collègues des Jeux-Floraux, et à mesure que je revisais, d'après les travaux les plus récents, l'histoire

de la Dame, elle s'évanouissait en légende, s'évaporait en l'air comme une bulle de savon. Et comme mes yeux allaient sans cesse du clocher à la page commencée, quelque rapport, quelque association d'idées s'insinuait dans mon esprit entre les métamorphoses subites de l'édifice et la créature insaisissable dont je m'évertuais vainement à fixer les contours.

Des deux côtés, prestige, illusion, mensonges. Et je me disais qu'une race artiste, initiée par les nuances changeantes de son ciel, par les aspects fuyants de son horizon, aux déformations lyriques des couleurs et des formes, avait pu seule se jouer ainsi de la réalité, créer de toutes pièces ce mythe étonnant de Clémence Isaure, et, chose plus merveilleuse encore, y croire après l'avoir inventé.

Sans doute cette race, cette ville, avait participé comme les autres aux fortunes diverses de l'histoire nationale ; elle avait comme la fièvre des luttes politiques, l'horreur des guerres civiles et religieuses, les massacres entre albigeois et croisés, entre papistes et huguenots ; mais, pacifique ou guerrière, elle avait eu pour fonction essentielle, dans le développement de la patrie française, le culte de la beauté. Elle

avait été avant tout la dévote de Clémence Isaure, la suiveuse de la Belle-Paule.

J'avais toujours aimé Toulouse; je l'aimai dès ce jour davantage. Je m'attachai à pénétrer plus intimement les raisons de son charme, les particularités de son génie. Puisque j'étais réconcilié avec l'esthétique des architectures en brique, je voulus les étudier en détail, connaître leurs origines. Les commentaires abondaient; je n'avais qu'à choisir. La belle monographie de Saint-Etienne par M. de Lahondès, si fervente dans son austérité; les notices de si haute portée consacrées par MM. Emile Male et Roschach aux édifices de Toulouse, alimentèrent mon culte. Des visites quotidiennes aux monuments, des vérifications sur place, ajoutaient au profit de la curiosité satisfaite la jouissance de l'émotion esthétique. Aux Jacobins, j'admirai la noble simplicité des profils, l'élan de la double nef avec ses nervures épanouies au sommet des piliers comme les bouquets d'une futaie de palmiers; à Saint-Sernin, je ne me lassai pas de contempler la belle ordonnance du chevet, ces lignes si pures et si riches superposées en dômes, en coupoles, en frontons, jusqu'à la fusée octogonale du clocher; à la Dalbade, je

goûtai la nudité de la façade, le règne sévère de la brique avec ses surfaces pleines où se joue l'ornementation délicate du portail. Mais malgré l'inachevé de son plan, peut-être à cause de cette irrégularité même, féconde en surprises, en effets inattendus, Saint-Etienne surtout m'attirait; j'y avais mes heures, mes places choisies. Certains éclairages du matin ou du soir, l'allongement des ombres crépusculaires sur les dalles, la flambée matinale des vitraux, ajoutaient à sa splendeur ou à son mystère.

Mais il n'y a pas que des édifices religieux à Toulouse; le goût local éclate plus original encore, si c'est possible, dans les hôtels que firent construire à la fin du Moyen-âge, ou pendant les heureuses années de la Renaissance, les familles nobles, les parlementaires et les capitouls. L'hôtel d'Assézat, ce pur joyau de brique; l'hôtel de pierre, d'une décoration si somptueuse; l'hôtel du Vieux-Raisin, où triomphe le maître Nicolas Bachelier, ne sont que les plus connus parmi ces chefs-d'œuvre. D'autres subsistent, déjà classés, signalés par les guides. Et même après ces derniers, que de vestiges, que de fragments dignes d'intérêt! Ici, une tourelle d'angle avec son cul-de-lampe; là, un encadrement de croi-

sée; plus loin, un balcon, un escalier en fer forgé, signé d'un maître ferronnier du dix-septième ou du dix-huitième siècle. Pour dénicher ces reliques encastrées quelquefois dans une bâtisse moderne, cachées au fond de quelque arrière-cour, j'ai rencontré un guide précieux, le plus renseigné, le plus passionné des chercheurs, le mieux entendu aux nuances des vieux styles : le maître Henri Rachou. Les beaux voyages que nous avons faits ensemble à la poursuite de ces antiquailles inédites, les belles enquêtes le long des ruelles obscures, et nos joies de constater sur une porte vermoulue quelque marteau de la Renaissance, une salamandre ouvrée comme un bibelot, patinée par l'usure des siècles, ou bien, en quelque logis de pauvre, une cheminée du quinzième siècle, intacte, avec les rinceaux délicats de sa frise, ses guirlandes de pierre où se jouent des chimères et des monstres!

Après ces fouilles dans le passé, on jouit mieux de la flânerie dans le Toulouse moderne. Sans doute, l'esthétique n'a rien à voir avec les maisons de rapport de la rue d'Alsace ou des allées Saint-Etienne; mais on respire à l'aise le long de ces avenues spacieuses, de ces bou-

levards, de ces jardins publics largement ouverts à la gaieté du soleil; on se délasse volontiers de la société des briques et des pierres dans la compagnie aimable des arbres et des fleurs. Mais à Toulouse, l'art est toujours associé à la nature; la blancheur du marbre, le luisant des bronzes, éclatent, au bord des pelouses, comme un enseignement de beauté. Et quels marbres, quels bronzes! Le *Vainqueur du combat de coqs* de Falguière, la *Velleda* de Marqueste, le *David* de Mercié! Cette floraison ininterrompue de la statuaire toulousaine attesterait à elle seule la pérennité du caractère de la race. Malgré le dur labeur, malgré les soucis de la vie moderne, ce caractère est encore visible dans l'allure, sur le visage des passants et des passantes, dans leur parler cadencé, presque chantant, comme de la musique en puissance. Evidemment, ce peuple est heureux de vivre.

Aux soirs de printemps, quand le parfum des violettes arrive des jardins de la banlieue, quand les bandes de chanteurs improvisés envoient à l'écho des rues leurs refrains populaires, une fièvre de plaisir se répand de proche en proche. Toulouse, paresseusement allongée au bord de

son fleuve, en face du décor des Pyrénées, me fait songer, ces jours-là, à ces villes d'enchantement : Naples, Grenade, où la volupté s'insinue avec l'air qu'on respire. Et n'a-t-il pas, comme Grenade, son sirocco, la griserie nerveuse du vent d'autan? Comme Naples, son Vésuve? N'a-t'il pas, suspendue sur lui, du haut des neiges pyrénéennes, la menace de l'inondation, rappel de la fragilité des joies humaines, et qui les exalte en raison de leur fragilité même?

CAHORS

Le pays est rude; la ville est sévère. Une enceinte de montagnes toutes proches borne son horizon; une boucle du Lot l'enserre, tel un fossé d'eau vive au pied d'une citadelle; les vieux remparts ferment l'étroit promontoire qui la relie aux plateaux des Causses. Ses maisons s'étagent sur la déclivité de ce promontoire, serrées en grappe au bord de la falaise orientale qui tombe à pic sur la rivière, plus étalées au couchant sur la pente moins brusque qui descend vers le pont Valentré et vers la gare. Cahors s'est étendu de ce côté après la longue période des guerres et des sièges. C'est là que se trouvent les édifices, les promenades modernes, le Lycée, la Bibliothèque, les allées Fénelon. La capitale du Quercy s'y montre sous son aspect le plus aimable — le plus banal aussi, le moins pittoresque. Tous les visages ne sont pas faits pour le sourire. Si l'on veut saisir

la vraie physionomie de Cahors, sa figure historique, il faut quitter la facilité des avenues, la gaieté des boulevards et s'enfoncer dans l'ombre des rues qui s'enchevêtrent autour de la cathédrale.

Là, le passé s'évoque au premier pas avec l'aspect des maisons que les étalages des boutiques récentes ne parviennent pas à rajeunir, avec les fenêtres à meneaux, les portes gothiques, les corridors en voûte qui conduisent à des cours étroites où l'eau du ciel se déverse encore par la gueule des gargouilles. Et ce passé se recule encore quand, du seuil de la petite place qui la précède, on voit surgir la façade de Saint-Etienne, sombre, nue et massive. Le génie solide et un peu fruste du terroir, sans doute aussi quelque influence de la tradition romaine, ont alourdi le style gothique. L'architecture de rêve, la dentelle aérienne des cathédrales du Nord fait place ici à des lignes raides, des surfaces pleines, sans grâce, sans élan. Les tours carrées, coiffées très bas, allègent à peine la masse de la bâtisse, et l'intérieur n'atténue pas cette impression. Les quinze marches que le visiteur doit descendre pour arriver au parvis l'isolent de la

vie extérieure. C'est comme un autre monde qu'il aborde; un monde mystérieux, redoutable. Le grand vaisseau sans ornements, la majesté froide des coupoles romano-byzantines racontent la dévotion craintive, le culte rigide des anciens âges. La joliesse fleurie de l'abside ajoute par le contraste à la gravité de l'ensemble.

Et pourtant, si austère fût-elle, cette maison de prières, combien elle devait paraître magnifique aux fidèles qui sortaient, pour assister aux offices, des logis obscurs d'autrefois ! Sauf peut-être à la cité de Carcassonne et à Saint-Antonin, je ne me souviens pas d'avoir eu une vision du Moyen-âge plus émouvante, plus directe que dans le fouillis de rues et de ruelles : rue du Château-du-Roi, rue des Soubirous, rue Saint-Barthélemy, qui chevauchent l'échine de la montagne, au-dessus de la cathédrale. Rien ou presque rien n'y est changé depuis le quatorzième siècle. Le niveau des alignements a respecté la fantaisie des façades qui se présentent de guingois, ornées ou misérables, au hasard des culs-de-sacs, des carrefours, des placettes irrégulières. Le commerce a déserté le quartier. Là où s'étalait l'opulence des changeurs, le

faste des nobles, la richesse des artisans, on ne rencontre plus que des rez-de-chaussée obscurs, des boutiques pauvres, des devantures fermées et qui ne se rouvriront jamais plus. Et cette déchéance, cette solitude ne manquent pas d'un certain charme de mélancolie.

Deux esplanades coupent la montée, découvrent, par-delà la dégringolade des jardinets en terrasse, le cours immédiat de la rivière et la clôture des montagnes. La plus haute de ces esplanades s'élargit en terrain vague jusqu'aux remparts du quatorzième siècle et à la tour cylindrique posée en surplomb au bord du précipice. A l'heure où m'y conduisait ma promenade — la nuit arrivait et les détails anachroniques de la vie moderne s'effaçaient dans la tombée de l'ombre — le spectacle était saisissant. La masse des remparts fermait la perspective, et un peu en avant, au bord de la route qui s'en allait vers les ténèbres des campagnes, un ancien corps de garde, une sorte de pavillon à toits pointus, s'illuminait de vagues clartés. Vérification faite, ces lumières venaient du bureau de l'octroi installé dans cette barbacane. Les gabelous ont remplacé les arquebusiers ou les soldats du guet.

L'envers de cet étrange quartier, la dégringolade des maisons et des jardins sur la rivière ne sont pas moins curieux à voir d'en bas, du quai qui longe la rive gauche du Lot, à l'entrée du faubourg de Cabessut. Le soir, quand les vieilles bâtisses se profilent en silhouette noire sur les rougeurs du couchant, quand les eaux lentes charrient sous les arches du pont les dernières lueurs du crépuscule, c'est un tableau à souhait pour le rêve d'un archéologue ou d'un peintre.

De là au pont de Valentré, si l'on ne veut pas interrompre le charme, on peut continuer la promenade en longeant les quais qui encerclent la presqu'île. Ces quais sont paisibles et solitaires. Des maisons les bordent, déjà séculaires : logis de magistrats de l'ancien régime ou de bourgeois censitaires, qui laissent deviner sous les rideaux tirés des fenêtres des intérieurs calmes, des mobiliers d'autrefois, animés par les rites de la vie provinciale. On s'avance, et le grondement d'une chaussée, le bruit du vent dans les arbres de la rive accompagnent seuls votre marche. La vue est bornée. Le mont Saint-Cyr avec ses vignobles en échelle la ferme de sa masse compacte. Bientôt, la mon-

tagne se rapproche, les rochers d'Angely se dressent en muraille au-dessus de la rivière. Là se groupent, collées comme un nid de guêpes aux cavités du calcaire, les pauvres masures du faubourg de Cabazat. Le pont de Valentré les relie à la ville. Fort curieux, ce pont, avec son appareil de fortifications militaires, ses tours à mâchicoulis, ses avant-becs aigus qui fendent le courant! Il nous donne une idée de la sécurité des temps qui le virent construire. C'était une invitation à passer et, au besoin, une défense. Ce trait d'union était aussi un obstacle. L'effet est vraiment prestigieux d'anachronisme. A deux pas du chemin de fer qui le conspue et qui le raille du sifflet et de la fumée de ses locomotives, le vieux pont est là, debout, hostile et rébarbatif comme un fantôme récalcitrant. A vrai dire, ce fantôme me semble par trop restauré. Viollet-Leduc est passé par là ; il a remis à l'état de neuf cette précieuse relique. Il ne manque à l'illusion du décor que les archers, les arbalétriers montant la garde derrière les créneaux. Pour être trop complet, le monument a l'air apocryphe. L'admiration hésite. On aimerait lui voir des rides, avant d'honorer sa vieillesse.

La célèbre fontaine des Chartreux, qui jaillit du rocher presque à l'extrémité du pont, n'a pas eu heureusement affaire aux architectes. C'est bien un monument dans son genre, mais qui ne doit rien qu'à la nature. Une arche béante au flanc du calcaire, et dans le clair obscur de la grotte, comme dans un demi-jour de sanctuaire, un éternel bouillonnement d'eau vive, un flot de cristal vivant qui s'épanche en cascade dans le Lot : telle est, telle fut, depuis le commencement des âges, cette admirable source, la *Divona*, adorée par les ancêtres gaulois. Volontiers, on participerait encore à leur culte. Aux journées accablantes de l'été quercinois, quand le soleil incendie les causses, quand, dans la vallée même, l'herbe se dessèche, les verdures flétries crient la soif, volontiers on s'agenouillerait — ne serait-ce que pour l'admirer de plus près — devant ce miracle de fraîcheur. On comprend que, dans la transparence des profondeurs, parmi les reflets changeants qui tombent de la voûte, à travers le remous des algues soulevées par le courant, les pâtres primitifs aient cru surprendre le secret d'une présence divine.

Du pont de Valentré, une rue neuve conduit

au centre de la ville, au boulevard. Ce boulevard n'était autrefois qu'une grand'route, la route nationale de Toulouse à Paris. Les diligences de Laffitte et Caillard, les malles-poste y voituraient à grand tapage de coups de fouet et de grelots les provinciaux qui, de Toulouse, de Montauban, partaient à la conquête de la capitale. C'est par là que s'en alla un jour, attiré lui aussi par le prestige de la grande ville, un jeune Cadurcien, une tête léonine portée sur de larges épaules, un vrai méridional au geste puissant, au verbe fougueux, à la voix tonnante : Gambetta! Pendant que la diligence, quittant le faubourg de la Barre, traversait la place Lucterius, vouée au souvenir du héros qui défendit le dernier contre César l'indépendance des Gaules, l'obscur étudiant, le fils de l'épicier, ne se doutait guère qu'il allait vers une destinée semblable; qu'après un autre désastre, une autre invasion, il saisirait le drapeau vaincu, qu'il incarnerait l'âme de la résistance!

Lucterius, Gambetta! Toute l'histoire de Cahors tient entre ces deux noms, entre ces deux dates. La place Lucterius à l'entrée du nord, la statue de Gambetta au midi disent à l'étranger qui franchit le seuil de la ville : deux

fois, dans le cours des siècles, la petite patrie quercinoise a sauvé l'honneur de la grande patrie !

MOISSAC

Les gorges du Tarn sont célèbres ; son cours inférieur, moins connu, ne manque pas de pittoresque. La rivière y prend une allure noble ; avec ses rives étagées, ses courbes harmonieuses, elle rappelle un peu le Tibre, tel que l'a compris et interprété le Poussin. La couleur de ses eaux, que les moindres crues teignent d'un rouge de brique, ajoute à la ressemblance. Avant de se perdre dans la Garonne, au large estuaire de la Pointe, le Tarn décrit une de ses plus belles courbes devant Moissac. Entre la berge mollement arquée et la haute falaise du Quercy, qui la surplombe, la ville se serre en grappe autour de sa vieille église. L'espace est étroit ; le canal, le chemin de fer disputent leur place aux maisons. A chaque pas, au bout de chaque rue, la perspective change ; ici, la gaieté d'une écluse ; plus loin, la gueule noire d'un tunnel ; ailleurs, les arches rouges d'un pont

qui enjambe la rivière; et, quand on lève les yeux, c'est, au-dessus des toits et des clochers, la vision blanche de la colline, avec ses villas et ses jardins en terrasse. Ce qui domine, pourtant, ce qui donne à Moissac sa physionomie originale, ce sont ses routes d'eau, son canal, sa rivière, ses architectures de ponts et de moulins, tout cet ensemble d'une ville qui fut longtemps un port d'eau douce, un centre de batelage et de meunerie.

On ne voit plus passer beaucoup de barques à Moissac. Le Sud-Ouest navigable les lui rendra, peut-être. En attendant, il lui reste le charme de l'eau, la belle nappe du Tarn largement étalée avec sa flottille de *garrabots* peints en noir, comme les gondoles vénitiennes, et, sur les barques, les torses nus des pêcheurs de sable patinés à la façon des bronzes florentins; il lui reste encore la douceur lente du canal et la musique de sa fontaine publique, où s'épanchent nuit et jour les aqueducs anciens.

Une fête religieuse particulière au pays rappelle le passé maritime de Moissac. Le lundi de la Pentecôte, une gabarre pavoisée, conduite par la corporation des patrons de barque, vient chercher en grande pompe le clergé qui l'attend

sur le seuil de la chapelle de Sainte-Catherine, bâtie sur le franc-bord du canal. Cette cérémonie de la bénédiction de l'eau est-elle encore célébrée? J'y assistai, il y a déjà nombre d'années, en compagnie de mon ami très regretté Camille Delthil, le bon poète et le grand patriote moissagais. Il y avait une grande affluence de peuple sur les quais : des bérets de Gascogne et des chapeaux clabauds à la mode du Quercy, des riverains cossus, des fermières en atours du dimanche. Tous les types, tous les minois si lestement, si savoureusement croqués par le poète des *Rustiques* et des *Lambrusques*, défilaient devant nous, depuis la délicieuse *Suzon*,

> Brune de cils, blanche de peau,

jusqu'au *Languéyeur*,

> ... Orné d'un collier de poils roux,
> ... Mâle à forte encolure,
> Maniant fièrement un long bâton de houx.

De cette foule, excitée par l'éclat du soleil, par l'odeur des roses printanières émanée du jardin et des corsages, une rumeur montait, se

mêlait aux psalmodies liturgiques qui voyageaient avec la barque.

Dans l'intervalle des hymnes, le tambourin et l'amboise, postés à l'avant du bateau, sonnaient une sorte de marche ou de danse guerrière qui est de tradition ce jour-là et dont l'invention remonte, sans doute, aux origines de la race. L'amboise nasillait, le tambourin ronflait, et l'étrange musique sautillante et barbare associait à la pompe catholique je ne sais quelle ardeur païenne, écho des rites d'autrefois. Le soir, et jusque assez avant dans la nuit, la ville retentit de musiques et de chansons. Un bal public était ouvert sur la promenade qui borde le Tarn. Les hautes voûtes des ormeaux s'illuminaient de lampions et de lanternes. Sur la rivière, des barques promenaient des bandes de chanteurs dont les refrains répondaient à l'orchestre du bal. Près de nous, des grisettes passaient en fredonnant une chanson à la mode, ce printemps-là, dans les ateliers de modistes et de couturières. Les couplets étaient de leur invention; elles les avaient composés à la louange d'un joli garçon, d'un casse-cœurs dont raffolaient toutes les jeunesses du pays. Et c'était une chose très méridionale, très moissagaise,

cet hymne ingénu à la beauté, cette contagion d'amour qui flottait sur l'enivrement de la fête.

Plus tard, quand la foule se fut retirée, lasse de bruit et de plaisir, Delthil et moi nous poursuivîmes notre causerie sur le long de la promenade déserte. J'entends encore la voix chantante du poète qui me récite un de ses plus exquis paysages :

Le bateau lentement glisse sous la saulaie :
On entend frétiller le poisson qui s'égaie.
C'est la nuit; l'air est doux, et dans l'azur bruni,
Les étoiles, ces yeux vivants de l'infini,
Ont des scintillements que reflète la vague.

. . . . . .

J'ai revu Moissac quelques années plus tard, en compagnie d'un autre Moissagais, d'un autre poète, Raymond de La Tailhède, presque inédit encore; l'écho de ses premiers vers n'avait pas dépassé la limite des cénacles. Il y avait pourtant mieux qu'une promesse dans les stances qu'il venait d'offrir à la mémoire de son ami Jules Tellier. C'était, avec une sensibilité profonde, avec une belle envolée lyrique, une matière d'art très riche et très pure, un métal dont la sonorité se prolongeait en vibrations infinies.

Une admiration commune pour le grand penseur, le noble écrivain que fut Jules Tellier, nous avait liés malgré la différence de nos âges. Nous menâmes à travers les rues de la banlieue de Moissac une journée de flânerie délicieuse. Le peintre Seysaud, un libre enfant des garrigues provençales, qui était alors l'hôte de La Tailhède, nous disait sur place, et avec quelle ferveur! la beauté du pays tarnais qui l'avait séduit au premier coup d'œil et dont il s'essayait à rendre en de vibrantes études la majesté et la douceur virgiliennes.

Le charme de ce paysage, la simplicité de ses grandes lignes, de ses vastes horizons, je les connus vraiment ce jour-là. Je connus aussi, pendant une halte que nous fîmes au café de Flore, le caractère de la race, ce que j'appellerai l'âme moissagaise.

Je vis là des figures, des types d'une originalité singulière. Un doux bohème, grand liseur et petit journaliste, que le docteur Foissac — encore un Moissagais — a spirituellement portraituré dans son curieux roman : *Maîtresse de son corps*, m'étonna par son érudition anecdotique et par sa verve quercino-gasconne. Ce vieillard savait tout et il riait de tout. La litté-

rature était donc en honneur à Moissac. Et, sans doute, ce culte n'allait pas sans quelque inexpérience. N'importe! Ce que je vis, ce que j'entendis ce jour-là me fit comprendre quelle réserve de vie intellectuelle pouvait se trouver encore dans ces milieux de sous-préfecture trop superficiellement explorés et jugés. Pour n'être pas surchauffés par la concurrence ou déformés par l'imitation, les talents, les caractères y gardent mieux qu'ailleurs leur personnalité native. Les heures plus lentes, le champ d'activité plus restreint, permettent à un La Tailhède, à un Delthil, de mûrir leurs inspirations, de donner une forme d'art à leur sensibilité; elles ont donné à un savant comme Lagrèze-Fossat, l'historien de Moissac, le loisir des longues recherches, vivifiées par le contact quotidien avec les monuments du passé. Je ne sais pas de décor plus suggestif, à qui promènerait la gestation d'un chapitre d'histoire ou d'un poème commencé, que la visite du cloître ou l'ascension au Calvaire.

Au Calvaire, après la montée le long des jardins fleuris, entre les enclos, les résidences champêtres aménagés pour le plaisir des dimanches, quand vous arrivez à la pointe de la

falaise qui surplombe Moissac, c'est devant vous, sous vos pieds, toute la richesse de la plaine étalée à perte de vue, depuis les collines blanches de l'Agenais jusqu'au feston neigeux des Pyrénées, un éblouissement! Et si le regard parcourt cette étendue, quelle variété d'aspects, quelles surprises! Au-delà des maisons et des rues de la ville, en tirant vers la Gascogne, se dresse la forêt immense de ramiers, les *flottes* de peupliers alignés en colonnades, la saulaie touffue des îlots que trouent, çà et là, en larges coulées d'eau vive, le Tarn, la Garonne, le canal. Des architectures grêles de ponts suspendus traversent les rivières; les routes s'allongent, s'entre-croisent; les trains en marche secouent leurs panaches de fumée sur le damier des cultures. La fierté de l'effort humain multipliant la fécondité de la terre s'exalte devant ce spectacle. Ces villes, ces bourgades, celles qu'on peut voir toutes proches, et celles qu'on devine, perdues dans la brume des lointains, c'est l'héritage de la race. Toute la patrie méridionale est là, la petite et la grande; vision d'orgueil, appel à l'action, à la joie, à la volonté de vivre.

Le cloître se prête à d'autres exercices. Ici, la nature est absente; les pas strictement mesurés

et qui reviennent sur eux-mêmes invitent la pensée à se replier elle aussi, à se tourner vers la vie intérieure, vers le rêve. Et ce rêve ne sera, sans doute, pas celui des promeneurs d'autrefois, des moines qui usèrent de leurs sandales ce pavé séculaire. Nous cherchons, nous voulons autre chose qu'eux. Mais quels que soient nos rêves, songerie de poète ou méditation de philosophe, ils se complaisent au silence et au recueillement de ce refuge. L'ombre y est exquise aux après-midi de l'été. Les reflets du soir, en se jouant aux symboles des chapiteaux romans, s'y nuancent d'une délicate mélancolie. Et, parce qu'elles sont là exilées, comme elles sont émouvantes, comme elles parlent à notre imagination, les pauvres fleurs que le hasard a fait germer parmi la nudité des pierres! Un coquelicot dans l'herbe des tombes, un rosier dont la jeunesse mièvre s'appuie à la rosace effritée d'un arceau, ne sont-ils pas plus éloquents que tout un parterre?

SAINT-ANTONIN

(TARN-ET-GARONNE).

La ville est née d'une légende.

Les Actes des martyrs rapportent qu'après sa décollation par les Gentils, la tête et le bras gauche de saint Antonin, jetés dans l'Ariège par ses bourreaux, voyagèrent dans une barque conduite par deux aigles, depuis Pamiers jusqu'au confluent de l'Aveyron et de la Bonnette, au pays des Ruthènes qu'il avait évangélisé quelques années avant et converti à la foi de Jésus-Christ. Là où les reliques avaient atterri, s'éleva bientôt un monastère. Les reliques avaient attiré les moines; les moines attirèrent les pèlerins; les pèlerins fondèrent la ville. Le monastère a disparu depuis longtemps; les pèlerins et les miracles ont émigré à la Salette, à Lourdes. Mais la ville est restée.

La beauté du pays explique la légende. Je goûte fort, pour mon compte, ce désir pas-

sionné du saint homme, cette volonté posthume assez forte pour pousser la barque, pour obliger les aigles à la conduire et les rivières à la porter jusqu'au lieu qu'il avait choisi entre tous pour y reposer ses restes, ou plutôt les restes de ses restes, puisqu'il y arriva fragmenté, cul-de-jatte et manchot. Notez que bien des attraits auraient pu l'arrêter en route. C'était, presque en quittant l'Ariège, les splendeurs de Toulouse avec ses monuments, ses temples dont les degrés s'abaissant jusqu'au fleuve l'invitaient à descendre. Mais saint Antonin s'était contenté d'un signe de tête, d'un salut en passant, aux reliques de saint Saturnin, son confrère en martyre. Et il avait passé outre. Il n'avait pas cédé davantage aux séductions des ramiers, des admirables forêts de peupliers et de saules qui accompagnent la Garonne. A peine s'il s'était aperçu qu'il changeait de fleuve, en longeant les rives du Tarn, les hautes falaises blanches couronnées de la richesse des pampres, et déjà s'étalait devant lui le verger plantureux qui borde l'Aveyron, les villas de marbre de l'antique Cosa, étagées au penchant des collines. A Bruniquel, il s'était dit : J'approche, et à Casal : J'arrive. Et soudain la

gorge sauvage, l'étroit goulet de pierre où grondaient les eaux torrentieuses, s'élargissait en une vallée fertile, lumineuse, définie par un cercle de montagnes. Saint Antonin avait bien choisi son dernier gîte. Et les moines, gardiens de ses reliques, ne furent pas mal inspirés non plus, qui donnèrent à leur abbaye le nom de Noble-Val. Il n'en est pas qui désigne mieux le caractère du pays, la majesté des architectures calcaires qui limitent son horizon. Ce coin de terre est construit, harmonieux, parfait. Les montagnes qui l'enferment ont un élan bien ordonné; creusées en courbes gracieuses ou aplanies en terrasses, elles sont un enchantement pour le regard. La vallée elle-même est riche sans exubérance, d'une fertilité élégante et discrète, les vergers s'y mêlent aux cultures, et la rivière qui la traverse est comme une coulée de cristal entre des rivages de marbre, polis par l'usure des courants.

Ces choses n'ont guère changé depuis le voyage de l'apôtre. A peine si quelques pierres se sont détachées des rochers témoins du miracle. Les araires romains au mancheron recourbé en faucille déchirent encore l'alluvion de la vallée heureuse, la broussaille odorante des

chèvrefeuilles et des troènes revêt les pentes verticales des rochers, le feston du lierre pend au seuil des grottes noircies par la fumée des torches, le croassement des corneilles résonne au creux des cirques déserts, l'ombre légère des amarines et des saules se penche sur les gouffres de la rivière, et, à l'horizon, dans la lumière mauve qui les enveloppe, les montagnes nouent leur ronde éternelle.

*
* *

La ville n'est pas moins curieuse à voir, moins attachante que le pays.

De la terrasse du roc d'Anglar qui la surplombe, on dirait, avec sa carapace de toits rouges, rayée de noir par la fente des rues, d'un énorme madrépore, d'un récif de corail. L'espace étroitement limité par la ceinture naturelle des deux rivières, plus tard, par le corset de pierre des deux remparts, a obligé les maisons à se serrer, laissant à peine une ouverture aux rues qui ne sont que des ruelles, aux places qui ne sont que des carrefours. Ces places, ces rues n'ont pas changé depuis des siècles, les maisons pas davantage. A peu près

intactes, dans leur indestructible appareil de pierre, elles ont gardé leur figure d'autrefois. Quelques façades ont été grattées, quelques fenêtres ont perdu leurs meneaux; c'est toute la trace des restaurations modernes. Les crochets de fer plantés aux murailles évoquent les tapisseries de haute lisse tendues sur le passage des processions et des cortèges; les écussons, sur le linteau des portes, montrent, sculptées à vive arète dans le calcaire, les armoiries des familles nobles, les enseignes des anciens corps de métier.

Ces enseignes pacifiques, ces rez-de-chaussée, aménagés presque tous en boutiques, attestent le passé d'une ville qui fut de bonne heure industrielle et commerçante. Malgré les séditions et les sièges, il faisait bon vivre à Saint-Antonin. La commune eut un conseil de prud'hommes avant d'être administrée par des consuls. La corporation des fabricants de drap tenait le haut bout dans la cité. Les vicomtes, qui commandaient au nom du roi, vivaient sur un pied d'amitié avec la bourgeoisie. C'étaient d'ailleurs, dit l'histoire, de gentils seigneurs, magnifiques dans leurs dépenses et débonnaires au pauvre monde. L'un d'eux, Raymond Jour-

dain, fut en son temps un aimable troubadour, expert aux jeux de l'amour et de la rime. Un autre, Archambaud, fit bâtir à son usage un château, devenu plus tard l'hôtel de ville, qui est une merveille d'architecture et de sculpture romanes.

Un château, c'est beaucoup dire; l'édifice ne se distingue des maisons bourgeoises ses voisines que par une tour à mâchicoulis, d'aspect modérément guerrier et féodal. Palais en haut, immeuble de rapport en bas, la maison du vicomte avait au rez-de-chaussée une série d'arcades louées aux boutiquiers de la ville. Mais la façade n'en est pas moins exquise avec sa claire-voie byzantine ouvrée comme un bijou, avec ses piliers sculptés, ses fines colonnettes dont les chapiteaux portent des têtes de rois barbus, d'une exécution puérile et précise.

Dans sa nouveauté, quand ces figures s'enlevaient en couleur sur la sévérité des murailles, quand les plats de faïence arabe incrustés dans la pierre chatoyaient au soleil, le monument devait être, pour les bourgeois casaniers et le menu peuple attaché à la glèbe, comme une vision d'Orient, une évocation des splendeurs de Venise et de Constantinople.

*
* *

Une ère de prospérité s'ouvrait alors pour Saint-Antonin. Elle se prolongea pendant plusieurs siècles. L'industrie locale avait la vie dure. Elle résista au pillage des croisés de Montfort, à l'occupation anglaise, aux désastres des guerres religieuses. Puis ce fut le déclin. Devons-nous le regretter? Certes, je n'ai pas l'âme assez noire pour me réjouir de cette décadence. Les intérêts matériels des communautés et des peuples doivent passer avant la satisfaction de l'esthétique. Mais, puisque le mal est fait, il est bien permis de chercher, dans l'image presque intacte du passé, une compensation à la médiocrité actuelle. Une industrie, un commerce en progrès, auraient porté atteinte à l'intégrité de cette image. Les maisons rebâties, les rues alignées auraient perdu leur physionomie originale; les erreurs et même les horreurs des architectures à la mode du temps de Louis-Philippe et du second Empire, voire de la troisième République, auraient désavantageusement remplacé le fouillis pittoresque de la cité romano-gothique.

Ne plaignons pas trop les Saint-Antoninois;

envions-les plutôt. N'ont-ils pas pour enchanter leurs yeux cette lumière des pays calcaires, blonde ou mauve selon les heures, qui leur fait un horizon de beauté? N'ont-ils pas cet air vif, parfumé, qui a pris en passant sur les causses la saine amertune des buis, l'arome cordial des sauges et des lavandes? Et quels paysages, quels sites, aux portes de la ville : la Castagnarède, un cirque de rochers et d'eaux vives, avec la pointe extrême du roc d'Anglar, dressée en éperon vers l'azur — tel le piédestal d'une Victoire; le Causse, désert de pierre qu'habite le silence; la vallée de la Bonnette, fraîche, herbeuse, bruissante de la chanson des feuilles et du murmure des fontaines.

Heureux Saint-Antoninois! Je me souviens, comme d'un rêve, de la dernière soirée que j'ai passée chez eux. Nous revenions, grisés de lumière et de plein air, d'une course en montagne. Ce fut brusquement, devant nous, l'intimité, le calme des rues étroites que la tombée du soir faisait plus calmes encore, plus intimes. Les travailleurs rentraient des champs, leurs outils à l'épaule; des charrettes à bœufs cahotaient sur le pavé. C'était l'heure où les foyers s'allument pour le repas du soir. Leurs

clartés se mêlaient aux derniers rayons du soleil horizontal. La magnificence du couchant auréolait le feston des toits, la silhouette anguleuse des pignons. Des lambeaux de pourpre s'accrochaient çà et là aux façades délabrées, aux écussons rongés de mousse. L'ombre gagnait. Un moment vint où les maisons, les arbres des promenades, l'horizon même flottèrent dans la poussière du crépuscule. Seule, dans l'évanouissement des couleurs et des lignes, la forme héroïque du roc d'Anglar surgissait, tel le fronton d'une acropole, baigné des lueurs suprêmes du soleil disparu.

CORDES

Une cité d'autrefois, perchée en l'air, agriffée au pinacle d'un mamelon solitaire, une vieille chose, reculée dans le temps et dans l'espace, noire, tragique, cimée de clochers et de tours, ainsi apparaît Cordes au voyageur qui descend à la station de Vindrac. Et à peine entrevue, à quelques pas de la gare, la vision se dérobe à un tournant de la route, laissant la curiosité en suspens.

Plus haut perchée, plus sévère avec ses bâtisses serrées en grappe comme les alvéoles d'un nid de guêpes, autour du clocher, avec ses remparts ébréchés d'où s'échappent, mêlées à la verdure noire des cyprès, les pierres blanches du cimetière, la ville réapparaît tout à coup, au seuil de la côte, dont la lente spirale s'enroule au flanc du rocher.

Des rues, une église, tout le village des Cabanes s'est fixé en bas, comme découragé par

la raideur de la vieille route qui grimpe tout droit, sans paliers, sans échelons, jusqu'au bout de la montagne. Plus facile, la route moderne prend au plus long, s'élève insensiblement, sous un couvert d'ormeaux, au-dessus de la vallée. C'est dimanche aujourd'hui ; les sonneries des vêpres tombent par intervalles, se perdent au lointain des campagnes. Et ces sonneries au timbre fatigué nous font songer à d'autres, aux appels de bataille ou de fête, envoyées par le même clocher — peut-être par les mêmes cloches, — aux heures mauvaises ou glorieuses des siècles écoulés. Longuement, lentement, nous montons de rampe en rampe, de palier en palier, — tels les pèlerins de Rocamadour en marche vers l'inaccessible sanctuaire !

Le sommet enfin ! La porte des Houmets est devant nous, massive entre ses tours tronquées qu'égaie à peine, jaillissant entre deux pierres, le feston d'une ronce, la pousse chétive d'un figuier. Un dernier regard aux collines porteuses de clochers et de villages qui s'étagent sur la limpidité du ciel, à la vallée ombreuse où le Cérou sinue sous les peupliers. La nature, la vie expirent ici, semble-t-il, au seuil de cette porte qui s'ouvre sur le passé. Dès le

premier pas dans la rue, sur le pavé raboteux, entre les hautes murailles de pierre des maisons, une sensation d'exil vous étreint. C'est comme si l'on entrait dans un autre pays, dans une civilisation différente. La saison même, on dirait qu'elle a changé; malgré l'éclat de l'après-midi de juillet, le soleil glisse avec peine jusqu'au pavé ; une fraîcheur de cave tombe des hautes façades débordantes.

Le besoin de sécurité qui a décidé les terriens de jadis à se loger à l'étroit sur cette arête rocheuse, sous la protection du château comtal, a commandé l'architecture de leurs maisons, le plan de leur ville. Ces ruelles étroites, étranglées en boyaux, rien de plus facile, en cas de danger, que de les obstruer en barricades. Ces maisons, ornées du côté de la rue, pour les satisfactions de vanité ou de hiérarchie, à l'extérieur, du côté des remparts, ont une brutalité de citadelles. Presque pas d'ouvertures sur la campagne. C'était affaire aux guetteurs de scruter l'horizon, de dépister l'ennemi. Confiants dans leur garnison, les bourgeois, les artisans travaillaient paisiblement à s'enrichir. Non sans succès, d'ailleurs. Sous les larges auvents qui les abritaient des intempéries, les boutiques

s'ouvraient presque à chaque porte ; du matin au soir la navette du tisserand, le marteau du chaudronnier étaient en branle. Les jours de marché — il y en avait deux par semaine — les rues, la halle s'encombraient de marchands forains et de campagnards.

La halle et l'église étaient alors les deux centres de la vie municipale. Le négoce et la religion faisaient bon ménage ensemble. La théologie vint tout gâter. Les Cordais, comme leurs compatriotes de l'Albigeois, avaient pris parti pour l'hérésie manichéenne. Entre eux et la sainte Inquisition, il y eut quelques vivacités regrettables : une vieille femme fut brûlée vive, mais deux inquisiteurs furent assommés et jetés dans un puits. Ces incidents et plusieurs autres, tels que sièges, prises d'armes, peste et processions pour faire cesser la perte, permettent de croire qu'on n'avait pas le loisir de s'ennuyer à Cordes au bon vieux temps médiéval.

Le séjour des comtes de Toulouse qui s'y fixaient quelques mois par an, en déplacement de chasse, y était sans doute une occasion de recettes fructueuses pour les marchands, de divertissements et de spectacles pour le public. Ils étaient populaires ces princes qui avaient

souffert comme leurs peuples des fléaux de la croisade, des rapines et des violences des Barbares du Nord. Comme leurs peuples aussi, ils se plaisaient aux jeux du Gai-Sçavoir, aux accords des luths et des théorbes en accompagnement aux stances rimées des troubadours. De leurs amusements quelque chose arrivait toujours aux oreilles des gens attroupés dans la rue : un air de danse, la mélopée traînante d'une strophe. Et quand finissaient ces enchantements, quand le seigneur comte quittait Cordes pour rentrer dans sa capitale, plus d'un regret sans doute — regret d'amoureuse ou regret de marchand — suivait du haut des remparts la troupe bariolée de ces gentils courtisans, de ces écuyers, de ces pages, qui pendant quelques semaines avaient semé à pleines mains dans la triste bourgade l'argent et le plaisir.

Le charme de Cordes, c'est que la reconstitution de cette vie ancienne, laborieuse, contrariée par les bouleversements, par l'agitation de la vie contemporaine, s'établit ici d'elle-même, qu'elle s'impose aux regards les moins renseignés. Sauf le château des comtes, totalement disparu, les choses sont encore en place, à peine dégradées. L'église où officia le clergé

cathare, où les inquisiteurs romains lancèrent l'excommunication et l'anathème, est à peu près intacte ; sa jolie porte d'un gothique flamboyant a été respectée par l'usure des siècles. La halle du seizième siècle est là aussi, robuste et svelte autant que le jour où les maîtres charpentiers plantèrent le rameau triomphal au pinacle de sa charpente. On n'y voit plus, il est vrai, les vénérables vases de pierre qui servaient de mesures publiques, ni le fameux *libré ferrat,* la charte des libertés municipales, écrite sur un parchemin incorruptible et scellée par une chaîne de fer au pilier central. L'hôtel-de-ville garde maintenant ces reliques. Mais voici, en bordure de la rue, la croix expiatoire, la croix orgueilleuse aux branches fleurdelisées, dont le piédestal de marbre bouche l'orifice du puits historique où furent, où sont encore ensevelis les inquisiteurs. Et de savoir qu'ils sont là-dessous, squelettes ou poussière de squelettes, cela permet de supporter l'arrogance de cette croix en admirant la somptuosité de son style.

Il y a enfin, le long de la grand'rue, les belles maisons du quatorzième siècle : l'hôtel du grand-fauconnier, du grand-écuyer, du grand-veneur. Ces hôtels, je les avais vus il y a longtemps

dans toute la ferveur de mon culte pour l'art gothique. Et parce que mon sens critique s'était peut-être affiné depuis, parce que j'avais eu occasion de l'exercer sur d'autres monuments plus universellement connus et admirés, je craignais une déception, un déchet de mon enthousiasme juvénile. C'est exactement l'impression contraire que j'ai éprouvée. Tandis que, à la Cité de Carcassonne, par exemple, les morceaux de neuf arbitrairement soudés aux ruines, sous prétexte d'unité, me gâtent mon plaisir, me rendent suspecte la beauté de l'ensemble, ici j'ai été touché par la sincérité, par la bonhomie du spectacle. Pas un refait, pas un surajouté ; quelques tares plutôt, quelques déformations : des fenêtres, des arceaux bouchés pour la commodité de l'habitant. Mais dans ce qui reste, quelle harmonie, quelle grâce ! Ces gargouilles, ces figures en bas-relief qui animent les murs de leur vie légère et naïve, quelle juste proportion elles offrent dans la décoration des façades !

Quelques-unes sont des merveilles, notamment celles qui ornent la maison du grand-écuyer. Autant que le raccourci excessif imposé par l'étroitesse de la rue permette d'en juger, il semble qu'il y ait là des pièces rares, d'une

exécution tout à fait supérieure. Evidemment, il s'est rencontré dans la troupe des bons ouvriers qui travaillaient là ingénûment, selon des traditions reçues et dévotement observées, un artiste d'un talent plus délicat, plus personnel, qui, de la tâche quotidienne, s'est haussé jusqu'au chef-d'œuvre.

Tandis que le soleil déclinant faisait d'or les crins de sa chimère, la grimace de son joueur de luth, le geste de son Eve offrant la pomme qui se balance comme un petit animal insidieux à un bandeau de la façade, nous nous plaisions à évoquer, du passé obscur qui la couvre de son voile, la figure du sculpteur inconnu.

Mais le soleil qui s'en va nous avertit que l'heure va finir de notre promenade esthétique. En même temps que nous, l'ombre descend du haut des remparts sur les rampes vertigineuses. Et brusquement, au fond de la côte, c'est la reprise de la vie contemporaine. Tandis que Cordes, là-haut, dort son sommeil séculaire, en bas, les Cabanes sont en fête. Il y a des buveurs attablés aux terrasses des cafés, et dans la rue des bandes de jolies filles, mi-campagnardes, mi-grisettes, promènent leurs atours et leurs œillades du dimanche.

ALBI

L'arrivée à Albi est saisissante. Toute proche, à quelques pas de la gare, la ville est invisible, cachée dans un pli de terrain. Seule, sur l'horizon, la cathédrale se soulève, immense. Une clôture de collines sévères limite l'espace autour d'elle, et il semble que la plaine, les collines ne soient là que pour servir de socle ou de cadre au monument. On s'avance, on entre dans l'activité des avenues, on coudoie le mouvement de la vie moderne, et le prestige persiste, la vision du passé s'impose avec la silhouette rose, lointaine et surplombante, dont la majesté séculaire étonne la pensée, fascine le regard.

Bientôt l'apparition se rapproche; on dirait qu'elle me fait signe. J'ai quitté le faubourg neuf, je m'enfonce dans le dédale des vieilles rues contemporaines de sainte Cécile : la rue des Muettes, la rue des Nobles, la rue des Prê-

tres, la rue du Puits-de-la-Grâce. Entre les étages en encorbellement, les murailles à croisillons de bois, les galetas à jour, les pignons vermoulus où des statues de saints moisissent dans leurs niches, elles montent, ces rues, elles descendent, elles s'enchevêtrent en carrefours, s'étranglent en impasses, et toujours au moment où je vais perdre mon chemin, dévier vers la rivière ou m'éloigner du côté des quartiers neufs, un morceau de la cathédrale m'apparaît, un clocheton, une tourelle rose m'indiquent la bonne route. Je ne suis pas pressé, d'ailleurs. Je m'amuse à la surprise de ces vues fragmentées, qui excitent ma curiosité, fouettent mon désir de la révélation totale... Mon rêve, suggéré par quelque enseigne, quelque reste de façade gothique, évoque la vie d'autrefois ; j'entends tinter le marteau des chaudronniers de la rue Payrolière, j'assiste aux cortèges seigneuriaux dans la rue des Nobles, aux bavardages des commères dans la rue des Muettes. Je songe au temps où la cathédrale en construction surgissait lentement, pointait avec ses échafaudages fourmillants de maçons et de tailleurs de pierres, dans la fente bleue ouverte entre le feston rouge des toitures. Deux siècles

de travail! deux siècles d'attente! D'une génération à l'autre, la bâtisse montait de quelques assises à peine. Ceux qui avaient vu jeter les fondations, maçonner les glacis, amorcer les tours, disparaissaient avant que s'inscrivît dans les murs l'ogive des verrières. Les enfants qui avaient joué dans les combles de la nef étaient devenus des vieillards à barbe blanche quand les plombiers posaient le coq terminal sur la pyramide du clocher.

Une ruelle en pente m'a conduit au petit pont, au fond du ravin que le Tarn emplit de sa course puissante, un moment domptée par les barrages, assoupie dans la prison des écluses. Les escaliers, les terrasses du faubourg de la Madeleine plongent à pic, prolongés en reflets dans le fleuve. En face, sur la rive gauche, au-dessus des constructions inégales et massives de l'archevêché, le vaisseau de Sainte-Cécile monte, nettement découpé sur le ciel. Vue d'ici, la cathédrale est plus belle encore, plus attirante. J'ai hâte maintenant de l'admirer, de la posséder de plus près.

Vivement, je remonte l'antique escalier *del Veyré;* j'arrive au seuil de la merveille. Minute de ravissement devant la noble simplicité de

cette architecture qui s'élève d'un seul jet, sans ornements, sans contreforts, dans le bel élan des lignes verticales. Puis la réflexion vient, l'analyse. Est-ce une émotion religieuse que me donne la nudité sévère de Sainte-Cécile? Une sorte d'effroi s'y mêle, me fait douter si je suis en présence d'une forteresse ou d'une église. Les premières assises taillées en glacis, les verrières hautes, longues, étroites comme des meurtrières, les créneaux de la porte Dominique de Florence, disent la forteresse. Le clocher lui-même, qui donne à la masse sa signification de prière, garde le caractère de solidité, de force, avec son entassement de tours, superposées en retrait jusqu'à la plate-forme finale. L'impression qui se dégage de l'ensemble n'a rien de mystique. Cet ample développement des lignes droites, des surfaces pleines, atteint la grandeur sans la dépasser. Ce n'est pas le rêve stupéfiant, le miracle fragile du gothique septentrional, l'ajourement, l'évidement des murailles, le défi porté aux lois de la statique, qui arrive presque à l'évanouissement de la matière. C'est plutôt une manifestation de puissance, de souveraineté ecclésiastique qui veut joindre sous son sceptre les royaumes de

la terre et le royaume du ciel. Et ce sceptre fut dur à ses sujets. Le rose ardent des murailles de brique me fait penser au sang rouge des martyrs albigeois, versé à flots par le clergé bâtisseur.

La mignardise fastueuse du baldaquin de pierre, posé comme un dais de parade au seuil de la cathédrale, l'allège à peine d'une nuance de grâce. A l'intérieur, le jubé, bibelot grandiose ouvragé par les sculpteurs de la Renaissance, disparaît presque dans l'ampleur des voûtes. Ces jolies choses de luxe sont comme la chape brillante jetée sur la cuirasse d'un de ces évêques féodaux qui guerroyaient en habits de chœur, distribuant, en guise de bénédiction, les coups d'estoc et de taille aux ennemis de la foi. Les peintures, cet arc-en-ciel de fresques qui resplendit aux murailles et aux voûtes, ne démentent pas l'expression générale de l'édifice. Si les couleurs ont un éclat de parure, les sujets sont plutôt faits pour inspirer la terreur. Les supplices de l'enfer catholique, les tortures infligées aux damnés couvrent à eux seuls tout le fond de la nef, et du haut des voûtes, la symbolique en action des Ecritures, la généalogie de Jésus, le long cortège des docteurs et

des prophètes, proclame en un déroulement d'histoire l'évidence théologique de la vérité chrétienne, l'autorité du Fils de Dieu, seigneur suzerain, roi des rois. L'enseignement de doctrine donné aux fidèles par le décor intérieur complète ainsi la leçon de soumission et de respect imposée par l'aspect extérieur, par la hauteur, par la solidité des murs, obstacle insurmontable aux entreprises de l'hérésie.

Un monument comme Sainte-Cécile ne sort pas seulement de l'invention d'un architecte, il ne porte pas uniquement l'empreinte d'un siècle, d'une nécessité politique, d'une évolution de goût et de mœurs. Pour qu'il atteigne sa plus haute signification, il faut encore qu'il soit représentatif d'une race, d'un terroir. Et c'est le cas de Sainte-Cécile. Que des évêques étrangers au pays aient ordonné les plans, surveillé les travaux, que des artistes italiens aient décoré les murailles, il n'importe, pourvu que l'œuvre traduise le caractère de l'âme albigeoise. Cette âme était turbulente, encline aux nouveautés, prompte à la révolte; d'où l'esprit féodal et militaire de l'église; elle était aussi amoureuse de beauté, enthousiaste du

chant des troubadours, et le vêtement d'art de la cathédrale avait de quoi la satisfaire.

Et maintenant, qu'est-elle devenue cette âme albigeoise? qu'a-t-elle donné depuis l'éclosion de ce chef-d'œuvre? Où sont les monuments nouveaux qui attestent l'activité, le génie de la race?

Du haut du clocher, dont je fais l'ascension, je les découvrirai sans doute.

Un coup d'œil en passant à la chambre des cloches, à la couverture de l'église, à la galerie en cours de restauration qui ferme le chemin de ronde; quelques marches encore et j'émerge du puits d'ombre de la tour, je touche à la plate-forme du clocher. L'horizon s'étale, un horizon clair, ensoleillé, attendri de douceur automnale. En bas, la vallée montueuse, sabrée de ravins, partagée, comme d'une estafilade, par la coupe profonde du Tarn; plus haut, un cercle de collines poudreuses, des pentes raides, égratignées au sommet par les stries du calcaire blanc. Un feston bleu se hausse en échelon vers le Plateau-Central : le Puy-Saint-Georges; une brèche, à l'opposé, laisse voir la muraille sévère de la Montagne-Noire, tandis qu'au couchant la rivière s'évade en une large

trouée vers les falaises dorées du Quercy. Des fumées çà et là trahissent l'activité industrielle; fumées au nord : Cagnac, Carmaux, Saint-Juéry; fumées au midi, vomies par les fours à chaux de Lavasière. Albi fait une grande tache rouge au milieu. Sous mes pieds, à une profondeur vertigineuse, déferle une houle de toitures, hachée de fentes qui sont les rues de la vieille ville. La tour romane de Saint-Salvi domine ce réseau étroit et compliqué que bordaient autrefois les remparts. Au delà, à l'entrée des quartiers neufs, le réseau s'élargit, desserre ses mailles. Voici les platanes des Lices et des allées La Pérouse, les verdures roussies par l'automne et les ifs taillés à la française du parc de Rochegude. Des croix au fronton des bâtisses désignent les maisons religieuses, les hospices, les couvents. Leur nombre, l'importance des constructions, l'ampleur des enclos, attestent la richesse des fondations pieuses, la puissance du règne ecclésiastique.

A travers ce fouillis, je cherche les monuments nouveaux. Le palais de justice — la boîte à Thémis — n'est qu'un guignol prétentieux, avec son éternel péristyle et son inévitable colonnade; le lycée, la préfecture sont de parfaits

et pauvres modèles de l'art bourgeois officiel. Au nord, dans le faubourg de la rive droite, au delà des ponts qui n'ont d'intéressant que la hauteur de leurs arches, d'une ligne d'ailleurs inélégante, je n'y trouve qu'une église moderne, une grange à foin quelconque surmontée en tête d'un quelconque clocher et en queue d'un quelconque fronton. Je constate et je passe. Plus loin, à l'orée du faubourg, dans un rectangle fermé de murs, s'élève une halle ouverte, flanquée de deux cheminées d'usine.

Ici, mon regard s'arrête. Tout le problème de l'avenir social, toute une révolution déjà à l'œuvre s'agitent entre les quatre murs de cet enclos minuscule. Cette usine est la Verrerie ouvrière. Peu de chose, vue d'ici, du haut de cette orgueilleuse cathédrale qui depuis cinq cents ans domine la ville et le pays, un grain de sable, un flocon de fumée. Et pourtant, il y a déjà dans cet embryon d'industrie plus de vie, plus d'effort, plus d'attrait humains que dans l'énorme monument qui se dresse en défi, auréolé de son prestige séculaire. Il dure encore ce prestige, mais combien affaibli, combien atténué! La vieille chanson résonne identique, sous les voûtes, mais ses vibrations

expirent, se perdent sans écho dans le cœur des générations nouvelles. L'idéal surnaturel, les promesses de l'au-delà, l'évangile de charité et d'amour, exploités en instrument de règne au service d'une caste, ont perdu leur sens, leur vertu de propagande. Un siècle et plus de critique scientifique a ruiné les fondements de l'édifice; il sonne creux aujourd'hui, décor illusoire, porté sur le néant. Il est temps d'inaugurer des bases plus sûres pour un plus solide édifice. La société de demain s'organise; les travailleurs, impatients des servitudes anciennes, cherchent dans la solidarité collective ou coopérative un point d'appui dans leur lutte contre le capital.

La fondation de la Verrerie ouvrière a été le premier essai, la première étape de cet affranchissement. Ce lieu et cette date compteront désormais dans l'histoire. Qui sait si plus tard, quand le germe aura grandi, quand le socialisme aura renouvelé la face de la terre française, qui sait si des cortèges, des processions de pèlerins ne viendront pas, comme aujourd'hui les dévots à Sainte-Cécile, mais avec d'autres devises dans leurs cœurs, d'autres devises sur leurs bannières, visiter en commémoration

pieuse les humbles murailles qui auront été le berceau d'une humanité meilleure?

Il me plaît d'évoquer cet avenir ici, au sommet de la citadelle du Passé. La place est bonne pour donner l'essor aux grands rêves. Ils planent sur la ville, sur l'Albi d'hier et de demain...

Je suis descendu des cloches; j'ai flâné au hasard des rues crépusculaires; j'ai salué en passant la statue de La Pérouse, le découvreur des îles inconnues. Accoudé au parapet du quai, en face du fleuve violenté par l'industrie, enjambé par les arches géantes des ponts, j'ai contemplé une dernière fois la fière silhouette de Sainte-Cécile, assiégée à cette heure, fouettée par les tourbillons de fumées noires que vomissaient les cheminées d'usines. Et de ces haltes, de ces visions contractées, tumultueuses, j'ai emporté l'image d'une cité tragique, d'une ville d'action sociale et de rêve esthétique, où se livre ardente, décisive, la bataille entre le Passé et l'Avenir.

NIMES

Je ne sais pas au juste si c'est Arles ou Nîmes que Daudet a voulu peindre sous le nom d'Aps-en-Provence. Un peu l'un, un peu l'autre sans doute; mais c'était Nîmes surtout que j'avais cru voir à travers les pages de *Numa Roumestan*. Il m'en était resté l'image d'une ville de soleil, parfumée d'ail et de lauriers-roses, bercée par le souffle du mistral ou par la musique des cigales ; d'une ville de sieste brusquement réveillée par des sursauts de passions, par des frénésies de foules gesticulantes et patoisantes. La réalité est autre : plus sérieuse, plus puissante.

Les cigales étaient parties, le mistral se taisait le jour où j'ai visité la grande cité languedocienne. Le soleil qui dorait les monuments, l'azur qui baignait les platanes des avenues, c'étaient déjà le soleil discret, l'azur attendri de l'automne. La ville s'éveillait, alerte, dans

cette lumière apaisée, caressante aux pierres et aux hommes. Les boutiques, les ateliers s'ouvraient. Les ourdisseuses de tapis, les tisseuses de lacets, des brunes la plupart, minces et nerveuses, s'en allaient vers les fabriques, d'une allure piaffante et désinvolte; des maraîchers matineux, descendus des *mazets,* brouettaient au marché leurs pannerées de piments et de pommes d'amour; et cette activité de la vie moderne frôlait au passage les assises vénérables des monuments qui attestent l'activité d'autrefois. Le spectable de ces deux civilisations juxtaposées, la confrontation à chaque pas des vivants et des morts, il me semble que c'est l'attrait essentiel, l'originalité de Nîmes. Pour une cité comme pour un individu, ce n'est pas tout de durer, mais c'est quelque chose. Nîmes a duré près de vingt siècles! Cette longévité fait penser à la Ville éternelle.

Songez que, depuis sa fondation, Nîmes a été saccagée par les Vandales, pillée par les Sarrasins, assiégée et prise par les Bourguignons, reprise par les Français. Les arènes ont été brûlées par Charles-Martel; la Maison-Carrée, après avoir couru le risque d'être transportée pierre par pierre à Versailles, a servi de

magasin d'entrepôt. Ces merveilles ont résisté au temps, ont survécu au désastre. La fumée des torches franques n'a fait que patiner les pierres des arènes; la Maison-Carrée, lavée de ses souillures, resplendit chaque jour d'une jeunesse nouvelle.

La race a survécu elle aussi, légèrement adultérée sans doute par le sang visigoth ou sarrasin, mais toujours vivace, phocéenne par la finesse du goût, par l'entente du trafic, romaine par la fierté, par l'esprit de suite dans les entreprises. Allègrement, sans déchoir, les Nîmois portent l'héritage du passé; ils l'évoquent, ils le commémorent, par les noms qu'ils donnent à leurs rues, par cette statue qu'ils ont érigée naguère à Antonin le Pieux, un compatriote du deuxième siècle. Ce culte des ancêtres latins n'a pas été sans influence sur l'éducation de la race. Orateur, peintre, poète, le Nîmois est de tradition classique. La formation religieuse pas plus que l'idée politique ne changent rien à cette commune esthétique. Catholiques ou protestants, républicains ou royalistes, les compatriotes de Domitius Afer, du maître de Quintilien, sont restés fidèles à la rhétorique latine. Guizot en était, comme en sont l'acadé-

micien Gaston Boissier et le sâr Péladan, comme en ont été les peintres Subleyras et Sigalon : anciens ou modernes, ils attestent la même discipline. Qui se douterait qu'une âme calviniste a produit l'œuvre néo-grecque de Pradier, cette admirable fontaine où la figure de la Cité accueille d'un geste infiniment noble les étrangers et les passants ? Chez le plus débridé, le plus personnel de ses écrivains, chez Alphonse Daudet lui-même, n'est-ce pas la culture classique qui a conseillé cette mesure, ce goût, cette maîtrise de la forme, qui l'ont placé dès ses débuts au premier rang des romanciers de son temps?

Et ce n'est pas là seulement la caractéristique d'une élite. Il y a comme une empreinte romaine dans les travaux d'édilité, dans les percements de rues ou de boulevards qui, depuis cent ans, ont transformé Nîmes. Il est seulement fâcheux que le génie des architectes n'ait pas toujours répondu à la bonne volonté des édiles.

Entre les monuments anciens et les nouveaux, la comparaison est aussi par trop inégale. Le voisinage des arènes fait tort au palais de justice, et la colonnade du théâtre a quelque audace

à se confronter de si près avec le péristyle de la Maison-Carrée.

Laissons ces critiques. A quoi bon se plaindre quand on a de si belles occasions d'admirer? Oublions le palais de justice et contemplons les arènes. Un double rang d'arcades, des pilastres, un attique, c'est tout le monument, et il est grandiose. Jamais pareil effet n'a été obtenu par des moyens aussi simples. C'est une beauté de géométrie presque nue, sans ornements, sans détail, faite uniquement d'une harmonie de calculs et de nombres. La belle ligne courbe de l'ellipse s'infléchit, tourne, dans un mouvement d'une ampleur, d'une majesté souveraines. L'œil se satisfait indéfiniment à la suivre. J'imagine que l'émotion doit être pareille à voir monter le bloc des Pyramides sur le ciel égyptien. Les aménagements intérieurs, les galeries d'accès, les gradins, les vomitoires, ne démentent pas ce caractère de noblesse fruste, de grandeur sévère. Tel que je l'ai vu, devant l'arène vide et les gradins déserts, l'amphithéâtre est prodigieux. Que doit-il être quand tout un peuple est là, quand le spectacle qu'on y donne, représentation tragique ou *corrida de muerte*, fait passer sur la foule le tumulte des

cris ou le frisson du silence ! Le ciel lui-même, la large coupole d'azur qui plafonne, impassible, sur l'énorme cuve, le ciel s'anime quelquefois, ajoute au factice du décor le pathétique vivant des forces élémentaires déchaînées. Pendant la représentation d'*Œdipe à Colone* qui y fut donnée il y a quelques mois, au moment où les cœurs se serraient angoissés par les imprécations des Euménides, on vit une nuée d'orage s'abaisser lentement vers les arènes. La lumière s'obscurcit, une terreur sacrée enveloppa la scène et les spectateurs; on eût dit que les Vierges funestes, acharnées à la perte du proscrit, appelaient à leur aide la torche des éclairs, la voix furieuse du tonnerre. Ce fut une minute sublime.

La Maison-Carrée évoque d'autres pensées, invite à d'autres jouissances. La majesté romaine le cède ici à l'élégance grecque. Tout est grâce, jeunesse, pureté, dans ce chef-d'œuvre. Rien n'y est donné à l'étonnement, au mystère. On l'admire de la même façon qu'il semble qu'il ait été conçu : sans effort. On y prend le même plaisir qu'à respirer une fleur. La petitesse du monument facilite l'admiration. Le jeu des ombres et des lumières entre les colonnes du portique, la souplesse de la frise,

la richesse des chapiteaux et des corniches, s'offrent en même temps que la belle ligne allongée de l'édifice. L'embrassant d'un coup d'œil, on jouit à la fois du détail et de l'ensemble; on le possède tout entier, ainsi qu'on ferait d'un meuble, d'une statue. Révérence parler, ce temple m'a fait l'effet d'un prodigieux bibelot.

Oserai-je dire maintenant tout le bien que je pense du Jardin de la Fontaine? Stendhal, qui l'a visité en 1837, en parle sans enthousiasme. Il se plaint des embellissements qui l'ont gâté. « Aujourd'hui, dit-il, dans ses *Mémoires d'un Touriste*, cette fontaine n'est qu'un canal revêtu de pierres de taille, bordé de balustres, et qui ressemble bien plutôt au fossé d'une citadelle qu'à une belle source d'eau vive. » Le *Guide* publié récemment par les soins du *Comité d'initiative* n'est guère plus indulgent pour les architectes du dix-huitième siècle, qui ont attifé les ruines antiques à la mode du jour : « broderie Louis XV sur canevas romain. » N'en déplaise à Stendhal et au *Guide*, c'est justement ce mélange de l'antique et du moderne, cet accommodement au goût français de la ruine romaine qui m'a plu, qui m'a séduit au pre-

mier coup d'œil. Les Romains eux-mêmes n'avaient fait qu'aménager ces thermes, en nymphée, la source vénérable qui fut sans doute à l'origine un but de pèlerinage, un sanctuaire national. Les naïades succédèrent aux divinités celtiques. Une salle de bains à demi ruinée dont la voûte rompue s'enguirlande de buis et de figuiers sauvages, un stylobate de belle ordonnance dont les colonnes plongent dans le cristal d'un bassin, attestent encore l'adaptation romaine. Le style français, qui arrivait alors à son apogée, encadra ces débris dans les allées et les parterres d'un jardin qui est une pure merveille, digne de Trianon et de Versailles. Des grilles en fer forgé d'une exquise arabesque l'isolent de la ville; un mail de marronniers et de platanes, ceinturé d'eaux vives, lui sert de vestibule; et c'est ensuite, au bout d'une large avenue, la série des bassins sertis de rampes à balustres, où s'accoudent, en des poses décoratives, des allégories de marbre. Un dernier escalier conduit au sanctuaire primitif, à la *gourque* sacrée qui jaillit des profondeurs, s'étale captée dans un double hémicycle. Le mont Cavalier, qui s'érige au-dessus en muraille rocheuse, complète d'un accident de nature la magnificence

du décor. Les cystes, les arbousiers, les myrtes, les pins d'Alep, toute la flore méridionale s'étage sur les pentes. Et, entre les sveltes colonnes de pins, la Tour Magne dresse son architecture massive vers l'azur.

Il faut gravir le mont Cavalier, arriver au sommet de la tour, si l'on veut avoir une image complète de la ville et du pays. Très loin, à l'est, le feston des Alpilles, la pyramide du mont Ventoux ferment l'horizon; plus proches, au nord et à l'ouest, ce sont les âpres sommets des Cévennes. Sur les plateaux intermédiaires s'étend l'immensité de la Garrigue, du grand pays désert voué aux lézards, aux cigales et aux abeilles. Au sud, enfin, en un très vaste arc de cercle, la plaine s'étale, couverte de cultures et de vignobles jusqu'à la ligne pâle qui désigne les étangs et la mer. Nîmes est assise au bord de cette plaine. De tous les autres côtés, la garrigue l'enserre; les *mazets* — les maisons du dimanche — cubes de pierre parmi les pierres, ne mettent dans l'aridité du paysage que le feuillage grêle d'un olivier, l'ornement d'une treille, l'ombre portée d'un cyprès. La magnificence de la ville s'accroît de cette pauvreté environnante.

D'ici, sa figure se dessine en vigueur avec le relief de ses sept collines, avec les flèches de ses églises neuves, la vieille tour carrée de sa cathédrale, et autour du quartier gothique la ceinture verte des avenues et des boulevards. Des dates, des pages de l'histoire locale, les unes très anciennes, les autres d'hier, s'évoquent à mesure que le très aimable guide qui m'accompagne me désigne les édifices, les quartiers. Ici, sur le penchant de la colline, ce dédale de ruelles en pente, c'est l'*Enclos Rey*, le faubourg royaliste, d'où s'élancent, les jours d'émeute, de sédition populaire, les dernières bandes de verdets; presque en face, de l'autre côté du boulevard, c'est la *Placette*, la citadelle plébéienne, qui oppose aux tentatives réactionnaires le rempart des poitrines républicaines. La lutte est toujours vive entre ces ennemis héréditaires; le terrain seulement s'est déplacé. Il ne s'agit plus, comme au temps des guerres de religion ou de la Terreur blanche, d'une querelle entre protestants et catholiques, mais d'un débat suprême entre l'esprit libre et les dogmes établis, entre la société d'hier et la société de demain.

Les temples de l'Humanité nouvelle, la Maison du Peuple, l'Université populaire, les coo-

pératives ouvrières, ne se signalent pas encore en architectures triomphales parmi les édifices d'autrefois. Mais qu'importe la pauvreté des sanctuaires provisoires, si la parole qu'on y promulgue est la parole de vérité et de vie! Après le Nîmes du passé, le Nîmes docile à Genève ou à Rome, j'ai salué, du haut de la Tour Magne, le Nîmes de l'avenir.

PERPIGNAN

Un fossé, des remparts, une porte à pont-levis, c'est l'entrée de Perpignan, et ce premier aspect n'a rien d'aimable. Porte de place forte ou porte de prison, n'est-ce pas un peu la même chose? Bien que personne, depuis longtemps, n'ait songé à le prendre, Perpignan est resté sur le qui-vive; le génie militaire y monte la garde, il veille à la sécurité de ses approches. Ce ne sont là pourtant que les survivances inutiles d'une tradition qui va disparaître. Les fortifications de Perpignan sont condamnées; encore un peu de temps et les vieux remparts de Charles-Quint et de Vauban ne seront plus que des matériaux à vendre.

En attendant on s'amuse dans cette prison; on y chante et on y danse. A l'époque de mon premier voyage, le carnaval venait d'y être inauguré en pompe. Un mannequin géant en

costume de toréador, installé sur la place Arago, à quelques pas de l'effigie en bronze du grand homme, symbolisait son règne. Le soir même de mon arrivée, des amis me conduisirent au corso qui se donnait en plein air, sur la promenade des Platanes. En plein air, au début de février, j'avais peine à y croire. Mais telle est la douceur des hivers perpignannais que l'habitude méridionale de vivre dans la rue s'interrompt à peine dans cet heureux pays pendant quelques semaines de l'année. A neuf heures du soir, toute la ville était dehors, sur les trottoirs, aux terrasses des cafés, sur la promenade, grouillante de dominos et de masques. Peuple et bourgeois fraternisaient sous le domino d'uniforme adopté pour la saison. Il était, cette année-là, blanc et mauve, et c'était un spectacle de féerie de voir tourner cette cohue bariolée sous la haute voûte des arbres, que trouaient çà et là, comme une autre illumination, les yeux bienveillants des étoiles. Ce corso me fut une révélation du caractère de la race catalane; la fin surtout, quand la troupe des danseurs, escortée par les musiques de la fête, envahit la place de la Loge. Il y eut là une bacchanale effrénée de quelques minutes; un vrai délire;

spectateurs et acteurs, tout le monde criait, gesticulait, tout ce monde était fou.

Je me couchai tard, cette nuit-là. Je lus pourtant, je feuilletai tout au moins, avant de m'endormir, *l'Histoire de la ville de Perpignan*, par le conservateur actuel de la bibliothèque publique : Pierre Vidal. Après la danse, la tragédie. Voici ce qui se passait dans cette ville de plaisir l'an 1641, pendant le grand siège : « Lundi dernier, écrivait le maréchal Schomberg, un des généraux assiégeants, une femme déroba, tua et mangea un enfant de trois ans, et deux hommes de l'hôpital furent pendus aussi bien qu'elle, pour avoir achevé d'étouffer des mourants et en avoir vendu et mangé la chair... » J'eus un peu de peine à m'endormir sur ces horreurs.

Le lendemain, dès l'aube, je voulus revoir la promenade des Platanes. Elle est célèbre dans tout le Midi, et sa réputation n'est pas usurpée. Si la *Société pour la protection des paysages français* n'existait pas, il faudrait l'inventer pour assurer cette merveille contre les entreprises possibles des municipalités locales. On pourrait au besoin la classer comme monument historique, car ce sont bien des architectures

que nous offrent — telle une nef et ses bas-côtés — ces trois allées de colosses. L'effet en est prodigieux. On se recueille au premier pas comme au seuil d'une cathédrale. A l'heure où j'y arrivai, la promenade était déserte; le silence, l'étroitesse de l'horizon qui s'arrête à la muraille sévère des remparts ajoutaient encore à la solennité du spectacle.

J'avais hâte cependant de voir un peu plus de ciel, un peu plus d'espace. Je suivis, sur l'herbe rase des talus, le sentier qui grimpe le long du mur d'enceinte. Bientôt, à mesure que je montais l'appareil des fortifications se développait en bastions, en demi-lunes; les murs se compliquaient de tenailles, se hérissaient d'échauguettes. Tout un passé de sièges, de famines, de fidélités héroïques et de traîtrises barbares s'évoquait du haut de ces bâtisses rébarbatives; le souvenir me revenait jusqu'au dégoût des scènes de cannibalisme que j'avais lues la veille. Je détournai les yeux pour les porter sur l'innocence des campagnes. De la hauteur où j'étais arrivé, elles commençaient à se découvrir en leur ampleur. Les jardins maraîchers de la Salanque, le vignoble de Canet et de Saint-Félix, s'étalaient, bornés au Midi par le feston lointain des

Albères, tandis que devant moi, par-dessus la ligne raide des remparts, s'exhaussaient la pyramide blanche du Canigou, et un peu plus au Nord, les sommets dénudés des Corbières, qui s'en allaient mourir en promontoires sur l'infini des étangs et de la mer. Cette admirable plaine, une des plus fertiles et des mieux cultivées de France, portait encore la livrée sévère de l'hiver. Mais dans les vergers les plus proches, dans des creux mieux abrités, les arbres fruitiers, encouragés par la douceur de l'air, s'essayaient à fleurir; des amandiers, des pêchers plus hâtifs se couronnaient de blanc ou de rose, et un léger parfum de violette montait de l'herbe des talus.

J'eus de la peine à m'arracher à cette vue, pour me plonger dans le dédale des ruelles noires et des carrefours qui descendent de la citadelle vers le centre de la ville. La bibliothèque et son bibliothécaire requéraient ma première visite. Je trouvai Pierre Vidal au milieu des vingt-cinq mille volumes confiés à ses soins. Il y en a d'admirables sur le nombre, des incunables d'une conservation parfaite, des manuscrits du treizième et du quatorzième siècles, ornés de délicieuses miniatures. Pierre Vidal m'en fit

les honneurs, tout en m'entretenant des mœurs anciennes et du caractère de la race catalane. Le folklore aide puissamment à le connaître. Sans parler des recueils de proverbes qui résument la sagesse indigène, que de révélations, de jours subits ouverts sur l'âme paysanne on rencontre dans les vieilles chansons roussillonnaises! Pierre Vidal les savait pour les avoir recueillies vivantes sur les lèvres des bergers de la montagne et des commères de village. Il les savait et il les chantait. Sauf le motif des *Montanyas régaladas* qui est d'une solennité lyrique, presque religieuse, elles sont, à peu près toutes, écrites sur des airs de danse. Elles marquent le rythme de la *corrende*, de la *séguédille* ou du *contra-pas*. Nous fredonnions encore en sortant le fameux air de la Bepa qui, dès qu'ils l'entendent, met en mouvement les jambes des bons Roussillonnais :

Ahout et la Bepa
Qué né trigui tant?

De la bibliothèque, il n'y a qu'un pas à faire, une cour à traverser pour aller au musée de sculpture et de peinture. Hyacinthe Rigaud, le

maître portraitiste des têtes à perruques du grand siècle, règne, comme de juste, dans le musée de sa ville natale. Son portrait du cardinal de Bouillon est une de ses merveilleuses toiles. La majesté du décor, la somptuosité des étoffes ajoute au caractère altier de la figure portée haut, toute gonflée de faste aristocratique et d'orgueil sacerdotal. C'est très beau. Qu'ai-je vu encore? un buste de l'abbé Gerbet, par Oliva; *la Petite fille à l'escargot*, de Farail, et dans la peinture contemporaine, *la Cueillette des prunes*, un morceau de réalité savoureuse signé Henri Marre. C'est tout, je crois.

Après le musée, la cathédrale. De la petite place qui la précède — tout est petit à Perpignan — le recul est presque suffisant pour apercevoir au sommet du clocher carré la cage de fer où les cloches sont emprisonnées selon la mode des églises catalanes. On entre, et dans la demi-obscurité de l'immense vaisseau à nef unique, les dorures éclatent, les statues s'étagent polychromées, aux rétables des autels. Quelques-unes sont habillées. Près de l'entrée, dans une niche en arceau, les personnages de *la Mise au tombeau* se groupent en une sorte de tableau

vivant, autour du Christ couché, douillettement couvert, en guise de suaire, d'une courte-pointe en velours noir brodé d'or. Cette profusion de saints et de saintes, ce mélange de réalisme et de mysticité avertissent qu'on est proche de l'Espagne et du goût espagnol. Un palmier de belle venue qui s'épanouit dans la cour du musée m'avait déjà signifié mon dépaysement. Je le constatai plus marqué encore un peu plus tard avec les mâchicoulis allongés à la mauresque du Castillet, du vieux château-donjon qui flanque la porte Notre-Dame. A chaque pas, l'occupation espagnole, l'origine catalane ont laissé leurs traces. Pour se retrouver en ville française, il faut arriver aux quartiers neufs, aux quais récemment établis sur les deux rives de la Basse. Malheureusement, ces architectures nouvelles sont sans intérêt.

Les Perpignannais ne fréquentent guère les quais qu'en plein été, le soir, quand ils vont chercher sur les bords pas du tout poétiques, mais suffisamment découverts de la rivière, une illusion de fraîcheur. Je les ai vus là, pendant la torpeur des nuits de juillet, assis sur la terrasse des cafés, attendant, à demi asphyxiés, le coup d'éventail de la *marinade*,

du vent marin, qui se fait souvent attendre. Le vrai centre de Perpignan, l'endroit où bat le cœur de la ville, c'est la Loge, une toute petite place sur laquelle s'ouvrent la porte de la mairie et les croisées du quinzième siècle de la Loge de mer, de la Bourse maritime d'autrefois. Rendez-vous d'affaires ou de politique, forum ou marché, la Loge ne désemplit pas du matin au soir. C'est comme le pont d'Avignon, tout le monde y passe et beaucoup s'y arrêtent. Flâneurs ou gens occupés se succèdent à la terrasse des cafés. On traite une affaire de vin, on achète une cave, on lance une candidature. Des chasseurs organisent une battue aux macreuses, des musiciens arrêtent le programme d'un concert. Toute la vie perpignannaise aboutit là. Les nouvellistes y viennent s'approvisionner de cancans, les jeunes gens s'y installent pour voir passer les grisettes. Le dimanche, après les vêpres, elles défilent, bras dessus, bras dessous, avec des yeux de flamme et des figures pâles encadrées de la coiffe de dentelle, portée en arrière sur le chignon. C'est déjà et c'est encore l'Espagne, la descendance s'affirme; la race a survécu à l'annexion. Et, en le constatant, on ne peut pas s'empêcher de penser à

cette confédération des pays latins, préconisée par de bons esprits, inaugurée par le félibrige. Si ce rêve se réalisait, il y aurait un beau tapage à la Loge!

PÉRIGUEUX.

Des coupoles blanches qui sortent d'un amas de ruelles obscures, un quartier neuf, aligné, coquet, des squares où s'encadrent des restes d'antiquités gallo-romaines; entre les deux villes, des promenades bordées de monuments modernes et de boutiques, des allées de vieux ormes qui ombragent des effigies de grands hommes; autour de ces choses, comme le fossé d'une enceinte, l'eau paresseuse de l'Isle, et, plus loin, au-dessus de la rivière, un amphithéâtre de collines mamelonnées, couvertes de villas et de bocages; c'est Périgueux.

De tous les côtés, au bout de chaque rue, le cercle inégal des collines barre l'horizon; les crêtes boisées, dentelées de châtaigniers ou de chênes, se dressent en perspective; le silence des bois plane sur la rumeur de la ville. Et le passé s'évoque en même temps: l'image du Périgueux

ancien, de l'oppidum gaulois, dont les douves à moitié comblées se voient encore au sommet de la falaise toute proche d'Escornebœuf. Je ne sais si les Périgourdins actuels pratiquent ce pèlerinage. Il est vrai qu'il n'y a pas grand'-chose à inventorier là-haut : rien que la place d'un souvenir.

C'est là que commença l'humanité périgourdine. Puis, avec la civilisation gauloise, plus tard, avec la paix romaine, les ancêtres quittèrent le refuge guerrier, le plateau stérile, pour la douceur de la vie agricole dans la vallée plantureuse. Vésone naquit; des maisons, bientôt des rues, se groupèrent autour des temples neufs, des basiliques de pierre. Heureuse époque, où l'agrément de vivre, l'éclat des jeux publics, le charme des lettres et des arts, rapprochaient les vainqueurs et les vaincus, créaient une société nouvelle dont la jeunesse se parait du reflet des gloires gréco-latines. Vésone eut sa place et son heure dans cet épanouissement de la Gaule romaine. Elle eut son temple voué aux dieux de la cité, ses arènes, son port, ses jardins peuplés de statues, et, au pied des falaises, sur la pente des collines, ses belles sources calcaires, le Toulon, les thermes de Granfort, pèlerinages gau-

lois désaffectés, voués aux naïades et aux nymphes.

Puis vinrent les invasions, la prédication de l'Evangile, la conquête visigothe, la conquête franque.

Vésone déclinait. Déjà, tout près d'elle, au penchant de la colline qui surplombe l'Isle, un bourg se groupait autour de l'abbaye qui gardait les reliques de saint Front, une bourgade dévote et militaire, noire, tortueuse, hérissée de créneaux, ceinturée de remparts. Longtemps Vésone et le Puy-Saint-Front se querellèrent, duel mémorable entre la crosse et l'épée, entre les abbés de Saint-Front et les comtes suzerains. L'arrivée des Anglais les mit d'accord; mais le Puy-Saint-Front et la cité avaient perdu leurs noms à la bataille; désormais les deux villes n'en formaient plus qu'une : Périgueux.

Succès et revers, sièges, incendies, famines; c'est la guerre de cent ans, les guerres de religion.

A peine, entre deux désastres, s'épanouit le sourire de la Renaissance, avec la façade tout enguirlandée et fleurie de quelque hôtel au bord du quai, d'une maison plantée, comme un frêle bouquet, au milieu de la tristesse massive des vieux logis gothiques.

Viennent enfin la sécurité, la sagesse du grand siècle, l'activité intellectuelle et commerciale du dix-huitième. Périgueux se transforme, Périgueux fait craquer son corset de remparts; les fossés comblés portent de larges avenues; une esplanade en suspens sur la rivière ouvre une noble perspective sur l'amphithéâtre des collines. Bientôt la ville moderne apparaît à son tour; on aligne des rues, on perce des boulevards; au bord des routes, les faubourgs s'allongent, s'avancent sur les campagnes; les Barris, Saint-Georges, s'étagent par delà les ponts, sur la rive droite de l'Isle. Le long des promenades, des architectures officielles s'élèvent : théâtre, palais de justice, hôtel de la préfecture. La troisième République y ajoutera des casernes, une bibliothèque, un musée. La superficie de Périgueux a doublé depuis cinquante ans, et la ville s'étend encore; les maisons montent à l'assaut de la colline Saint-Georges, elles descendent au Midi vers la rivière, reprennent possession de l'antique Vésone. Quelques années encore et la vaste boucle tracée par la rivière aura peine à contenir la capitale du Périgord.

J'ai voulu suivre cette évolution dans les livres, sur les cartes, avant de visiter Périgueux. La

bibliothèque de la ville est riche, le bibliothécaire-adjoint, M. Daubège, érudit autant qu'hospitalier. Sous son aimable direction, j'ai feuilleté à peu près toute la bibliographie locale : histoire, voyages, monuments. J'ai parcouru les ouvrages de l'abbé Audierne ; je me suis arrêté un moment à la relation de François de Belleforest, un polygraphe bavard du seizième siècle, qui a donné du Périgord et de ses habitants un portrait des plus flatteurs. « Les hommes, dit-il, sont dispos, gaillards et de longue vie, propres à toutes honnêtes actions et exercices... » Que voulez-vous de mieux? « Les femmes, plus belles que mygnardes ny curieuses de leur cointise, y sont chastes, modestes, bonnes ménagères et sans autre soing que de leur famille... »

Le tableau est enchanteur ; mais en voici, de la même époque, un autre qui y ajoute quelques ombres. Jodocus Sincérus, de son vrai nom Zinzerling, philologue thuringien et auteur d'un « Itinéraire des Gaules » qui fut comme le Bœdecker du dix-septième siècle, n'est rien moins que charmé de son passage à Périgueux. Cet Allemand a la main lourde : « Les rues de la ville sont étroites et sales, prétend-il ; les maisons ne brillent pas par leur propreté. » Suit

l'adresse d'un hôtel à l'enseigne des Saints-Anges; l'autre hôtel, dédié à sainte Madeleine, n'est qu'une mauvaise gargote. Sévère pour la ville, Jodocus n'est pas plus bienveillant pour le beau sexe. Il n'a rencontré que des laiderons ou des infirmes, des bossues ou des boiteuses — et mal fagotées qui pis est. Ces admirables choses sont écrites en latin qui brave l'honnêteté, comme on sait, et se passe de galanterie. Jodocus a mal vu, ou la race s'est singulièrement transformée depuis son voyage. Les Périgourdines contemporaines ressemblent davantage au portrait de Belleforest qu'aux caricatures de Jodocus.

Il est vrai que les rues, au moins dans le vieux quartier, sont toujours étroites et obscures; aussi font-elles mieux ressortir la blancheur de Saint-Front qui s'élève au-dessus de ce dédale moyen-âgeux. Et cependant j'ai eu une déception en face de la célèbre basilique; il y a dans son aspect quelque chose d'exotique qui s'accorde mal avec ce paysage resserré, montagneux, avec ce ciel d'hiver, chargé de pluie. Le désaccord cesse, paraît-il, à la belle saison. Par les soirs d'été, les coupoles blanches s'harmonisent avec la limpidité de l'azur, avec les splendeurs du crépuscule. Une magie d'Orient transfigure le

monument et le paysage; quand un croissant de jeune lune se pose sur la basilique, rien n'empêche de rêver de Sainte-Sophie et de prendre l'Isle pour le Bosphore. J'irai peut-être un jour admirer ce phénomène. En attendant, je constate avec les archéologues l'architecture à peu près pareille de Saint-Front et de Saint-Marc de Venise. J'essaie de m'exalter sur cette vraisemblance. Mais le clocher nuit à l'illusion. Et puis, une restauration trop complète, un état de neuf trop évident me gâtent l'effet de l'édifice. Je cherche, je regrette le prestige du passé, la patine des siècles, tout ce que le culte ancien, la vénération des âges abolis ajoutent de sérieux, de gravité aux vieilles églises. Je n'ai devant les yeux qu'un fac-similé de Saint-Front. Malgré moi, je pense au Sacré-Cœur de Montmartre construit par le même architecte, et cette pensée est fâcheuse. Je revois l'épais gâteau de Savoie avec son aboyante savoyarde, assis sur la Butte, et cette image ne me dispose pas à l'admiration.

Je quitte Saint-Front, je me rends à Saint-Étienne; autre basilique, autre coupole, autre restauration, car l'ancienne cathédrale, brûlée et à moitié démolie par les calvinistes, fut presque entièrement reconstruite au dix-septième siè-

cle. Saint-Étienne, avec ses fresques de Bruckker, son retable sculpté par le jésuite Laville, et qui est, je crois, une épave de Saint-Front, me laisse assez froid. Décidément, j'aime mieux aller rêver devant la tour balafrée, mutilée de Vésone, devant les ruines informes des arènes ; j'aime mieux chercher au hasard des rues les restes du Moyen-âge et de la Renaissance, les pignons aigus, les fenêtres à meneaux, les tourelles qui décorent çà et là les façades noires du Puy-Saint-Front. Là, les pierres parlent : elles racontent la vie d'autrefois, la vie marchande, dévote et guerrière des corporations, la somptuosité des processions et des cortèges, le tumulte des prises d'armes, quand planait sur la ville l'appel tragique du tocsin...

*
* *

Mieux que le pittoresque des rues, l'histoire des morts célèbres nous renseignera sur l'âme de la province. Les plus illustres vivent encore dans le bronze, dressés en exemple, sur les allées, sur les places publiques. Leurs statues, il faut bien le dire, sont sans beauté ; mais qu'importe ? Le burnous du maréchal Bugeaud,

la jambe de bois de Daumesnil, le pourpoint de Montaigne, la soutane de Fénelon désignent suffisamment ces grands hommes. Donc, deux groupes : soldats et penseurs, deux groupes qui se renouvellent d'âge en âge, pendant tout le cours de l'histoire locale.

Daumesnil, c'est le vieux sang gaulois, la bonne humeur chevaleresque, la langue et l'épée bien affilées, promptes à l'attaque et à la riposte ; c'est toute la sève et la flamme du terroir dans cette réplique à Blucker sommant le héros de rendre Vincennes aux alliés : « Qu'ils commencent par me rendre ma jambe ! » Sous le masque puissant de Bugeaud, l'ancêtre romain reparaît, l'homme de la conquête méthodique, de la colonisation militaire : *ense et aratro*.

Montaigne et Fénelon nous donnent la fleur du génie local ; la fleur chrétienne avec le doux utopiste du *Télémaque*, la fleur de sagesse antique renouvelée, habillée à la française et à la périgourdine, par l'auteur des *Essais*. Je leur joindrais volontiers Maine de Biran, le métaphysicien du *moi*, le disciple de Malebranche, et encore l'exquis, le subtil Joubert, l'ami de Chateaubriand et de Mme de Beaumont. Malgré les différences très grandes d'époques et de ca-

ractères, je crois voir entre eux une parenté qui vient de la souche commune.

Plus haut, vers le plateau central, la pensée se fait plus haute, plus âpre aussi, plus dogmatique; nous entrons dans le domaine de Pascal, de Bonald. Ici, à mi-pente, dans un air déjà plus vif, sur un sol plus tourmenté, mais généreux encore, où l'ardeur de la vigne se mêle à l'ingénuité des prairies et des essences forestières, il semble que les meilleurs dons de l'esprit français se soient rencontrés en même temps que les plus hautes vertus de la chevalerie nationale.

Comme trait d'union entre ces hommes de pensée et ces hommes d'action, je suis tenté de solliciter, non pas une statue — ce serait trop — mais un simple médaillon, en l'honneur d'un de leurs compatriotes qui fut à la fois de plume et d'épée. Il est vrai que son épée était de cour plus encore que de bataille et que sa plume a l'air d'être empruntée à son panache. N'empêche qu'avec ses gasconnades et ses histoires grasses, Brantôme représentait la verve, la gauloiserie des propos de table, au cours de ces repas plantureux et largement arrosés qui sont de tradition dans la province. Son médaillon

serait un hommage indirect rendu à la truffe et au Monbazillac qui sont aussi des gloires, et fort appréciables dans leur genre, du terroir périgourdin.

LUCHON

Aux mois d'été, quand nos plaines flambent, incendiées de soleil, quand nos villes rouges, nos villes roses s'engrisaillent, ensevelies sous la housse des poussières accumulées, un mirage apparaît, une silhouette de neige et d'azur monte, comme une invitation au voyage, sur la torpeur lasse des crépuscules. Les Pyrénées! Là, aux plis profonds des vallées, jaillissent les sources, roulent les gaves, bondissent les cascades. Les pics détachés de la chaîne signalent les stations connues, les oasis déjà visitées. Le Vignemale évoque Cauterets; la Maladetta, Luchon; le Pic-du-Midi, Bagnères-de-Bigorre. Où irons-nous cette année?

Au plus près, à Luchon. Dès Montréjeau, le paysage change; les toits d'ardoise luisent parmi les vergers de pommiers, les vignes taillées en hautains se nouent aux érables, les bordures d'aulnes et de noisetiers encadrent les clos

d'herbes saturés d'eaux vives. Aux arrêts des stations, l'odeur des foins coupés nous arrive mêlée à l'arome résineux des sapins plantés au seuil des fermes. Déjà, dans l'échancrure des vallées latérales, la grande montagne fait son apparition, les sept pointes calcaires du Gar s'érigent noblement sur l'azur. Puis, aussitôt après l'étranglement brusque d'un ravin, la vallée s'élargit de nouveau. A travers les rideaux de frênes et les fûts minces des peupliers, des toits fument, des blancheurs de villas éclatent : c'est Barcugnas, c'est l'allée de platanes centenaires qui conduit de la gare à l'allée d'Étigny, en plein cœur de la ville d'eaux.

A l'heure où j'y arrive, la vie de Luchon bat son plein ; les fouets des guides claquent, annonçant les cavalcades qui reviennent du Portillon, de Vénasque, de la vallée du Lys ; les baigneurs, les baigneuses se pressent à la terrasse des cafés, aux fenêtres des hôtels, les cloches des tables d'hôte carillonnent à toute volée, les orchestres ambulants, les pianos de louage envoient aux échos des allées les musiques à la mode, les refrains connus, les airs de valse nostalgiques. Mon passé pyrénéen, le lyrisme des saisons anciennes me reviennent suggérés par le décor

pimpant et fragile, par le bariolage des toilettes, par la polychromie des étalages où voisinent les marbres du pays, les couteaux catalans, les lainages de la montagne.

Cette allée d'Étigny, je l'ai vue, je l'ai fréquentée au temps de sa splendeur, sous le second Empire. Le Casino n'était pas encore bâti; le parc de l'établissement s'ébauchait à peine. Toute la vie mondaine de la station se groupait alors à l'ombre de ses ormeaux. Elle s'est un peu éparpillée depuis. Luchon s'est étendu. Des rues, des allées nouvellement ouvertes se sont peuplées d'hôtels et de villas. La ville gagne chaque année vers les faubourgs, les bâtisses élégantes touchent presque aux masures de Saint-Mamet et de Montauban; quelques-unes se sont plantées au seuil des défilés sauvages qui conduisent à Vénasque. Le Casino est devenu la grande attraction de ce Luchon moderne. L'après-midi, le soir, les promenades se vident à son profit. On y danse, on y joue, on donne des concerts, on y tire des tombolas et des feux d'artifice. Les abonnés qui ne sont ni musiciens ni joueurs, peuvent encore prendre leur plaisir à regarder. Du haut des marches de ce petit palais, la vue est incomparable. Les

montagnes se composent en décor, côté cour, côté jardin; la fine dentelure de la Picade et de Vénasque, bleuie dans la transparence de l'air, forme une toile de fond digne de l'Opéra. C'est presque trop joli. On dirait que l'artifice du parc, la perspective des pelouses, des massifs, se continuent dans l'arrangement docile de la montagne. La nature est là comme en représentation; elle s'accorde trop avec le cabotinage de cette foire aux vanités, où s'exhibe chaque jour — et en trois toilettes par jour — tout le *persil* et tout le gratin de Luchon.

*
* *

La vogue du Casino a au moins cet avantage de donner aux promenades — sauf à l'allée des Bains et à l'allée d'Étigny — un charme de presque solitude. On peut lire, on peut rêver, si l'on veut, à l'ombre des peupliers qui bordent l'allée de la Pique. Les villas sont bâties en recul de la route ou de la rivière, précédées de jardins, ou masquées par les rideaux d'arbres du rivage. La montagne a disparu; on la devine à peine à travers le fouillis des branches; rien que de l'eau et des feuilles; mais de l'eau

si pure, de la verdure si tendre! Le Gave, c'est du cristal vivant, une coulée qui marche transparente sur la mosaïque bleue, verte et jaune des galets. Et ces galets ont des chatoiements de joyaux. La féerie de l'eau a changé en saphirs et en topazes les cailloux de la montagne. Féerie pour les yeux, musique pour l'oreille. La Pique chante. Rude et coléreuse aux crues d'orage, sa chanson s'alanguit aux belles journées. Après sa course désordonnée dans la haute montagne, après l'élan lyrique des cascades et du gouffre, elle s'apaise en idylle, entre les arbres et les fleurs, entre les plantes qui s'étirent pour la suivre et les arbres qui se penchent comme fascinés, qui la frôlent d'une caresse amoureuse.

Aux heures chaudes, quand le soleil fait miroiter la Pique, il sied de se réfugier aux lacets qui grimpent au-dessus du parc de l'établissement. Là commence l'admirable forêt de Superbagnères : une muraille d'arbres qui s'érige, compacte, d'un seul élan, vers le ciel. Les hêtres, les bouleaux, les sapins, emmêlent leurs verdures, celles-ci légères, frémissantes au moindre souffle, celles-là rigides, immobiles. Un esprit de lutte anime cette foule impatiente

de vivre, de prendre sa part de lumière, de soleil. Les clartés et les ombres s'éparpillent sous ces hautes voûtes. L'horizon s'ouvre et se ferme entre deux branches. Pour revoir la vallée, il faut arriver à l'esplanade de la Chaumière, ou mieux encore au balcon rustique de la Fontaine d'Amour, suspendu en plein fourré sur la cascade des futaies. J'ai passé là des heures à écouter les bruits de la vallée, le grondement des gaves, le roulement des voitures, les flons-flons des orchestres qui montaient atténués jusqu'à moi, à suivre l'évolution des nuages en marche sur les routes du ciel. Une curiosité les poussait, semblait-il, les invitait à regarder par-dessus l'épaule des montagnes. Leur front d'argent les dépassait d'abord, puis lentement, ils se détachaient des rochers, se développaient dans l'azur. Et d'autres les suivaient. En troupe, ils s'en allaient à la découverte de pays nouveaux, de vallées inconnues. La vie éphémère des brouillards m'intéressait aussi quelquefois, si souple, si changeante! Ils rampaient tout à l'heure, endormis à la base de la montagne; leur frange molle s'abaissait presque jusqu'aux maisons de Saint-Mamet, de Montauban. Un souffle passe; ils s'éveillent, ils

oscillent; un rayon de soleil filtre à travers ce chaos. C'est comme un coup de baguette. La terre délivrée sort des limbes, fraîche comme à sa première aurore. Des lambeaux de montagne, un pan de forêt, une prairie avec ses granges, l'arête vive d'un rocher se révèlent, flottent comme des îles dans l'océan tumultueux des nuées. Bientôt l'horizon familier se découvre. Les villages, les cultures, les cascades dans la fente des précipices jouent dans la jeune lumière. Les brouillards se sont évanouis; de leur troupe en déroute, il ne reste plus que des flocons épais, des fumées qui glissent à la cime des forêts, sur le velours humide des prairies si légères que l'herbe et la forêt transparaissent sous leurs voiles.

J'avais vu la vallée d'en haut; j'ai voulu la voir d'en bas de plain-pied. A côte de l'humanité en parade de la ville d'eaux, à côté des parcs soigneusement peignés, où les fleurs parlent, alignées en forme de lettres, comme des fleurs savantes, j'ai visité l'humanité, la nature montagnarde. La nature est belle, l'humanité misérable.

Le long de la route de Montauban à Saint-Mamet, entre les rigoles d'eau courante bor-

dées de reines des prés, de saponaires, les cultures se succèdent, activées par l'humidité chaude de l'été pyrénéen. On fauche les seigles, on sème le blé noir, on cueille les poires dans les vergers où monte la toison verte des regains. Parmi les carrés de chaume, le maïs étire joyeusement ses pousses tendres, ses épis qui commencent à blondir. Des crépis blancs, des luisants d'ardoise signalent les maisons blotties sous les arbres. Des frênes balancent leurs palmes ingénues près du seuil; une source s'épanche dans une auge moussue; des abeilles festonnent autour des ruches, et, dans le jardin, entre les claies de bois enguirlandées de liserons et de clématites, s'épanouit la tribu des fleurs paysannes, les touffes de flox, les rubis des coquelourdes, l'ostensoir des tournesols. Un vrai décor d'idylle pour le promeneur qui passe sur la route; mais gardez-vous de franchir le seuil. De loin, c'est du bonheur; de près, c'est la misère. Il fait noir, il fait triste dans ces masures. Des marmots demi-nus grouillent dans la vermine, les femmes en haillons noirs, la figure creuse enfoncée dans l'ogive du foulard noué sous le menton, cuisinent de vagues nourritures. On vieillit vite à la montagne; la sai-

son d'aimer y est brève comme le printemps pyrénéen. Le saroq est pauvre, saturé de lymphe. Chaque village a ses goitreux, ses innocents, monstres en jupons qui gloussent en se dandinant, la main tendue pour l'aumône, le long des routes. Mais ceux-là qui ne comprennent pas leur mal ne sont pas les plus à plaindre.

Sur le chemin du Portillon, à l'entrée du val de Burbe, j'ai rencontré l'autre jour, accroupie dans l'herbe au bord du fossé, une vieille édentée, poussive, lamentable. Près d'elle, un outil d'homme, une cognée de bûcheron énorme. Elle m'explique. Elle est sortie pour faire sa provision de bois; ses forces l'ont trahie; la cognée a échappé de ses doigts; elle est tombée là, elle n'ira pas plus loin. Haletante, avec des pauses pour ménager le soufflet crevé de ses poumons, avec des gestes qui écartent les mouches logées au creux de ses larmiers, elle me lamente son histoire. La montagne lui a pris ses hommes, son mari tombé dans un précipice, son fils disparu dans une tourmente de neige. Elle est seule, elle est pauvre. La faillite d'un hôtel où elle avait travaillé douze ans comme lessiveuse a emporté ses économies. Elle

n'a rien, elle n'espère rien que la mort. Et, à en juger par l'accent dont elle l'invoque, elle lui fera meilleur accueil, la triste bûcheronne, que le bûcheron de La Fontaine.

Cette rencontre m'a gâté le paysage. J'en veux au soleil d'éclairer tant de détresse, j'en veux aux fleurs de déguiser tant de noirceur. Le chant d'un oiseau qui passe s'accorde à ma mélancolie. Ce chant, je l'ai entendu déjà. C'est une modulation légère qui s'achève en mineur sur une note résignée, triste infiniment. L'imagination populaire a mis des paroles sur ce chant, et ces paroles recueillies par le folklore sont d'une réalité poignante. « Je n'ai ni pain, ni chair, ni vin! » dit le bruant au paysan qui l'écoute en menant sa charrue dans la plaine, en abattant du bois à la montagne. A moi, il pourrait dire : « Je n'ai plus ni foi, ni jeunesse, ni amour! » La plainte humaine est de tous les pays, de tous les temps, de tous les âges. Les échos de l'Ile Fortunée en gémiraient eux-mêmes, si cette île existait et si elle avait des échos.

La vallée de Luchon n'est pas la vallée du bonheur, puisque le bonheur n'est pas de ce monde. Mais on peut dire qu'elle est la vallée

de l'illusion : illusion de joie, illusion de santé, illusion de jeunesse.

Tant qu'il y aura des malades et des tristes, Luchon ne manquera pas de visiteurs.

LA RAMIÈRE

Ne dépliez pas vos cartes, ne consultez pas vos indicateurs ; vous ne trouveriez pas la Ramière. La Ramière n'est pas une ville, pas même un village : rien qu'une commune rurale dans un pays perdu, en plein causse, là-bas, sur le plateau qui s'étend entre le Lot et l'Aveyron. Limogne est le chef-lieu du canton, et Limogne lui-même est un bien petit endroit. On n'y va guère que les jours de foire, pour acheter ou pour vendre, et, sans doute, acheteurs et vendeurs ont terriblement soif, car on y compte autant de cafés et d'auberges que de maisons. Oh ! ces auberges du dimanche, cette odeur de bière aigre et de vieille pipe qui vous prend à la gorge, et ces tables de buveurs qui tripotent des cartes graisseuses en s'entretenant des Russes et des Japonais ! A part le nombre des cafés, il n'y a d'ailleurs rien de remarquable à Limogne : une église neuve,

une halle neuve, des rues maussades. Un quart d'heure suffit à voir cette capitale et à vous dispenser de la revoir.

Adieu donc, Limogne, et en route pour la Ramière! Henri Marre, le bon peintre montalbanais, et moi, nous allions à la découverte d'une villégiature de vacances, d'un pays intime et suggestif, pittoresque assez et pas trop, — je veux dire pittoresque sans exclamation et sans surprise, — tel, enfin, qu'il nous mît en goût de travailler chacun de notre état, et même de paresser à l'occasion. Tout cela, on nous avait promis que nous le trouverions à la Ramière.

Pourtant, ce que nous avions devant nous en quittant Limogne n'annonçait rien de pareil. C'était la médiocrité d'un causse cultivé, des champs de blé sertis de murs en pierres sèches, des alignements monotones de chênes taillés en quenouilles, et, çà et là, sur l'étendue striée d'ondulations minces, la tache grise d'un village, la tour en ruine d'un moulin à vent désemparé.

Avec ce grand découvert, cet horizon panoramique montant en échelons jusqu'aux plateaux du Ségala, jusqu'aux pays du Cantal, le

paysage ne manquait pas de caractère. Mais ce n'était pas ce que nous cherchions. A Beauregard, à Promillanes, ce n'était pas ça encore : des villages plats au bord d'une route plate, des rues mornes, ensommeillées par les offices du dimanche. Après Promillanes seulement, vers Loupiac, le pittoresque apparaissait. L'arête vive des rochers trouait la pâle verdure des seigles ; l'entonnoir d'une *igue,* d'une excavation naturelle, se creusait brusquement, attestait les bouleversements du sol ancien.

L'événement de la journée était proche. Le chemin raboteux, inégal, que nous suivions depuis Loupiac, penchait tout à coup, tombait en un gouffre de verdure, borné de tous les côtés par des versants herbeux et boisés. Des maisons s'accrochaient aux pentes, des ruelles bordées de vergers en fleurs montaient, descendaient en un fouillis inextricable ; entre les branches des ormeaux, des noyers, dans l'intervalle des bâtisses, des perspectives s'ouvraient, plongeaient dans la fraîcheur de la courbe, se haussaient vers l'horizon des bois.

Nous étions à la Ramière. Et c'était bien, cette fois, l'endroit souhaité, la villégiature idéale : un nid dans les feuilles, un coin d'inti-

mité profonde, de rusticité farouche et familière, et si loin de tout, si jalousement fermé, muré par l'horizon immédiat des collines! Ce chemin encaissé, perdu dans l'ombre des arbres, où allait-il? Où allait-il ce ruisseau qui courait dans l'herbe au fond de la courbe? Nous ne voulions pas le savoir. Le monde finissait là.

A l'heure où nous y arrivions, tout la Ramière était aux vêpres. Le silence dominical planait sur les rues désertes, sur les maisons vides. N'eût été le mai triomphal, souvenir des élections récentes, qui décorait le seuil du nouveau maire, on eût dit d'un village au bois dormant. Les abeilles bourdonnaient autour des ruchers, les pigeons roucoulaient sur les toits, les poules picotaient le fumier devant les étables. Il n'y avait qu'eux de vivants dans cette solitude. Lentement, curieusement, nous fîmes le tour du village. Vu de près, en détail, il ne démentait pas l'émerveillement du premier coup d'œil. A chaque pas, à chaque tournant de rue, c'étaient de nouvelles découvertes : ici, posées en échelons sur un tertre rocheux, un îlot de bâtisses caduques, de pignons aigus, d'appentis couverts de chaumes en loques; plus loin,

un escalier branlant, un porche fatigué où s'enlaçait une treille ancienne, et la vigne était si vigoureuse, l'architecture si débile, qu'on ne savait laquelle des deux s'appuyait à l'autre. Des harmonies délicates et profondes unissaient ces choses. Les herbes en dentelle sur les toits de chaume semblaient continuer la prairie ; les assises frustes des murailles épousaient le rocher. D'eux-mêmes, sans qu'il fût besoin d'y rien changer, les vergers, les maisons s'arrangeaient, se composaient en tableaux. Mon ami n'avait que l'embarras de choisir. Déjà, se baissant, se reculant, clignant de l'œil, indiquant d'un geste de sa canne les dimensions futures de son cadre, il procédait à d'imaginaires mises en toile.

Ses manèges avaient un spectateur. De sa fenêtre, un indigène, que nous n'avions pas aperçu d'abord, nous épiait à la dérobée. Que signifiaient nos allées et venues dans le village, et, maintenant, cette pantomime du peintre, inspectant, toisant les maisons? Etions-nous des messieurs de l'administration, agents voyers traçant un nouveau chemin, employés des directes chargés d'étudier les bases d'un nouvel impôt ? C'était possible, comme aussi nos

façons pouvaient être celles de trimardeurs préparant un mauvais coup pour la nuit. Ces appréhensions, ces hypothèses diverses se lisaient sur la figure du curieux. Bientôt, il ne fut pas seul à nous observer. On sortait de vêpres ; les hommes d'abord, selon l'habitude des campagnes. Vêtements sombres, visages rudes : les vêtements de la même couleur que la toison des brebis qui avaient fourni la bure, les visages rocheux ou ligneux, anguleux comme une esquille calcaire, froncés, plissés comme une écorce de chêne. Ainsi faits, pesamment, avec l'allure musarde des dimanches, ils s'avançaient les mains aux poches, à moitié assoupis encore par les psalmodies liturgiques. Une rumeur de bavardages les suivait de près, annonçait la sortie des femmes. Elles portaient toutes la coiffe nationale, la *togne* en pointe sur le front, avec le ruban en papillon sur les oreilles. Pas belles, la plupart massives, le visage osseux, mais d'une expression si touchante ! expression de lassitude résignée chez les vieilles, de vivacité gauche chez les jeunes, chez ces deux-là, entre autres, deux sœurs sans doute, vêtues du même coupon de serge, qui s'étaient retournées pour nous voir passer,

étonnées et craintives, ainsi que deux chevrettes, le pied en l'air, à l'orée d'une éclaircie.

Les beaux portraits à faire ! les belles études d'humanité paysanne à écrire, d'après ces types d'une rusticité primitive, presque vierge ! Henri Marre et moi, nous nous exaltions déjà sur les résultats de notre campagne d'été à la Ramière. Encore fallait-il trouver le moyen de nous y installer, d'y avoir le vivre et le couvert. L'auberge? Il n'y fallait pas penser. Ce n'était qu'un bouchon, un débit pour la clientèle du dimanche. L'instituteur, qui aurait pu nous hospitaliser, passait ses vacances ailleurs, mettait la clef sous la porte. De maison bourgeoise il n'y en avait pas une dans le village, ni assez loin, ni autour. Restaient les logis indigènes... Un coup d'œil suffit à nous renseigner. Ah ! l'envers du joli décor que nous admirions tout à l'heure ! Pittoresques aussi les intérieurs de ces maisons dont les façades nous avaient enthousiasmés, délicieusement pittoresques avec les luisants des vieux cuivres sous les poutrelles enfumées, avec les nuances passées des courtines qui drapaient les vieux lits à l'ange. Mais la saleté séculaire, les relents d'humanité mal lavée; comment vivre là-dedans? Et com-

ment nous sustenter avec le maigre pot-au-feu, avec les nourritures végétariennes accommodées au lard rance, sur quoi se fonde la cuisine quercinoise ?

L'heure pressait ; nous dûmes quitter la Ramière sans avoir résolu le problème. Chemin faisant, je me dépitais contre cette difficulté que nous venions d'éprouver pour notre compte d'associer le pittoresque et le confortable, le bien vivre et le bien peindre. Mais aussi, pourquoi chez des artistes modernes et qui ont, comme Henri Marre et moi, des aspirations démocratiques, pourquoi cet attrait, ce culte des vieilles maisons, des vieux costumes, de tout ce qui évoque l'ancien temps, alors que notre sympathie devrait se porter vers les manifestations actuelles de la vie populaire ?

— Voyons, dis-je à mon camarade, croyez-vous qu'une maison paysanne de date plus récente, avenante et gaie, ne serait pas aussi intéressante à peindre que les nids à vermine des terriens de la Ramière ?

— J'en doute, me fut-il répondu. Sans parler de la poésie du passé, du prestige des choses mortes ou qui vont mourir, il manquerait à votre maison neuve cette adorable patine dépo-

sée par la morsure des soleils anciens, par la caresse lente des averses, ce joli vêtement de mousses parasites qui font aux pierres comme une peau vivante. Les vieilles masures s'effondrent ; elles disparaissent l'une après l'autre, condamnées par le progrès économique. Laissez-nous profiter de leur beauté éphémère. Ce serait pousser un peu loin nos scrupules de démocrates que d'orienter nos recherches d'après l'idéal encore informe d'un peuple qui ne connaît de la littérature que le roman-feuilleton et de l'art que la chromo-lithographie.

Pendant que mon ami discourait, nous étions arrivés au niveau du plateau qui domine la Ramière. De là, le sommet seul des arbres, émergeant de la combe, nous désignait l'emplacement de ce paradis, hélas ! inhabitable.

— N'empêche, dis-je en manière de conclusion, que, faute d'une maison neuve, vous ne pourrez peut-être pas peindre les vieilles maisons de la Ramière.

CAUTERETS

« Un bourg au fond d'une vallée, assez triste, pavé, muni d'un octroi... » C'est tout ce que Taine a trouvé à dire sur Cauterets dans son *Voyage aux Pyrénées*. Où avait-il les yeux? Sans doute occupés à lire l'*Heptameron* de la reine de Navarre dont il nous parle à la page suivante, car ce diable d'homme lisait toujours. Et, vraiment, il avait emporté trop de livres dans sa valise et trop de projets de livres dans sa tête. Ses descriptions de nature ont l'air d'être écrites en marge de ses pensées, comme des illustrations vivantes de ses théories.

Plus juste, plus saisissante est l'impression d'un autre voyageur, un poète celui-là, qui avait visité Cauterets avant Taine :

« Entouré de sombres montagnes, qui semblent vouloir escalader le ciel, et bercé comme un rêve par le bruit des cascades sauvages,

Cauterets, la bourgade élégante, repose au fond de la vallée... »

Ce n'est qu'une phrase ou plutôt qu'une strophe de l'*Atta-Troll* d'Henri Heine, mais toute la poésie de Cauterets y tient, fixée pour toujours en quelques mots. Bien des choses ont changé depuis ce temps dans la bourgade pyrénéenne, et il suffit qu'on dépave les rues pour que la description impertinente du philosophe ait cessé d'être exacte, tandis que le portrait lyrique du poète a gardé sa vérité et sa fraîcheur.

Les sombres montagnes semblent toujours vouloir escalader le ciel; la voix du gave, toute proche, se mêle pendant le jour à la rumeur de la foule et remplit de son tumulte la solitude des nuits; et cette musique étrange, ces murailles de rochers et de forêts en surplomb sur la ville, c'est le charme, c'est l'originalité de Cauterets. Ailleurs, dans la plaine, dans les vallées plus larges, la ville crée son horizon. Ce qu'on voit de rochers ou d'arbres s'offre en arrangement de parc, à l'état de décor. C'est une nature amie, domestiquée. Ici, la nature est chez elle ; l'humanité n'y reçoit qu'une hospitalité éphémère. Huttes de bergers dans le désert des

hautes *estibes*, campement luxueux de baigneurs au pli des vallées, les colonies humaines ne sont que d'imperceptibles fourmilières au regard des colosses qui les portent et qui les ignorent. Et cela est vrai sans doute de presque toutes les stations d'été pyrénéennes, mais plus particulièrement de Cauterets. La sensation d'étonnement, de dépaysement, que la montagne impose à ses hôtes d'un jour, y est plus émouvante, plus profonde.

Elle l'était davantage encore pour les voyageurs d'autrefois, pour ceux qui y arrivaient à la nuit tombante, après les étapes d'un long voyage, après l'interminable ascension des défilés de Pierrefitte, des lacets du Limaçon. Cauterets était comme la suprême impasse, la fin du monde habité, le seuil de l'inconnu. Oh! cette sensation d'exil, cet accueil de la bourgade pauvre, chichement éclairée, je m'en souviens; c'était triste... délicieusement!

Je ne suis pourtant pas assez l'ennemi de mes aises pour me plaindre du chemin de fer électrique qui nous transporte d'un coup de baguette de Pierrefitte à Cauterets et de Cauterets à la Raillère, quoique, à vrai dire, je regrette un peu la bonne odeur des tilleuls en fleurs

qu'on avait, qu'on n'a plus le loisir de respirer en longeant les précipices, et aussi les beaux reflets d'émeraude et de turquoise du gave, qu'on ne fait plus qu'entrevoir au fond des gouffres.

Je ne médirai pas non plus des splendeurs et des agréments du Cauterets nouveau, mais il faut bien avouer qu'un peu de couleur locale s'est perdu dans cette transformation, et c'est dommage. J'admire comme tout le monde les architectures en pierre blanche du boulevard Flurin, mais je ne peux pas m'empêcher d'observer qu'on les a vues partout, que ni leurs matériaux ni leur décoration n'empruntent rien au terroir. Elles sont banales et cosmopolites. Les maisons, les hôtels anciens étaient autrement pittoresques, avec leur mobilier de frêne, de couleur si gaie, si avenante, qu'égayaient encore les urnes, les coupes en marbre de Campan, et, jetés sur les lits, sur les tables, les lainages de la montagne, tissés de roses naïves...

Mais qui pense encore à ces choses? Qui se souvient de la vie patriarcale et idyllique du Cauterets d'il y a quarante ans, et qui, s'en souvenant, consentirait à la revivre? Les amusements étaient pauvres, le soir surtout. Sauf

l'aubaine imprévue de quelque séance récréative d'escamotage ou d'un concert donné par un pianiste de passage au *Cercle des Etrangers*, sauf encore le spectacle en plein vent offert, avec la permission de M. le Maire, par une troupe de saltimbanques, les baigneurs, les baigneuses n'avaient pas d'autre plaisir que d'assister, assis en rang d'oignons sur les banquettes de la route de Pierrefitte, à l'arrivée des diligences.

Les baigneurs d'aujourd'hui, gavés de spectacles et de fêtes, ne se remettraient pas volontiers à ce régime, et je le comprends sans peine. Mais il y a pour les anciens baigneurs — dont je suis — une douceur de mélancolie à évoquer parmi les splendeurs actuelles le fantôme du Cauterets de leur jeunesse, du Cauterets où philosophait Taine, où rêvait Henri Heine, où Chateaubriand eut sa dernière aventure d'amour.

Une chose, heureusement, n'a pas changé à Cauterets : les montagnes! Je reconnais leurs figures amies qui me font signe, dressées sur l'horizon. Très haut, très loin, vers l'Espagne, voici les mornes désolés de Male Rouge et de Cubans, pâles linéaments inscrits sur l'azur du

ciel. Plus près, c'est l'Hourmigas, monstre pataud à l'épaisse toison de verdure, accroupi au bord de la cascade de Lutour. Au levant, ce sont les crêtes de Perraute, barbelées de sapins qui illuminent les premiers feux du soleil, et plus bas, au-dessus de Cauterets, les pentes bocagères du Lisey, avec leurs bouquets de hêtres, et les pignons aigus des granges, posées au seuil des prairies. Face à face, gardant les défilés du nord, voici la pyramide aiguë du Viscos, assembleur de nuages, et la masse imposante du Cabaliros, dont les contreforts plongent à pic dans le gave.

Mais la plus émouvante de ces montagnes est encore le Péguère, qui barre de sa muraille verticale tout l'horizon occidental. Dans le couloir étroit de la vallée, il est le voisin immédiat dont la présence s'impose, dont le visage vous poursuit, vous obsède. Et ce visage est d'une beauté tragique. Il a l'ossature puissante des rochers, la grimace des gouffres, le sourire des prairies, fossettes vertes, qui luisent au bord des précipices. Il est vieux de la vieillesse des granits, jeune de la jeunesse des arbres. Il attire et il menace, il suggère le rêve, il appelle le vertige.

J'ai cédé à l'attrait du Péguère. Par les lacets qui grimpent à Cambasque, je me suis haussé vers l'étrange figure qui m'avait fasciné. Et, d'abord, j'ai cessé de le voir, perdu dans les plis de sa robe. Plus de Péguère, plus de Cauterets. Plus qu'une voûte ininterrompue de feuillages qui s'ouvrait, se refermait sur mes pas. Les fûts argentés des hêtres s'érigeaient, vêtus de leur écorce lisse, gonflée de sève, comme une peau vivante. Leurs fins rameaux tendus en éventail frémissaient à l'air frais de la montagne; des sources invisibles s'égouttaient dans l'épaisseur des fourrés. Comme dans la forêt enchantée de Siegfried, des ramages d'oiseaux me précédaient, m'invitaient à poursuivre ma course. A Cambasque je changeai de forêt : après la forêt d'arbres, la forêt de fleurs. Dans le ravin herbeux qui montait de ressaut en ressaut à la cime du Péguère se pressaient les lis martagons, les iris; des corbeilles de rhododendrons paraient l'herbe rude des pelouses; des buissons de roses couronnaient les rochers. Par ce chemin fleuri, dans l'enivrement des parfums et des couleurs, j'arrivai, non sans difficulté, car la montée était rude, jusqu'aux crêtes du Péguère. Mais là, ce que je vis! il était

vraiment terrible, observé de près, le visage de la montagne : déchiré, balafré; et quelle balafre! De mon poste, cramponné au tronc d'un pin rouge, j'osais à peine me pencher pour en mesurer la profondeur. Le gouffre sinueux, hérissé de rocailles, barré d'éboulis, jonché de cadavres de hêtres et de sapins, à moitié ensevelis sous des amas de neige, plongeait jusqu'à la base de la montagne, jusqu'au pied de Cauterets, un Cauterets microscopique où se démenait une humanité lilliputienne. Les locomotives sifflaient, les cornes d'automobiles beuglaient, et tout ce tapage expirait en une rumeur confuse au front du Péguère; vaine manifestation d'une vie parasite, étrangère, indifférente à la montagne qui, d'un froncement de sourcils, d'une secousse de ses épaules, pourrait l'anéantir.

Car enfin Cauterets est à la discrétion du colosse. Après l'avoir enrichi en lui donnant la source de la Raillère, jaillie d'une convulsion de ses entrailles, d'une autre convulsion il pourrait l'écraser sous ses débris.

Hypothèse de poète? Sans doute. D'ici pourtant, du bord de ce gouffre où s'élabore la lente désagrégation des rochers, pendant que le vertige fait trembler mes genoux et que le vent

des abîmes me souffle au visage, l'hypothèse me semble redoutable. Parce qu'ils sont restés, plus que la foule des hommes, en rapport avec les forces élémentaires, les poètes sont toujours quelque peu païens. Volontiers, pour conjurer le péril, je dédierais au Péguère, comme les Luchonnais de jadis au dieu Ilixo, un autel de granit avec ces mots inscrits sur la pierre :

Au Dieu Péguère,
Bienfaiteur de la Vallée,
Père des sources guérisseuses,
Un baigneur reconnaissant.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE

Une petite ville, entre de petites montagnes, fréquentée par de petits baigneurs. C'est ainsi, qu'à première vue, on serait tenté de définir Bagnères-de-Bigorre. Mais cette définition est trop brève pour être juste. La beauté des montagnes ne tient pas uniquement à leur altitude, ni l'attrait d'une ville au nombre de ses habitants. Il faut être reconnaissant à Bagnères d'avoir gardé parmi les transformations qui ont défiguré la plupart des cités pyrénéennes quelque chose de l'architecture traditionnelle du pays. Le malheur est que la ville ait payé d'un peu de sa prospérité matérielle sa fidélité au passé. Ce n'est pas l'habitude des baigneurs de sacrifier le confortable au pittoresque. La clientèle riche a déserté en partie la sous-préfecture bigourdane ; elle est allée peupler les hôtels à ascenseur de Cauterets ou de Luchon. Le temps est loin où Henri Taine, débarquant à Bagnères

par la diligence de Tarbes, croyait retrouver Paris et le boulevard de Gand, sur la promenade des Coustous. J'ai cru plutôt y reconnaître Toulouse ou Bordeaux, les élégances de la rue d'Alsace ou du cours de Tourny — l'accent aussi d'ailleurs. Le Midi abonde. Paris s'abstient. Et c'est fâcheux pour Bagnères.

On m'assure que tout cela va changer. D'un coup de baguette — une baguette en or — l'intelligent directeur de la Compagnie fermière du Casino et des Thermes va rendre à l'aimable sous-préfecture sa splendeur ancienne. Déjà le Casino restauré à neuf avec ses décorations, ses tentures de haut style, annonce ces magnificences futures. L'année prochaine, un hôtel aménagé selon les conditions du luxe et du confortable le plus moderne s'élèvera sur l'emplacement du vieil hospice municipal qui attriste de son voisinage la promenade la plus fréquentée de Bagnères. Je souhaiterai seulement que les architectes, au lieu de donner ici une nouvelle édition de l'inévitable hôtel à deux cents chambres, qu'on a vu et qu'on se passerait de voir sur toutes les plages et dans toutes les villes d'eaux, s'inspirassent quelque peu du site pyrénéen. Car il y a, n'en doutez pas,

quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans les écoles, un style, un art du pays. Les conditions du climat, les ressources du sol en ont suggéré l'ordonnance, en ont fourni les matériaux. Des galeries ouvertes au soleil ou vitrées contre la pluie dans l'orientation des façades, des polychromies de marbre aux encadrements des portes ou des croisées, donnent aux anciennes maisons de Bagnères un aspect original qui pourrait aussi bien s'adapter à des bâtisses plus somptueuses.

Ces particularités constituent, pour qui sait les voir, un des charmes de la ville. Elle en a d'autres plus essentiels qui lui viennent des eaux vives, des verdures et des fleurs. Ces parures de la montagne sont ici d'un éclat incomparable. L'eau ruisselle partout : elle court en rigoles le long des rues, elle s'épanche à grand bruit des fontaines, elle s'épanouit en gerbes tumultueuses au-dessus des vasques qui ornent les places publiques. Emprisonnée dans des canalisations souterraines, elle jaillit tout à coup au bord de la rue, elle tourbillonne à l'issue d'un moulin, d'une fabrique de ces lainages du pays si légers qu'ils ont l'air d'être tissés avec l'écume des gaves. Plus loin, elle forme comme

une rue liquide, un *canaletto* vénitien, où se mirent les balcons fleuris. Invisible, on l'entend encore ; ses mille gazouillements épars font une musique de cristal qui flotte sur la rumeur de la ville. Le soir, quand tous les bruits humains se sont tus, la voix grave de l'Adour, en lutte contre les rochers, emplit le silence nocturne.

Aux eaux vives, à l'humidité grasse d'un air arrosé presque en même temps de soleil et de pluie, est due la beauté des fleurs, le velours de l'herbe, la luxuriance des verdures qui sont la joie de Bagnères. Les fleurs foisonnent : les coquelourdes, les roses-trémières, les tournesols traditionnels dans les jardinets pauvres à la campagne, et, autour des villas — telles des floraisons de paradis entrevues à travers les grilles — la magnificence au bord des pelouses.

Quels que soient les agréments de la ville d'eaux, on s'en lasserait vite s'il ne s'y joignait pas l'attrait des montagnes. La vie est vraiment trop tassée en bas, trop bruyante, trop constamment en parade. Et la parade est si médiocre ! Des maladies qui se coudoient, des vanités qui s'épient ; de la foule, mais sans l'imprévu de la foule, les mêmes visages, les

mêmes grimaces rencontrés aux mêmes heures; des musiques et pas de vraie musique : des chanteurs montagnards en bérets, une fanfare municipale en képi, des harpistes ambulants devant les cafés, des pianos mécaniques au coin des rues et des pianos mécanisants à toutes les portes; là-dessus la mélopée des marchands de journaux, des débitants de sucre d'orge : un supplice !

Passée la première nouveauté du dépaysement, on risquerait de s'ennuyer à Bagnères, si par-dessus le spectacle de la rue on n'avait pas le spectacle des montagnes. C'est comme un décor superposé à l'autre, une architecture grandiose dont les lignes sévères ou gracieuses ennoblissent l'étroit horizon de la cité. Sur le feston des toits, dans la perspective des promenades, les montagnes surgissent présentes et lointaines. Elles évoquent la vision nostalgique d'une autre nature, d'une autre humanité. Leurs silhouettes bientôt se précisent, se discernent. Au-dessus des Thermes et du Casino, cette nuance de verdure qui s'élève en muraille végétale, ce sont les premières assises du Brédat. En face, sur la rive gauche de l'Adour, cette colline couronnée de hêtres et de chênes, ce

sont les Palomières. A l'extrémité de la vallée, l'Arbizon, le Lhéris — un pic, une tête casquée — gardent les défilés du col d'Aspin. Et de très loin, enfoncé dans le dédale de la haute chaîne, le Montaigu invisible allonge au déclin du jour son ombre curieuse sur la vallée de Campan et sur les mornes d'Ordinéide. Tantôt finement découpées sur l'azur, tantôt nimbées de vapeurs ou encapuchonnées dans la brume, ces figures s'imposent au regard, suggestives, fascinantes...

Le Pic-du-Midi règne sur ce troupeau farouche. Si peu qu'on s'élève sur les flancs des montagnes voisines sa pyramide apparaît, victorieuse du temps, dominatrice de l'espace. La science humaine veille là-haut; dans l'étroite casemate de l'Observatoire, assiégée par la tempête, elle guette le jeu des forces déchaînées qui se disputent l'étendue. Bien humble encore et faillible providence, elle s'efforce à calculer, à prévoir. Comme de Chamounix vers le Mont-Blanc, tous les regards de Bagnères vont vers l'Observatoire, vers le Pic.

Plus d'une fois il m'est arrivé d'être réveillé en pleine nuit par le passage sous mes fenêtres de caravanes de touristes qui montent au som-

met pour assister au lever du soleil. De mon lit, j'imaginais les émotions de leur course. Je me représentais le grand mystère qui plane sur la vallée de Campan, sur les prairies baignées de rosée, sur les bourgades en sommeil que berce le grondement monotone de l'Adour. Puis après Gripp, à la montée des lacets qui contournent les flancs du colosse, je croyais sentir l'angoisse des solitudes, la solennité du silence que coupe la chute indéfiniment prolongée d'abîme en abîme d'une pierre détachée par le sabot d'un mulet; au delà de l'hôtellerie, je voyais le sentier en surplomb suspendu entre le ciel et les gouffres du lac d'Oncet, entre les étoiles d'en haut, et, comme un firmament renversé, les constellations en reflets qui palpitent au bas dans le chaos des ténèbres liquides. Le sommet, enfin, le recueillement de l'attente dans le frisson de l'aube, la pâleur qui monte à l'orient, l'écorce terrestre qui se soulève, le relief sombre des montagnes, l'ondulation à perte de vue des plaines. Un trait de feu souligne une nuée lointaine, des glaciers rosissent, et comme un lingot monstrueux battu sur l'enclume de l'horizon par un marteau invisible, le disque d'or jaillit dans une gerbe de gloire.

Je ne verrai pas ces choses cette année; le temps incertain ne se prête pas aux ascensions. Du Monné, cependant, puis du col de Teilhet en montant au Casque de Lhéris, j'ai pu contempler le Pic-du-Midi à distance. Il disparaît un peu dans le vaste panorama du Monné; mais au Teilhet sa pyramide emplit toute la perspective. Dans l'étroite ouverture des pentes qui tombent sur la vallée de Campan, la noble figure, portée comme une idole sur le piédestal de ses contreforts, se dresse sévère et grandiose, telle que l'ont faite ses luttes millénaires contre les éléments, avec la vieillesse de ses rides, avec la jeunesse éternelle de ses pelouses et de ses forêts, image sublime, tête-à-tête inoubliable où j'ai retrouvé toute ma ferveur, toute mon exaltation pyrénéenne d'autrefois.

Entre deux orages, aux embellies du matin ou du soir, j'ai pu visiter les environs de Bagnères, les retraites intimes de Cot-de-Ger, le chemin de la Bassère. C'est la banlieue d'abord, une banlieue somptueuse. La route, en quittant le faubourg, longe des murailles de parc, des grilles de villas. Les vertures débordent des enclos, les façades de marbre sourient entre les corbeilles de fleurs. Puis les maisons s'espacent,

la route s'enfonce entre les prairies dans le creux d'un vallon. La haute montagne, la grande vallée ont disparu ; les perspectives s'enchevêtrent en un dédale de prairies et de bois, en une sorte de parc ingénu, sauvage, de paysage d'églogue. L'eau chante dans les rigoles d'arrosage, elle court sous la voûte des peupliers et des aulnes, elle s'égoutte aux auges de bois fixées aux seuils des étables, elle babille au déversoir d'un moulin. Les heures sont douces — d'une douceur virgilienne — qu'on passe à savourer ces harmonies champêtres, à respirer l'odeur de l'herbe remuée par les faneuses, à écouter les airs de danse, les mélopées rustiques envoyées à l'écho par le chalumeau de quelque Mélibée bigourdan.

Après la prairie, la forêt. Celle qui s'étage au-dessus des Thermes est merveilleuse. De la base au sommet la montagne est vêtue de hêtres, de chênes, de sapins centenaires. Les lacets qui mènent à la Fontaine des Fées côtoient des gouffres de verdure. A travers le rideau mouvant des futaies, la ville, la vallée se révèlent, les toits d'ardoises luisent au soleil, les fumées paresseuses bleuissent mêlées à l'azur du ciel.

Un des plus jolis sites du pays est le vallon qui conduit aux Thermes de Salut. Ce n'est rien qu'un ruisseau d'un quart de lieue qui sinue entre des pentes bocagères fermées au fond par l'architecture rigide d'une muraille calcaire. Mais ce peu de choses forme un tout, et ce tout est si bien composé, si harmonieux de lignes et de contours ; les bosquets et les prairies dessinent de si heureuses courbes, qu'il semble qu'une volonté d'art ait présidé à ces jeux de la nature. Ce coin de terre est vraiment un chef-d'œuvre. Tout le charme, toute la poésie de la petite montagne s'y trouvent réalisés en perfection : charme de nuances, poésie de suavité et de fraîcheur. Et c'est bien l'impression définitive que j'emporterai, non pas seulement de Salut, mais de Bagnères : une aimable petite ville entre d'aimables petites montagnes, un pays de douceur et de grâce, de cette grâce dont parle le poète et qui est « plus belle encore que la beauté ».

LES EAUX-CHAUDES

---

17 juillet. — Une, deux lumières qui clignottent au bas de la montagne, dans l'obscurité d'un ravin, des façades d'hôtels, des maisons qui défilent à notre gauche, le long de la route, à droite le vide, l'inconnu des gouffres où mugit le gave : c'est l'arrivée des Eaux-Chaudes. Personne ou presque : des ombres assises sur des bancs devant les portes, des fantômes de baigneurs qui rentrent chez eux, chassés par l'humidité de la nuit ; la petite bourgade est déjà à moitié endormie. La voiture s'est arrêtée au seuil d'une esplanade mal éclairée, au bord du gave. Je flâne un moment dans les rues, dans les deux seules rues de l'endroit. Les rues sont désertes. Des crapauds, encouragés par la solitude, jettent leur son de flûte triste dans le silence. En contre-bas de la route, pourtant, des fenêtres éclairées signalent la façade d'un monument. Etablissement thermal ? Casino ? L'un et

l'autre. J'entre. Des petits chevaux tournent au rez-de-chaussée sur leur pelouse de drap vert. Trois ou quatre pontes alimentent le jeu à coups de billon. Au premier étage, une séance récréative offre au public un programme d'escamotage et de magie blanche. Mais le public ne se presse pas de venir. Le physicien en habit noir — figure glabre à longs cheveux — agite furieusement sur le balcon, sur le palier de l'escalier une sonnette d'appel qui résonne dans le vide. En bas, les petits chevaux ne tournent plus. Sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller le croupier qui dort debout, la main appuyée sur sa mécanique, je me retire; je vais dormir moi aussi, comme tout le monde.

18 juillet. — Personne encore au réveil, quand j'ouvre mes fenêtres. Les baigneurs sont au bain ou dans leur lit. Mais pour n'avoir pas de spectateurs, le spectacle n'en est pas moins admirable. De la verdure sur un rocher tout simplement; mais quel rocher! Imaginez-vous une masse calcaire haute de plus de trois cents mètres qui s'élève d'un seul jet du fond du ravin jusqu'au ciel; mieux qu'une masse : une muraille, et à ce point verticale qu'elle offre comme une apparence d'art, une illusion d'ar-

chitecture. Les arbres ajoutent leur grâce à cette noblesse. En bas, au bord du gave, c'est une végétation folle. Des trembles, des bouleaux s'éplorent, frémissants au moindre souffle, des hêtres tendent d'un geste vif l'éventail de leurs branches, des frênes déploient leurs palmes naïves. Et tout le monde a l'air si heureux de vivre, de boire la fraîcheur du matin ! A mi-hauteur, la terre manque, la broussaille succède aux arbres. Des festons de ronces, des guirlandes de buis se suspendent aux reins, aux épaules du rocher. Telles les draperies légères que les sculpteurs jettent sur la nudité des marbres.

23 juillet. — Depuis hier, les *ramades* de vaches, les troupeaux de moutons défilent sur la route d'Espagne. Leurs sonnailles tintent dans la douceur des soirs, dans le silence des nuits avec un bruit d'eau qui s'écoule, de chaussée qui s'épanche. La saison commande cet exode. C'est l'époque où le bétail quitte les pâturages d'en bas, brûlés par le soleil, pour les herbages neufs de la haute montagne. Le voyage ne paraît pas les amuser beaucoup. Il les amuserait encore moins s'ils se doutaient de ce qui les attend au retour, quand la bonne herbe des sommets les aura engraissés, mis au point. Mais leur

pensée ne va pas si loin. Abrutis par la marche, ils vont où on les mène, dociles à la volonté des bergers et des chiens. Lentes, dégingandées, les vaches obstruent la route de leur masse qui roule, inconsciente, devant soi; les moutons, serrés en grappe, tricotent de leurs jambes menues, de leurs sabots grêles. Quelquefois, en arrière du troupeau, un retardataire claudique, s'arrête, bêle désespérément au perdu. Et c'est une pitié de le voir, harcelé, mordu au garrot par les chiens, repartir sur trois pattes, la corne basse, le nez ridiculement busqué — son nez d'imbécile — balayant la poussière de la route.

25 juillet. — Décidément, il y a des baigneurs aux Eaux-Chaudes; j'en ai vu, j'en ai compté jusqu'à cent, et il en arrive chaque jour de nouveaux. La station n'est d'ailleurs pas beaucoup plus bruyante. On ne vient pas ici pour s'amuser ni pour se montrer. Ce ne serait vraiment pas la peine de se mettre en frais pour un si petit public. On se promène, on se soigne. Des malades, des vrais, des grands malades, il n'y en a guère, des valétudinaires plutôt, des convalescents, des neurasthéniques, des gens qui ont eu besoin ou envie de changer d'air. Beaucoup de femmes dans le nombre et pas mal de

jeunes femmes. On en voit, allongées sur leur chaise longue, à l'ombre des tilleuls, occupées à humer, avec les souffles balsamiques de la montagne, l'espoir de guérir. Guérir de quoi? On me l'a expliqué. A Rocamadour, dans la haute église, les femmes sans enfants implorent le miracle en brandissant dans sa gaine de pierre la fameuse épée de Roland. A Notre-Dame de Nuria, en Catalogne, j'ai vu les petites mariées espagnoles réciter leurs oraisons, la tête penchée sur un chaudron scellé au mur, pendant que le mari secouait à tour de bras la cloche du sanctuaire. Ici, les jeunes ménages qui promènent d'année en année une lune de miel stérile recourent au grand air et à la vertu de la bonne source Esquirette...

30 juillet. — Au-dessous des thermes, un pont rustique enjambe le gave. C'est par là qu'on accède à la promenade horizontale. Promenade? eh! eh! horizontale? euh! euh! C'est tout simplement un sentier en corniche suspendu au flanc de la montagne. Aux heures chaudes, les hêtres et les tilleuls y entretiennent une ombre ininterrompue, et quand le vent du Nord balaie la fissure du ravin, les murailles de buis qui les bordent y font un abri précieux aux poi-

trines délicates. L'endroit fut à la mode jadis. Des pavillons avaient été aménagés pour le repos des promeneurs du siècle dernier, des belles dames à escarpins et à robes courtes du temps de Louis-Philippe ou des bourgeoises à crinoline et à bandeaux bouffants du second Empire. Aujourd'hui personne. Un recueillement de solitude complète le mystère de l'ombre. Les buis centenaires alignés en charmilles ferment la perspective. Leur odeur amère imprègne l'air, suggestive de pensers graves, mélancoliques. Et sans doute les baigneuses d'autrefois, les Egéries romantiques, les bourgeoises sentimentales trouvaient à la respirer une volupté d'élégie en accord avec leurs rêves. Les baigneuses de 1906 aiment mieux respirer le fumet des automobiles qui filent sur la route d'Espagne.

3 août. — Une baguette de noisetier, longue, souple, bien en main, une ligne de cordonnet terminée en racine anglaise, une boîte pleine de petites sauterelles vertes, nous voilà armés pour la pêche à la truite. Le gave est là tout proche; il ne s'agit que de trouver le bon endroit, la chute, le remous fréquentés par le poisson. Réussirons-nous? Ce n'est pas sûr; mais la promenade est délicieuse.

De la rive gauche où nous sommes, le gave est curieux à observer dans l'éblouissement du soleil. On ne voit rien d'abord qu'un tumulte d'eau bousculée, bondissante, folle de courir, et d'un élan si souple, si facile! Peu à peu, cependant, le spectacle s'ordonne, se détaille. A côté de la masse violente qui monte comme dans une fumée de bataille à l'assaut des rochers, des courants secondaires se forment, s'épanchent en coulées de cristal sur le dos d'une pierre, s'étalent en remous dans le creux d'un gouffre, expirent en fines vaguelettes sur la douceur du sable, ou fuient éperdument vers l'autre rive, dans l'ombre glauque des hêtres dont les branches s'étirent, s'abaissent comme pour boire... Est-ce bien cela le gave? C'est cela et dix pas plus loin c'est autre chose. Comment définir cet être fuyant et multiple dont le visage se défait et se recompose à chaque minute de sa course?

Et les truites? Elles se dérobent aujourd'hui. Mobiles, un pied en l'air — telles les bergeronnettes qui sautillent près de nous à la poursuite de proies minuscules — nous avons beau fouetter le courant de nos lignes finement amorcées, nous ne ramenons que nos sauterelles, hélas! intactes. Trop de soleil, peut-être; l'ombre nous

sera plus favorable. Nous la trouvons plus haut, dans une étroite vallée en couloir — une plaine, comme ils disent ici — au bord d'une petite île habitée par des buis, des chardons bleus et des œillets roses. La grande paix du soir se pose déjà sur le gave. Les bruits se taisent; nous n'entendons plus, venant de la route, le meuglement des automobiles, ni le carillon des mules espagnoles qui montent à Panticosa. C'est l'heure exquise qui commence. Malheureusement les truites ne piquent pas. Et la nuit approche. L'ombre s'épaissit sous les arbres. Allons-nous rentrer brédouilles? Non; une brusque secousse a tendu le fil de ma ligne; je ferre, je tire; une truite frétille accrochée à l'hameçon. Oh! la jolie bestiole; verte et blanche comme le gave, et sur ce vert, sur ce blanc, des taches roses pareilles aux reflets qui meurent là-haut, à la cime des montagnes. Je l'admire encore et elle a disparu, décrochée, retombée chez elle, dans l'eau.

5 août. — C'est la fête aujourd'hui, aux Eaux-Chaudes. On danse en plein air devant les thermes. Des garçons et des filles habillés à la mode de la vallée d'Ossau : les garçons, le béret bleu sur l'oreille, guêtrés de laine blanche, cu-

lottés de velours noir, la veste de drap rouge jetée sur l'épaule; les filles, en toilette de gala, parées de soies anciennes et de bijoux de famille, se trémoussent au son du galoubet et du tambourin. Et c'est un fort joli spectacle. Le contraste est touchant des figures très jeunes et des modes très vieilles. Les chaînes, les coulants d'or paraissent plus massifs d'être pendus à des cous grêles d'adolescentes, les tailles plus sveltes d'être engainées dans des corselets de grand'-mères, les joues plus fraîches d'être encadrées dans l'ogive sévère des capulets. La musique n'est pas moins émouvante, si frêle, si naïve! Peu ou point de motif : une broderie, un festonnement de trilles suraigus lancés par le galoubet, une note sourde, toujours la même, frappée sur les trois cordes du tambourin qui marque la cadence. Le gave, tout proche, ajoute sa voix de basse profonde à cet étrange orchestre.

On danse. Les garçons ont commencé et l'on m'assure qu'autrefois ils figuraient seuls dans le branle. Le branle lui-même, j'imagine qu'il n'a dû être jadis, comme la danse des *baladins* d'Argelès, qu'une sorte de rite religieux, un exercice accessoire du culte. Il lui en reste encore quelque chose. Rien de plus chaste, de

moins sensuel que ces évolutions, cette chaîne qui se noue et se dénoue, sans autre étreinte que celle des mains. Danseurs et danseuses n'ont de plaisir commun que celui d'obéir au même rythme, d'exécuter ensemble les changements de pied, les vire-voltes commandés par la musique. Et cette joie suffit à ces âmes simples.

Le gave mugit, le tambourin ronfle, le galoubet babille. Sous le soleil ardent, dans la poussière, garçons et filles sautillent et tournent sans s'arrêter. La vie est courte, le plaisir est éphémère. Encore quelques heures et la fête va finir. Ce soir, les costumes de gala, les corselets passementés d'or, les bijoux de famille seront renfermés dans les armoires. En sortiront-ils l'année prochaine? Et moi-même, l'hôte d'une saison, le passant d'un jour, puis-je me promettre de les revoir?

TARBES

Dans une plaine immense, une petite ville; des maisons basses, des rues petites, un amas de bâtisses sans caractère, comme poussées au hasard au bord d'un gave aplati lui aussi, disséminé, mangé par le sable et les cailloux. Est-ce bien cela, Tarbes? Il me l'a semblé au premier aspect, et le second n'a pas démenti le premier. La fière silhouette des Pyrénées campée sur l'horizon rend plus sensible cette platitude. Par les journées claires, quand les Pyrénées se haussent sur le ciel, la magnificence de la toile de fond fait oublier la médiocrité des premiers plans. Les hautes murailles de la montagne, la ligne souple des cols, les pyramides ou les aiguilles des pics suppléent dans la perspective des rues les cathédrales et les palais absents. Que les Pyrénées se voilent, on dirait qu'il n'y a plus rien à voir. Et, en réalité, il n'y a pas grand'chose.

Cependant, l'excès même de la platitude confère au chef-lieu des Hautes-Pyrénées une sorte d'originalité qui ne va pas sans quelque charme. Le voyageur qui vient de quitter les paysages tourmentés de là-haut, les villes d'eaux juchées au bord des ravins comme Saint-Sauveur ou les Eaux-Chaudes, ou même les stations de vallée — telles Bagnères-de-Bigorre ou Luchon — dont l'horizon se limite presque immédiatement aux rochers, sait gré à Tarbes du ciel plus étendu qui s'arque sur sa tête, de la facilité d'un sol indulgent à sa marche. J'ai pu en juger par moi-même, au cours de ma visite à la capitale de la Bigorre. Cette visite, qui ne fut pas très longue, mais qui me le parut quelquefois, aurait été décourageante s'il m'avait fallu monter ou descendre à la recherche des beautés pittoresques ou archéologiques signalées par M. Joanne.

Les monuments n'abondent pas à Tarbes, et le vieux et le neuf y sont également médiocres. Impossible de prendre au sérieux un palais de justice prétentieux et banal. Passons! La cathédrale, de proportions modestes, n'a pas diminué, elle n'a pas augmenté non plus mon admiration pour l'art roman. Elle en a la lour-

deur sans la gravité. Cette gravité est tout au moins compromise par un baldaquin à l'italienne, ou plutôt à l'espagnole, puisque l'Espagne est plus proche, et par la jolie, trop jolie grille en ferronnerie régence qui encadre la tribune et le sanctuaire. Passons encore! Le gothique pauvre de l'église Saint-Jean ne requiert pas l'effort d'un examen détaillé. Et c'est déjà fini des architectures tarbaises.

La ville est plus riche en sculptures. Mais cette richesse ne fait pas le bonheur des touristes. Quelques bronzes sont consacrés aux gloires locales, et c'est leur excuse. Sur une petite place, entre deux rangées d'ormeaux dépouillés par la canicule, le buste du général de Reffye, inventeur de canons, fait une assez piètre figure. Le baron Larrey est campé en pied dans une attitude plus martiale que scientifique, au seuil d'une caserne d'artillerie. Puisse son ombre en écarter la suète et la typhoïde!

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, — monument négligeable, — un Danton très crâne, tête renversée, jambe en avant, proclame visiblement la nécessité de l'audace. Elle a fait défaut malheureusement au sculpteur, dont

l'œuvre assez habile n'a rien de dantonesque.

Cette pléthore de statues s'explique par le nombre des statuaires natifs du pays. Les vocations d'artistes ne sont pas rares dans notre Sud-Ouest. La faveur publique les encourage, des bourses municipales les entretiennent. Nos départements ont tous à Paris leur pépinière de futurs maîtres. Mais il ne suffit pas de leur donner la becquée. Quand les ailes leur ont poussé, quand le talent leur est venu, il faut encore leur fournir l'occasion de manifester leur maîtrise. Ici les fontaines publiques ont fourni cette occasion. M. Mathet a exécuté seul le groupe dramatique et même mélodramatique de l'*Inondation* qui orne la fontaine de la place Maubourguet. MM. Escoula et Desca ont collaboré avec lui à la décoration de la fontaine de la place Mercadieu. Et, vraiment, ils n'étaient pas trop de trois pour mettre sur pied cette énorme machine, cette sorte de pyramide humaine et animale où des figures de femmes assises au pourtour de la vasque, chacune en compagnie d'une bête, à la façon des quatre évangélistes, symbolisent les vallées pyrénéennes, tandis que, agriffés aux flancs d'un rocher, des gaves à tournure et à barbe

de vieux modèles, penchent sur le bassin le contenu de leurs urnes. Il y aurait bien des choses à dire sur ce morceau de sculpture à six mains. Je me bornerai à un regret qui s'adresse non pas aux artistes, mais à l'administration municipale. Il faisait très chaud et j'avais grand'soif. J'aurais bu volontiers à la fontaine au lieu de la critiquer. Malheureusement, il n'y avait pas une goutte d'eau. L'*Inondation* de M. Mathet elle-même était à sec; ses naufragés étaient comme moi : asphyxiés par la poussière.

A en juger par la foule des passants et par la richesse des étalages, la rue qui va d'une de ces fontaines à l'autre doit être la principale artère de la cité. Elle est, d'ailleurs, sans intérêt. Le goût de l'*instar*, l'imitation pauvre et mal venue des grands centres, s'y montre dans toute sa laideur. Pour retrouver quelques vestiges de l'architecture pyrénéenne, il vaut mieux flâner un moment dans les petites rues qui avoisinent la cathédrale. Là, un certain nombre de maisons ont gardé leurs galeries de bois, l'encadrement en marbre de leurs fenêtres, les auvents couverts d'ardoises sur la porte des jardins. Avec le calme claustral du

quartier, avec le glissement silencieux des canaux qui filent sous les ponts, on a la vision d'un Tarbes d'autrefois, bien modeste, sans doute, et sans grand pittoresque, moins banal cependant, plus représentatif des goûts d'une province que le Tarbes contemporain.

Mais il faut avoir l'âme d'un traditionniste pour s'intéresser à ces menus détails qui ne tarderont pas, d'ailleurs, à disparaître. Au voyageur, au touriste un peu pressé, je conseillerais plutôt une promenade au jardin Massey. Le jardin étant proche de la gare, elle leur évitera la peine d'entrer en ville, en leur offrant, dans un arrangement d'art paysager très réussi, cette abondance des eaux vives, cette végétation puissante qui font le charme et l'attrait de la plaine bigourdane. Massey, le fondateur et le donateur du jardin, a eu la main heureuse. Les essences qu'il a plantées se sont développées à souhait, les arbustes ont pris les proportions de vrais arbres. Et quelle richesse florale! Des héliotropes arborescents, des fuschias, des bégonias démesurés bordent les allées qui courent entre les massifs épais de houx ou de laurier d'Espagne. Et tout cela sent très bon. Des odeurs de foin coupé s'exhalent

des pelouses, les phlox embaument l'air de leur parfum vanillé.

Parfums et couleurs, le maître Théophile Gautier, dont le buste s'érige à l'ombre d'un massif, doit prendre plaisir à les savourer, du haut de sa stèle de marbre. Il semble que ses narines sensuelles palpitent, que ses yeux avides de beauté se dilatent, noyés d'extase panthéiste. Ce bon Théo! Un groupe d'admirateurs me le signalait de loin, et je me félicitais, en m'en étonnant un peu, de la popularité dont jouissait dans sa petite patrie l'impeccable imagier, le merveilleux trouveur d'épithètes. Vérification faite, les badauds n'étaient pas là pour lui; ils se récréaient à contempler les ébats d'une colonie de canards et de cochons d'Inde, parqués à côté du monument.

Du buste de Gautier au musée de sculpture et de peinture, il n'y a qu'un pas. L'édifice, de style vaguement mauresque, se complète par une tourelle d'où l'on a une vue admirable sur les Pyrénées. Si je tentais l'ascension? Malheureusement, pour arriver à la tour, il faut traverser le musée, et c'est bien du temps perdu. Je m'en voudrais d'affliger l'ombre du fondateur, M. Jubinal, qui fut un archéologue émi-

nent et un historien renseigné, mais, sauf les portraits de la Guimard, par Drouais, de Pontchartrain, par Largillière, et encore une cathédrale de Tolède curieusement perspectée par Dauzats, il n'y a pas grand'chose à retenir de ces collections. Les attributions douteuses y voisinent avec les croûtes certaines, dont quelques-unes — les pires — sont dues à la libéralité de l'Etat. J'avais hâte d'en finir, de m'évader vers les altitudes.

Est-ce en prévision des voleurs, — mais que pourraient-ils dérober, grand Dieu! — est-ce pour empêcher de se suicider, une fois arrivés là-haut, les visiteurs dégoûtés de la vie par le spectacle récent de la mauvaise peinture? Le gardien devait m'accompagner par ordre au sommet de la tour. Et cet homme était asthmatique.

— Le temps est bas; nous ne verrons rien... insinuait-il pour me décourager, sans doute, à chaque étage de la montée.

Que ne l'ai-je écouté! La déception prévue m'attendait à la dernière marche. Tarbes était en vue, dont je ne me souciais pas; mais sur l'horizon du sud, des nuées d'orage s'amassaient lentement; les Pyrénées se voilaient.

J'arrivai juste à temps pour voir le Pic-du-Midi sombrer dans l'obscur.

— Quel dommage! me dit le gardien. Ce matin le ciel était clair comme l'œil d'un oiseau. D'ici, vous auriez pu distinguer la couleur des sapinières de la montagne. Toute la chaîne était découverte. D'ailleurs, vous n'avez qu'à consulter la carte...

Il m'indiquait, dressée par les soins du Touring-Club, sur l'accoudoir de la galerie, avec flèches et légende explicative, la transcription exacte du panorama invisible.

Faible compensation! Mon ascension était manquée, et l'heure de mon départ était proche. J'avais bien quelques scrupules d'avoir si rapidement documenté l'étude que je voulais consacrer à la ville. Mais un portrait étudié, fouillé, c'est un gros travail, et un peu ingrat quand la figure manque de caractère.

Pour Tarbes, c'était peut-être assez d'un croquis.

II

COURSES ET PROMENADES

NOTRE-DAME DE NURIA

C'est vers les Pyrénées roussillonnaises que le train emporte mon désir nostalgique des lacs et des cascades.

Hier, à la nuit tombée, à travers le mensonge des illusions lunaires, plus trompeuses ce soir-là, sous un ciel brouillé, fumant d'orages et d'averses, j'ai revu le pays des eaux mortes, Sigean, Leucate, un dédale de lagunes noyées, d'étangs vaseux, un désert dont la limite se perdait à ma droite dans la montée confuse des Corbières, se confondait à ma gauche avec l'infini de l'horizon marin. Etait-ce de l'eau, était-ce de la terre, ces étendues pâles, sommeillantes, qui chaviraient, à peine entrevues, dans le néant nocturne ? Mon regard hésitait ; mais, plus près, au bord de la voie, une lisière d'étang se révélait tout à coup, puis une chaussée solitaire qui s'en allait vers des huttes de pêcheurs, puis encore, au bord d'une saline,

le balancement d'une touffe de roseaux, d'où s'évadait en sursaut le vol effaré d'une macreuse.

Le vent soufflait, la tramontane secouait l'armature du wagon, emportait, avant que nous l'eussions entendu, le nom des stations crié dans le silence des haltes.

En plein orage, à la flambée des éclairs, dans le crépitement de l'averse qui cinglait les grands vitrages de la gare, j'ai fait mon entrée à Perpignan.

Ce matin, au jour, la tramontane a fléchi. Ses derniers souffles balayent le ciel, expirent en caresse dans les feuillages, quand je monte dans le train de Villefranche-de-Conflent. Devant moi, la vallée de la Tet s'ouvre en un vaste triangle dont la pointe va, s'étrécissant peu à peu, entre les montagnes qui se rapprochent. Spectacle de richesse, de fécondité heureuse, promesses des pampres qui s'étalent, orgueil des platanes, des hautes voûtes vertes qui accompagnent les routes, prospérité des villages qui émergent çà et là de l'océan des vignobles.

La campagne n'est qu'un immense verger. Partout des figuiers géants, des pêchers dont

les branches ploient, écrasées par l'abondance annuelle de leurs fruits. On dirait d'une végétation d'oasis, d'une flore en folie, excitée par le ruissellement du soleil, par le bouillonnement des eaux vives, qui se hâtent dans les canaux d'arrosage.

A Boule-Ternère, le décor change, la vallée s'apauvrit, étranglée brusquement entre des mornes arides. Des vignes maigres, des oliviers tordus escaladent les pentes, disputent leur place aux rochers. Au-dessus la culture cesse, la rude broussaille des cystes habille les croupes désertes que couronne çà et là quelque chétif oratoire, perdu dans les solitudes, entre les pierres et le ciel.

A Vinça, dans l'échancrure d'une vallée transversale, le Canigou apparaît. Depuis Perpignan, il n'avait pas cessé d'être en vue. Sa masse portée sur une longue suite de contreforts planait de haut sur la chaîne des Albères, qui s'abaissaient à ses pieds, s'évanouissaient vers la mer. Masqué un moment par les défilés obscurs où nous rampions en contournant sa base, le colosse se révèle maintenant dans toute son ampleur. Vision de majesté souveraine! En bas, l'horreur des précipices, le vertige des

murailles inaccessibles ; en haut, la sérénité des cimes, en essor vers l'azur. Farouche et paternel — tel un Jupiter assembleur de nuées — il trône, il règne, il commande aux vents et aux orages, il dispense aux vallées le bienfait des pluies, la richesse des eaux vives, le trésor des minerais qui mûrissent cachés au profond de ses entrailles. Un peuple de bergers, d'innombrables troupeaux vivent, suspendus au manteau d'herbages qui descend à larges plis de ses épaules. C'est le dieu, c'est le maître, et les vapeurs, les flocons de brume exhalés nuit et jour de la bouche des gouffres sont comme les fumées d'encens qui montent en adoration vers la face de l'idole.

Marquixanes, Prades, Villefranche-de-Conflent. Ici commence la haute vallée de la Tet, un défilé dans le roc, où la rivière seule et la route de Mont-Louis se sont frayé un passage. Le chemin de fer ne va pas plus loin. C'est de la banquette d'une diligence que j'assiste à la montée. La route s'élève lentement en corniche le long de la rivière qui nous envoie par moment, à travers une nuée de poussière incandescente, l'haleine glacée des gouffres. On respire alors ; puis c'est de nouveau l'accablement

du soleil, la blancheur aveuglante de la poussière, que tache çà et là d'ombre bleue l'écran des micocouliers, le parasol des platanes. La chaleur croît; une torpeur me vient à la longue de la monotonie des vignes et des olivettes en terrasse, du tintement d'un *angelus* lointain, de la cadence des grelots que secoue le trot assoupi de l'attelage. Il faut pour me réveiller le fracas d'une source libre jaillissant du granit, ou captive, offerte dans une auge de marbre à la soif des passants. Quoi encore? La merveille d'une agave en fleurs : une hampe triomphale, presque un arbre, qui porte en étages ses ombelles dorées, couleur de soleil; la surprise d'une chapelle au bord de la route : un minuscule oratoire où se morfond, oubliée derrière son grillage de bois, la statue d'un saint, rongée de poussière. Des piétons s'arrêtent, tirent leur bonnet au passage. C'est une troupe de montagnards espagnols, des jeunes hommes au pas relevé, des vieux appuyés sur leur bâton, qui descendent en plaine pour la louée des vendanges. A pointe d'aube, ils ont franchi les cols voisins des nuages, ils marchent depuis, ils marcheront jusqu'à la nuit tombée, insensibles à la fatigue, à la misère des gîtes, allumés par l'es-

poir des piécettes jaunes, du bel or français qu'ils rapporteront, noué dans leur mouchoir, à leur pays de famine.

Nous montons, et les villages défilent : Serdinya, Joncet, Olette, pauvres bourgades, maisons sévères, sans horizon, étouffées entre la montagne et le ravin. A peine la gaieté d'une treille, d'un jardinet en bordure où s'accoude la curiosité d'une fille, une figure pâle, des yeux ardents enfoncés dans l'ogive du foulard noué sous le menton. Un douanier dont l'uniforme évoque la frontière toute proche, un groupe de femmes qui bavardent, leur cruche de cuivre à la main, devant la fontaine publique, un chien qui détale, dérangé de sa sieste couchée en rond au milieu de la chaussée; c'est tout ce que je note au passage.

Après Olette, quand on arrive aux Graus de Canaveilles, le ravin de la Tet s'assauvagit encore. N'étaient l'heure, la lumière ardente de midi, la circulation des charrettes et des voitures, la gorge prendrait des airs de coupe-gorge. Elle était mal fréquentée autrefois, paraît-il. Les marchands ne s'y hasardaient qu'après avoir vérifié l'amorce des pistolets logés dans les fontes de leur selle. Les temps sont changés, les

routes sont sûres, les miquelets ne sont plus qu'une légende. Je n'ai connu d'autre danger, aux Graus de Canaveilles, que d'étouffer de chaleur.

Heureusement, voici Thuès-les-Bains, voici l'accueil de l'ombre autour de la maison blanche, la fraîcheur des terrasses penchées sur l'écume du torrent. J'ai quitté sans regret le cahotement de la diligence pour le balancement du rocking-chair. L'odeur des cuirs surchauffés, la morsure récente du soleil me font mieux savourer le bien-être de la sieste sous les platanes dont les feuillages remuent, caressés par l'air vif de la montagne. Sur la petite table où fume le café, j'ai étalé mes cartes, j'étudie la course projetée pour demain. Je suis la ligne ténue du sentier qui serpente le long de la rivière de Carença à travers des hachures dont la noirceur me promet quelque fatigue. Je calcule la longueur de l'étape : dix lieues de marche; je suppute la hauteur de l'ascension : deux mille sept cents mètres au moins. Et il faudra redescendre à dix-huit cents mètres pour trouver un gite à l'ermitage de Nuria, en Espagne. Un gîte, c'est vite dit; mais quelle espèce de gite? Question angoissante. Le guide est là

pour y répondre, non pas un guide professionnel — le métier chômerait trop souvent ici, faute d'excursionnistes, — un paysan de Thuès, pêcheur de truites, fournisseur de plantes médicinales pour les pharmaciens du canton, un dégourdi qui a le jarret souple et la langue bien pendue. Il me renseigne, il me rassure. La course? Un peu longuette, mais si facile : une simple promenade. L'ermitage? Un hôtel plus grand que les hôtels de Perpignan, des chambres, des lits tant qu'on en veut. Et ces chambres sont-elles propres? Ici l'homme hésite, se gratte la tête, et ce geste me semble de mauvais augure. La propreté n'est pas une vertu espagnole. Pourtant, il y a, paraît-il, à Nuria quelques chambres réservées aux hôtes de distinction, c'est-à-dire aux pèlerins qui ont autre chose à montrer que leur bourdon et leurs coquilles. J'en serai quitte pour donner une étrenne au « paborde », au sacristain de l'ermitage. Mon guide le connaît pour l'avoir piloté pendant les tournées de quête qu'il fait, chaque année, dans les villages français de la frontière. J'aurai le meilleur lit du couvent.

Sur cette assurance, mon homme me quitte; il a du foin à rentrer, et le temps est si peu sûr

en montagne! Demain matin il sera là sur le coup de trois heures.

J'avais dîné légèrement, je m'étais couché tôt en prévision des fatigues du lendemain. J'avais compté sans la romance et le théâtrophone dont les échos m'arrivent par les fenêtres du salon, ouvertes sur la fraîcheur de la nuit. J'ai dormi tard et peu. En revanche, les baigneurs pourront se plaindre que je les aie réveillés de bonne heure. A trois heures et demie, le guide et moi nous franchissons le seuil de l'hôtel.

Nuit noire dehors; à peine un soupçon de bleu là-haut, dans l'étroite bande de ciel qui se découpe en clair sur la silhouette obscure des montagnes. La voix puissante de la rivière monte seule dans la solennité du silence. Et cette solennité est émouvante. Mes pas se font discrets, presque furtifs, intimidés par le mystère de l'heure.

Le guide dort à moitié, moi je rêve. Bouche close, tous les deux, nous traversons les ruelles tortueuses du village, nous frôlons des masures enfumées, des étables où les vaches ruminent, assoupies dans la tiédeur de la litière, des poulaillers où les coqs s'égosillent, annonçant l'approche du jour. Des vergers succèdent aux mai-

sons, puis des prairies bruissantes du bouillonnement des eaux vives. Un fouillis d'arbres nous cache la rivière de Carença, que nous suivons à rebours, à travers l'herbe mouillée.

Déjà nous touchons aux premières assises de la montagne; une muraille nue, une coulée de granit barre notre route. Miracle! le mur s'ouvre; une fente bâille dans le noir, juste assez large pour le lit du torrent; à côté, taillé en plein roc, comme une chatière dans une porte, un trou par où je me glisse après le guide.

Où suis-je? La lumière défaille, le jour recule; j'ai devant moi l'obscurité d'une géhenne, d'un couloir de prison qui rampe étranglé entre des falaises vertigineuses. Sinistres gardiennes, des corneilles tourbillonnent en essaim sur nos têtes, nous accueillent d'une huée de colère. Nous avançons, et le couloir s'allonge, tourne, se fait labyrinthe; les obstacles se multiplient; des murailles transversales ferment les issues, bouchent la perspective. C'est presque une sensation d'angoisse. Heureusement le jour pointe, le cauchemar s'atténue. Les falaises, qui nous opprimaient de leur hauteur démesurées, descendent à leurs proportions réelles; leur nudité s'enguirlande de clématites et de ronces; l'eau

du torrent charrie des lambeaux d'azur tendre qui palpitent; sur le ciel qui rosit, les sapins, plantés dans le roc comme des flèches dans un carquois sauvage, se découpent en dentelle d'argent.

En même temps, le sentier quitte le gave, grimpe en escalade au flanc de la montagne. A mi-côte, l'horizon s'élargit dernière nous; par la fente du ravin, le regard s'en va vers les sommets qui s'étagent sur la rive droite de la Tet. Des maisons, des villages s'éveillent touchés par les premiers rayons du soleil. La vie recommence; les troupeaux anuités dans les parcs s'égaillent dans les pâturages, si petits qu'on dirait des jouets de bergeries enfantines.

Notre sentier monte, descend, pour remonter et redescendre encore. Nous voilà de nouveau de plain-pied avec la rivière. Au lieu de l'âpreté des rochers, c'est maintenant, sous nos pas, le tapis souple des pelouses, c'est la tendresse des jeunes verdures, l'enchantement des petites cluses, où l'eau s'assoupit entre deux cascades; c'est, avec la visite du soleil qui nous arrive enfin, l'ombre parfumée des frênes, des tilleuls, groupés au hasard des pentes, selon des harmonies naturelles, qui donnent l'illusion d'un

parc. Ici les baies carminées du sureau jaillissent d'un fourré, là des trochets de noisettes, des grappes de groseilles sauvages s'offrent à portée de la main, comme pour une dînette d'idylle. Les bergers ne sont pas loin. Des herbes foulées, une odeur d'étable révèlent le parcours récent d'un troupeau ; des tintements de sonnailles, des meuglements annoncent son approche. Des vaches, des génisses fuient devant nous ; d'autres, le mufle en l'air, nous suivent d'un regard étonné et paisible.

Et les cluses se succèdent, coupées de barres rocheuses qui exhaussent insensiblement le sol de la vallée. Avec l'altitude, le spectacle change, les familles de fleurs, les essences d'arbres varient. Déjà les frênes, les tilleuls nous ont quittés; voici les premiers sapins, les premières gentianes. Les fleurs bleu sombre de l'aconit accompagnent la course de la rivière, tandis que les touffes résineuses du rhododendron, du raisin d'ours se massent en corbeilles tassées par le poids des neiges de l'hiver. En même temps, l'horizon se relève. Par-dessus les croupes herbeuses, les contreforts en ruines, les sommets apparaissent. Pendant qu'assis à l'ombre d'un bosquet de pins rouges, au bord d'une fonti-

nette glacée qui sourd du granit à quelques pas du torrent, nous déballons nos vivres, le guide me les désigne du bout de son bâton. Ce piton planté juste au-dessus de nous, prêt à choir sur nos têtes, c'est la Cheminée; plus loin, plus haut, voici le pic du Géant, le pic de la Vache, sentinelles postées en grand'garde au bord de la frontière.

Non sans quelque anxiété j'interroge ces figures méchantes qui vont assister à notre montée; j'essaie de me familiariser avec la raideur des pentes qu'il me faudra gravir. Je regarde, et l'heure passe. Déjà midi! Il est temps de se remettre en marche.

Des croupes désolées, un chapelet d'étangs vaseux ; le lac de Corença enfin ; à peine un lac, une cuvette d'eau sombre, au fond d'un entonnoir que ferme un hémicycle de montagnes. C'est la fin de la vallée, la fin du monde. Pas un arbre, pas une broussaille en perspective, pas la plus légère trace de vie végétale ou animale. L'herbe est morte, l'homme est absent, la montagne elle-même n'est plus qu'un squelette en décomposition, rongé par les éléments. Le soleil a calciné l'herbe, exilé les troupeaux ; il chauffe en incendie le cirque des rochers qui

flambent avec le pétillement des micaschistes, comme du minerai en fusion. Et cet éclat sur cette laideur, c'est plus de laideur encore. Fouillé jusqu'aux derniers plis, illuminé jusqu'aux moindres reliefs, ce désert de pierre prend une expression de néant tragique. Malgré nous, cette immobilité nous fige, ce silence nous pèse. Le guide essaye de le rompre en jetant aux échos le huchement sauvage qui, d'une cime à l'autre, sert d'appel aux bergers. Personne ne répond. Mais voici venir, du pertuis étroit de la vallée, un compagnon de route inattendu : le brouillard. Fâcheux camarade ! Il faut se hâter si nous voulons arriver avant lui au col des Neuf-Croix.

Une gorgée d'eau-de-vie, et en route. Mauvaise route ! Une escalade à travers de méchants éboulis de pierrailles qui fuient sous le pied, dégringolent en chute lente qui marque la profondeur du précipice. Pauvre de moi ! Le souffle me manque, l'entorse me guette. Arriverai-je jusqu'au bout ? Des fleurs m'encouragent, le regard profond d'une gentiane, l'accueil d'une saxifrage, vierge innocente qui sourit penchée sur l'horreur de l'abîme.

Au pas du Porc, à moitié montée, nous trou-

vons le brouillard arrivé avant nous, entré sournoisement par la frontière espagnole. Il glisse, il rampe en fumées inquiètes qui se déplacent, agitées par des souffles contraires. Les fumées se soulèvent un moment, nous montrent, comme une vision de cauchemar, une cuve noire dominée par des crêtes sinistres. A gauche, au-dessus de nous, une entaille légère dans la corniche qui surplombe : c'est le col des Neuf-Croix. L'ascension recommence, lente d'abord, en agonie, comme la montée d'un calvaire, violente ensuite, précipitée en assaut.

Victoire ! Nous y sommes. Et le brouillard avec nous, hélas ! De cette arête qui plonge sur la France et sur l'Espagne, de ce sommet qui plane sur les royaumes, nous voyons juste aussi loin que la pointe de nos souliers. A tâtons, nous pouvons cependant recenser les neuf croix : des tiges de fer rouillé qui grelottent, cinglées par la bourrasque. Il y a des inscriptions sur ces croix, des paroles latines, des dates. Souvenirs de pèlerinages, commémorations de morts anciennes, de voyageurs surpris par la tempête, ensevelis sous la neige ? Nous ne le saurons pas. Le temps nous manque pour déchiffrer ces épitaphes. Le tonnerre qui gronde nous avertit que

le brouillard pourrait bien se changer en neige ou en grêle. Le froid nous gagne. A la hâte, il faut se lancer à la descente.

Bientôt les gazons succèdent à la rocaille des schistes ; la musique d'un torrent, d'un gave enfantin oriente notre marche. Des clarines tintent, secouées près de nous, dans le brouillard, par des troupeaux invisibles. Une déchirure dans le nuage nous les découvre épars dans les pacages, et avec eux, plus bas, au fond d'un entonnoir de verdure, un carré de bâtisse surgit, grange ou forteresse, sévère, dans un décor de grâce pastorale : c'est Notre-Dame de Nuria.

Le crépuscule tombe, la nuit gagne, quand nous franchissons la grille qui donne accès au couvent. Des arcades trapues portent les deux ailes du bâtiment qui englobe dans un angle la chapelle miraculeuse. Et les murs massifs, l'épaisseur des barreaux de fer aux fenêtres, l'aspect frustre des portes, des escaliers sans rampes disent l'antiquité du lieu, la richesse paysanne de la fondation, l'orgueil des prêtres qui commandent, au nom de la sainte Vierge, au peuple des visiteurs et des vassaux.

Nous aussi nous serons, pour un soir, les sujets de ces prêtres, presque leurs prisonniers.

La fatigue, la faim, l'impossibilité de trouver ailleurs le couvert et le vivre nous mettent à la merci de leur hospitalité. Et cette hospitalité est peu engageante. Un salut hautain, un geste qui nous renvoie à l'accueil des domestiques, c'est tout ce que nous obtenons des maîtres de céans. D'autres devoirs les réclament ; ils vont chanter vigiles. Pendant que le guide parlemente en dialecte catalan avec le « paborde » chargé du service des chambres, la cloche de la chapelle invite les fidèles à la prière. Dociles à l'appel, des ombres glissent sous les arcades crépusculaires ; des bergers en guenilles, des femmes, la figure masquée par l'ampleur du capulet pyrénéen, traversent la cour, disparaissent dans l'obscurité du porche. Plutôt que de grelotter en plein air, en attendant la fin d'un colloque où je ne comprends goutte, je me décide à entrer après eux dans la chapelle. L'office est commencé ; des prêtres évoluent dans le sanctuaire grillagé de fer, devant la niche où se recule, à peine visible, la statue miraculeuse. On chante. Sur des airs vieillots, chargé des fioritures naïves, des voix rudes nasillent les louanges de la Vierge. J'écoute, je regarde.

Le lieu est vraiment étrange, très rococo et

très barbare à la fois, un étalage de dorure et de misère. Des peintures criardes s'enguirlandent sur un enduit crasseux ; des dentelles ouvrées par des araignées millénaires pendent de la voûte pêle-mêle avec la somptuosité des lustres. Et du mobilier antique et des guenilles vivantes émane un relent d'encens moisi et d'humanité montagnarde. Ça sent le gothique et le fauve. Au mur, en face du banc où je me suis assis, s'accroche un trophée de moulages en cire, des bras, des jambes d'enfants, des seins de femme avec la tache peinte en bleu d'un cancer, tout un musée d'horreurs où se voit, parmi les tristes effigies, la réalité fétide d'une tresse brune, relique de quelque scalp rituel. Ce sont les ex-voto que les miraculés ont offerts à la vierge guérisseuse ; les miraculées surtout, car la clientèle de Notre-Dame de Nuria se recrute spécialement chez les femmes stériles. Elles vont chercher le miracle au fond d'une *olla*, d'un chaudron — reste présumé de la batterie de cuisine de saint Gille — où elles doivent plonger la tête trois fois, pendant que leur mari appelle la grâce de la fécondation en sonnant une cloche pendue à la grille du sanctuaire.

J'ai fait un vœu, moi aussi; pas le même; et, comme mon souhait était modeste, il a été exaucé. L'intercession de Notre-Dame de Nuria m'a permis de dormir mon plein saoul, sans être inquiété par la vermine indigène. Et dans quel lit! Le lit de l'évêque, s'il vous plaît, un lit à sommier, orné au chevet d'une image du Sacré-Cœur peint sur tôle; un monument de piété et de confortable. Il est vrai que les draps étaient criblés de trous; peut-être aussi ai-je, sans m'en douter, couché dans de la dentelle.

Dès mon réveil, je suis allé remercier la bonne Vierge et ses prêtres, et j'ai eu, par surcroît, la faveur d'un équipage de mules, de belles mules pomponnées, empanachées, pailletées de cuivre, bruissantes de grelots et de sonnailles, qui nous porteront, tout à l'heure, au *col des Naou Founs*[1], jusqu'à la frontière française.

Ascension lente, dans les pacages humides de la rosée aurorale, sur la pente brusque des ravins, qui s'évasent, s'ouvrent en éventail vers l'horizon des montagnes. Déjà loin de Nuria, une volte du sentier nous laisse voir dans les profondeurs le cirque étroit, comme un repo-

1. Des Neuf-Fontaines.

soir d'herbe entre deux précipices, où se blottit le couvent. La cloche tinte et sa vibration qui nous frôle en passant va par-dessus nos têtes visiter les pâtres perdus dans les hautes solitudes. La vibration meurt, le couvent disparaît. Et ce sont, après un dernier raidillon, après une suite de lacets à demi effacés dans la pierraille, la halte au sommet du col, les adieux aux muletiers et aux mules. Puis, la descente. Vus à revers, cette fois, nous retrouvons les témoins de notre ascension d'hier, le pic du Géant, la Cheminée, les crêtes de Campilles. D'un dernier ressaut, avant qu'elles s'effacent pour toujours de mon horizon, j'ai contemplé ces figures de pierre que je ne dois plus revoir.

Oh! la pureté de l'air, la solennité du silence autour d'elles!

Tristesse de penser que sans doute — la vie est si courte! — je ne respirerai plus cet air, je n'entendrai plus ce silence!

Ce que j'ai vu ensuite, les paysages, les incidents du retour, à quoi bon les écrire? C'est le spectacle qui se rapetisse à chaque pas, l'intérêt qui décroît, la fatigue qui augmente; c'est à la fois la nostalgie et la satiété du sublime, c'est le désir du bon gîte, de la sieste

horizontale, où l'on recensera à loisir les sensations acquises, les images enregistrées, qui chavirent à présent dans la cervelle fracassée de soleil, secouée au rythme de la marche, devenue presque mécanique, involontaire.

La mécanique s'arrête. Nous sommes à Thuès; demain je serai à Perpignan; dans deux jours je retrouverai le terre-à-terre de la vie quercinoise; je goûterai le charme de la promenade à mi-côte dans le verger automnal où la vigne se dépouille, où les pommes mûrissent; je savourerai la douceur de la rêverie accoudée au bord de l'Aveyron, sans autre perspective que la fuite de l'eau paisible, encadrée entre deux branches de saule.

LE PIC-DU-MIDI D'OSSAU

Il est aimable, assurément, ce ravin des Eaux-Chaudes que j'ai habité pendant quelques jours. Ces verdures étagées au-dessus du Gave, ces ruisseaux, ces rigoles qui chantent le long des routes, sur la pente des prairies, ces cascades comme des vierges peureuses qui bondissent de rocher en rocher, c'est charmant, tout cela. Mais l'horizon est si court! Le plus beau couloir du monde n'est jamais qu'un couloir. Toute cette joliesse d'églogue, qu'est-ce auprès du sublime d'en haut, auprès de ces figures étranges, de ces pics qui dressent comme en défi leurs masques de schiste, sculptés à coups de foudre par la tempête.

J'ai vu de près autrefois quelques-uns de ces monstres. La silhouette ébréchée de la Grande-Fache, la Piquelongue du Vignemale, pareille à la pointe d'une flèche barbue, je les ai encore devant les yeux. Ceux d'ici, les pics qui com-

mandent les défilés du val d'Ossau, j'ai eu la curiosité de les connaître.

Du Berzoug, à l'origine d'une *raillère* étincelante de cristal de roche, parmi les belles anémones jaunes et les rhododendrons en fleurs, j'ai pu contempler cette assemblée de géants, espacés en un cercle immense, à travers les abîmes de l'azur. A l'orient, du côté des Eaux-Bonnes, le Ger, l'Amoulat, les Arcizettes, vieillards émaciés, d'une blancheur de squelettes, planaient sur des ossuaires de débris. Plus près, dans mon voisinage, le Sesque, le Scarput, le Bouerzy, le Lasserrous plantaient très haut dans le ciel leurs dents, leurs couronnes en ruines; tandis que, à l'occident, au-dessus de la vallée d'Aspe, le pic d'Anie pâlissait dans la brume des lointains.

Cette assemblée avait un roi. A l'extrême bord de la frontière espagnole, le Pic-du-Midi d'Ossau — le Pic, comme le désigne simplement l'admiration de tout un pays, — dardait sa double cime, sa fourche aux pointes inégales au-dessus des montagnes vassales.

Je l'ai revu quelques jours plus tard sous un autre aspect, solitaire, isolé de la chaîne, emplissant de son moi grandiose l'horizon de

Bious-Artigue. Lui, rien que lui; tout le ciel pour encadrer sa silhouette, tout le plateau pour lui servir de piédestal. Quel choc, quelle émotion au premier regard! Et cette émotion s'accroissait d'une surprise. Depuis les Eaux-Chaudes, je montais enfermé dans le dédale des ravins. A chaque palier de l'ascension, à chaque tournant du chemin, il me semblait que l'horizon allait s'élargir, que le Pic allait se montrer. Et rien ne venait. Encore un raidillon, encore une rampe! Puis tout à coup, comme dans un jeu de décor, au théâtre, l'image attendue, la figure espérée, se révélait tout entière, et si proche qu'il me fallait presque renverser la tête pour l'embrasser de la base au sommet, des premiers escarpements jusqu'à la fourche. Quelle masse! Si ample qu'il soit, il semble que si le Pic s'écroulait, le plateau de Bious-Artigue ne suffirait pas à contenir ses ruines. A le regarder, à le mesurer, c'est presque de l'effroi qui vous saisit. On est tenté de reculer, de se garer du surplomb, comme si la catastrophe était imminente.

Au fait, elle a commencé depuis longtemps. L'imagination a peine à reconstituer le géant tel qu'il fut aux premiers âges du monde, dans

l'intégrité de sa masse, vêtu de la cuirasse étincelante des glaciers.

Avec le temps, la cuirasse fondit, l'énorme bloc de porphyre se désagrégea, excorié, ébréché par le combat sur son dos des forces élémentaires. Les pentes se creusèrent en précipices, les crêtes s'effilèrent. Et ce n'est pas fini. Ces pointes s'effileront, ces précipices se creuseront encore. La pierre que l'ascensionniste détache sous son pied et qu'il écoute rouler d'abîme en abîme, s'ajoute aux pertes que les gelées de chaque hiver, les orages de chaque été, infligent au colosse. Les crampons de fer scellés au cœur du rocher pour la commodité des touristes, qui sait s'ils ne tomberont pas un jour avec le rocher lui-même, arraché de sa base?

Mais à quoi bon imaginer quand la réalité suffit? Tel que nous le voyons, le Pic est assez émouvant pour se passer de ce recul de l'histoire où les pronostics de l'avenir pourraient ajouter à son prestige. C'est déjà presque trop de sublime pour la sensibilité de l'habitant des plaines accoutumé à cueillir ses impressions au ras de terre, dans les perspectives riantes d'une nature plus facile. A se hausser ainsi,

l'esprit se fatigue plus vite encore que les yeux.

Délassons-nous plutôt à contempler les choses d'en bas, les beautés plus humbles du paysage qui se déroule devant nous sur les pentes du plateau. Là tout est douceur, caresse, innocente volupté. Un air subtil chargé d'odeurs balsamiques passe sur les pelouses, frémit dans les rameaux des hêtres étagés en bosquets sur les premiers gradins de la montagne. C'est le charme, c'est la grâce de la vallée, mais ennoblis, purifiés par l'altitude. Il semble que la vie en même temps s'exalte et s'apaise, en accord avec la sérénité, avec la noblesse du paysage. Du silence plane; le Gave qui mène en bas, dans les gorges, au fond des précipices, son tapage d'eau furieuse, irritée par l'obstacle, ici on l'entend à peine. Timide, puéril, il glisse en gazouillant sur un lit de sable et de cailloux. Son babil léger se mêle au crissement des sauterelles dans l'herbe, au tintement des sonnailles lointaines que secouent les troupeaux exilés dans les hautes *estibes,* au voisinage des névés.

Les heures s'écoulent, pareilles, immobiles, à goûter cette paix, à savourer ce silence. C'est du recueillement d'abord, puis, à mesure

que la chaleur s'exalte, une torpeur délicieuse. Pas un mouvement, pas un souffle. Les feuilles des hêtres pendent inertes au bout des branches; des papillons se traînent enivrés sur les fleurs. Ils rêvent peut-être, et moi je m'endors.

Au réveil, mon premier regard est pour le Pic. Le monstre est toujours là, crevant le ciel de sa fourche tragique. Mais le soleil qui dardait sur lui d'aplomb à mon arrivée, laissant en partie dans l'ombre l'horreur de ses abîmes, l'éclaire de face maintenant. Sous cette lumière brutale qui la fouille, la figure a changé. Tout à l'heure, avec ses corniches, ses murailles, ses deux sommets pareils à deux tours, elle donnait l'illusion de quelque architecture barbare, d'une cathédrale de rêve. Les trous et les reliefs dont sa surface est labourée, cabossée, lui prêtent à présent une apparence de vie sculptée, démesurée et grimaçante. Des ébauches, des rudiments de statue s'indiquent çà et là, visions de cauchemar, créées et presque aussitôt abolies par les jeux de la lumière.

Le soir venait quand j'ai quitté le plateau de Bious-Artigue. La base et les premiers escarpements du Pic s'enveloppaient déjà de la dou-

ceur de l'ombre, tandis que les sommets étincelaient dans la gloire du soleil. Puis, brusquement, comme elle s'était offerte en montant, le matin, l'image entière disparut au premier pas de la descente.

Je l'ai revue une dernière fois. A Pau, du quai de la gare, parmi la trépidation, l'encombrement des trains en partance, elle m'est apparue sur l'horizon fumeux de la plaine, incendiée de soleil. Solitaire, au fond de la large coupure de la vallée d'Ossau, le Pic dressait sa silhouette fourchue. Laruns, les Eaux-Chaudes, Gabas, tous les échelons intermédiaires, étaient invisibles. Le Pic seul régnait sur l'espace, mais non pas tel que je l'avais admiré à Bious-Artigue : moins farouche, plus noble, immatérialisé par la distance, prêt à s'évanouir dans l'azur.

UNE JOURNÉE AU SIDOBRE

Nous démarrons. A petite vitesse, presque sans bruit, l'automobile dévide son rouet le long des rues de Castres encore endormies. Voici le vieux pont et l'enfilade au bord de l'Agout des maisons de bois vermoulues. Une silhouette légère au-dessus de l'eau désigne la Montagne-Noire, fondue dans les vapeurs de l'aube. Encore des rues étroites, des maisons encorbellées à l'ancienne mode, des alignements de boutiques qui s'ouvrent avec le bruit matinal des volets claquant les murs. Un jet d'eau s'égoutte dans sa vasque sur la place du Marché, à peu près déserte à cette heure. Les façades somptueuses et sévères des hôtels parlementaires contemporains de la Chambre de l'Edit, s'étonnent de voir passer notre véhicule moderne. Et ils s'étonnent aussi les ifs taillés du jardin de l'Evêque, les parterres dessinés par Le Nôtre, les allées bordées de buis qui

figurent des lys héraldiques. A l'entrée des Lices, sur la chaussée très ample bordée d'ormeaux séculaires, nous pressons l'allure. Les maisons basses du faubourg, les habitations de la banlieue s'égrènent en cinématographe. Et déjà c'est le grand air, c'est la campagne. Des villas s'étagent, des clochers pointent à l'horizon des collines. Un tournant, une côte qui sinue au-dessus d'une courbe herbeuse, cernée par les bois, et nous entrons dans le Sidobre.

Les pierres, les fameuses pierres qui ont fait la réputation pittoresque du pays, se montrent à la descente, sur le versant opposé. Lourdes, camuses, avec leur écorce unie, comme usées par l'âge, elles ressemblent, à moitié enfouies dans le sol, à un troupeau de mastodontes, de bêtes fossiles accroupies dans le pacage. Isolées ou en groupes, amoncelées en chaos dans le sillon des ravins, ou bien éparses au découvert sur les croupes nues parmi les genets et les bruyères, tantôt cachées dans le mystère des bois, tantôt érigées, comme un monument des temps anciens, sur le piédestal des collines, elles couvrent tout le pays. Le travail millénaire des eaux en abattant leurs arêtes et leurs

angles, a donné à quelques-unes un semblant de figures grossièrement sculptées. L'imagination populaire a baptisé les plus significatives : *la Barque* à Campsoleil, *l'Oie* à Crémaussel, *les Deux Pains* à Ricard, et tout proche, *le Chapeau du Curé.*

Oserai-je le dire? Ces curiosités cataloguées, numérotées par les guides, et recommandées par ordre de mérite à l'admiration des touristes, m'ont laissé assez froid. Le granit qui constitue ces roches se prête malaisément à ces illusions d'art, à ces trompe-l'œil d'architecture ou de sculpture que les accidents, les cassures à vive arête du calcaire, nous offrent dans les gorges du Tarn ou de l'Aveyron, aux défilés de Pierre-Lisse, aux ruines de Montpellier-le-Vieux. Là, vraiment, en face de ces murailles verticales, de ces gradins, de ces terrasses en surplomb, on peut penser, on peut presque croire à des travaux exécutés de la main des hommes, aux ruines de quelque cité biblique; au Sidobre, rien de pareil. Ce bloc, qui avec un peu de bonne volonté donne la silhouette d'une coiffure ecclésiastique, cet autre qui ressemble à une oie gigantesque, peuvent amuser un moment le regard; que peuvent-ils dire à

l'imagination? Sans doute — et c'est leur grand mérite — ces monstres sont uniques de leur espèce; on ne peut pas les admirer ailleurs. Soit; on est libre aussi de ne pas les admirer du tout. C'est le parti que j'ai pris après une ou deux expériences.

Si peu enthousiaste que je sois de ces curiosités, je n'en trouve pas moins fâcheuse et préjudiciable au pittoresque leur destruction systématique, telle que j'ai pu la constater aux chantiers de Saint-Salvi-la-Balme. Ils sont affreux, ces chantiers; de loin ils font des taches blanches en contradiction avec la verdure environnante; de près, les ébauches de piliers, de frontons destinés à des monuments funéraires, attristent le regard.

L'automobile, heureusement, a vite fait de nous dérober ce spectacle. A Vialavert, nous entrons au cœur du Sidobre. L'air plus vif nous avertit de l'altitude que nous avons gagnée. La montée finit. Au lieu des grandes vues panoramiques que nous avions tout à l'heure en gravissant les remparts du plateau, ce ne sont plus devant nous que des ondulations légères, une succession de vallons intimes, limitées au plus près par des pentes boisées, par une croupe

nue, fleurie de genêts. Des prairies emplissent les fonds, et parmi l'herbe on voit luire la limpidité d'une source, la nappe tranquille d'un étang où se mirent les fûts blancs, le feuillage grêle des bouleaux.

Peu ou point de cultures; un champ de seigle, quelques sillons de pommes de terre signalent de loin en loin le voisinage d'une métairie, d'un hameau, perdus dans les bois. Rude, élémentaire, doit être la vie humaine dans ces solitudes. Les vrais habitants du pays, ce sont les bêtes sauvages. Les lièvres, les perdreaux gris, les perdreaux rouges, foisonnent dans les brandes; au temps du passage, les bécasses se cantonnent dans les bois humides, les canards, les sarcelles descendent le soir, attirés par le miroir des étangs, et, au plus désert du pays, dans l'épaisseur des halliers, habitent les chevreuils, se terrent les hordes ravageuses des sangliers. Le Sidobre est le paradis des chasseurs. J'aimerais le revoir en automne, quand le coup de fusil du braconnier à l'affût retentit dans le silence du crépuscule, quand les abois des meutes résonnent dans la profondeur des forêts.

Cependant l'heure du déjeuner, déjà tardive,

nous conseille d'accélérer notre vitesse. Par une longue rampe, très raide, nous dévalons vers l'Agout. Et voici Brassac, l'antique bourgade montagnarde mi-partie industrielle et agricole; voici ses usines qui fument et ses vieilles bâtisses sommeillantes au bord de la rivière, et son vieux pont gothique à demi ruiné, d'où nous nous amusions à observer à travers le cristal de l'eau les évolutions des truites vivantes, tandis que d'autres sautaient à notre intention dans la poêle de l'auberge.

Cette belle eau, si claire, nous ne devions plus guère la perdre de vue de Brassac jusqu'à Castres. D'abord étalée au large de la vallée ouverte, puis au fond des ravins, resserrée entre les roches surplombantes, elle nous apparaissait proche ou lointaine, selon le niveau de la route, accrochée au flanc des montagnes.

A Ferrières, halte de quelques minutes pour visiter le château. C'est une résidence seigneuriale de la Renaissance, possédée maintenant et habitée par des cultivateurs de l'endroit. Les appartements ont été dégradés, les grandes salles coupées de cloisons, rapetissées à la taille des petites gens qui ont installé dans ce nid d'aigles leurs chétives existences de fourmis.

Mais il y a encore à l'extérieur, sur la cour, de beaux restes des magnificences anciennes : des frises, des rinceaux, des figures du goût le plus délicat. Et cette élégance semble étrange ici, dans ce désert d'arbres et de rochers, à la pointe de ce promontoire en surplomb sur les précipices de l'Agout.

La rivière à peine visible de là-haut — rien qu'une blancheur d'écume apparue à travers le réseau des verdures — nous la retrouvons à la descente de Thérondel. Descente vertigineuse, tournants perfides ! Attention ! au-dessus du pont de Luzières, encastrées dans le rocher, deux croix commémoratives d'accidents tragiques conseillent la prudence. Lancé dans une chute éperdue, l'Agout gronde sous nos pieds, les gouffres tourbillonnent, prêts à happer de nouvelles victimes.

Nous sommes au point le plus sauvage, le plus pittoresque de ces gorges que nous côtoyons depuis Brassac. La végétation y est merveilleuse. Toutes les nuances, toutes les formes des essences forestières se pressent, se bousculent à l'assaut des pentes. Les frondaisons lustrées des châtaigniers, la verdure claire des frênes, les feuillages métalliques des chê-

nes, fusent dans l'éclat du soleil. La route sinue, fraîche, ombragée de lacet en lacet, contournant les ravins, jusqu'aux maisons de la Crouzette. Là nous quittons définitivement ce curieux plateau du Sidobre dont une seule journée ne nous a pas permis d'épuiser les surprises. Les eaux dont nous avons connu les réservoirs ce matin, en visitant l'étang de Merle, descendent avec nous, courent en rigoles le long de la route, se précipitent en cascatelles sur la pente des talus. Elles nous accompagnent jusqu'à l'Agout, que nous retrouvons à Burlats.

La jolie bourgade est en fête. Les vacances de la Pentecôte y ont amené en foule les Castrais et les Castraises. Et cette foule est joyeuse. Au frais, sous les tonnelles des auberges, sur l'herbe au bord de la rivière, on a organisé des goûters champêtres. On sable le Gaillac en croquant les fraises renommées du terroir. L'ombre bienveillante d'Adélaïde de Burlats, la gente châtelaine médiévale, sourit sans doute à ces cours d'amour improvisées. Les feux du couchant illuminent la scène; ils se jouent sur la rivière pailletée d'or, ils se coulent, imitant l'éclat des vitraux disparus, à travers la rosace

de la collégiale en ruines qui s'érige au bord de la route...

Et tout cela n'est qu'une vision rapide qui fuit au vent de notre course. Burlats est déjà loin. L'étau des montagnes se desserre. Au lieu des rochers et des arbres, c'est, devant nous, l'uniformité de la plaine, et, bientôt, la banalité des rues. Encore quelques tours de roue, et la corne avertisseuse de l'automobile sonnera notre rentrée à Castres, nos adieux au Sidobre.

PROMENADE DU DIMANCHE

Oh! les joies du dimanche : le silence morne des campagnes, l'encombrement des rues, l'appel insistant des cloches — tel un bourdonnement de mouches importunes — et la solennité des couples bourgeois qui tournent sur les promenades poussiéreuses au son des musiques militaires! Dans son pays, chez soi, passe encore! On peut s'enfermer, lire, conjurer par le travail le spleen qui vous guette, la contagion du bâillement universel qui vous gagne. Mais en voyage, à l'hôtel, où fuir, où s'abriter?

Au Grau-du-Roi, dans ce curieux village de pêcheurs où je suis allé chercher, loin des plages aristocratiques, le réconfort de la baignade, le coup d'éventail de la brise marine, j'ai senti aujourd'hui, dès l'aube, cette influence maligne du dimanche. Au lieu des bruits familiers du petit port qui s'éveille, des bateaux en partance qu'on lave à grands paquets d'eau, des

voiles larguées qui claquent au vent du matin, c'était, sur le canal, sur le village, une torpeur, un silence insolite auquel ont succédé bientôt les bruits du dimanche, et d'un dimanche extraordinaire, car la fête patronale du Grau tombait ce jour-là, et les gens du pays s'apprêtaient à la célébrer en toute magnificence.

Déjà, les cloches s'étaient mises en branle; les indigènes, les baigneurs s'acheminaient vers l'église. Les quais s'animaient du va-et-vient des fidèles et des curieux, — plus de curieux que de fidèles, — et cette foule augmentait d'heure en heure avec les débarquements du bateau d'Aigues-Mortes, avec l'arrivée des guimbardes, jardinières, tape-culs et autres véhicules qui charriaient à la fête hommes, femmes, enfants, toute la population valide des environs. Une rumeur montait de cette humanité suante et gesticulante. Des coups de fouet pétillaient, la sirène du bateau à vapeur meuglait ses signaux d'arrivée, ses appels de départ; des glaciers, des pâtissiers ambulants, des marchands d'éventails criaient leur marchandise. De la rue, le tumulte avait gagné la mer elle-même, la plage, si tranquille d'habitude,

envahie maintenant d'un grouillement inesthétique.

Et tout cela n'était rien encore; la fête n'avait pas commencé. Des nageurs l'inaugurèrent, acharnés à la poursuite d'un canard lâché en liberté dans le canal. Puis, de jeunes ambitieux, en équilibre sur un mât savonné, incliné sur l'eau, s'efforçaient d'atteindre un drapeau planté à l'autre bout. Tentative peu commode! Des rires, des huées saluaient leurs culbutes, leurs plongeons involontaires. Et tout cela n'était pas très drôle; mais l'enthousiasme du public ne connut plus de bornes, quand les jouteurs, armés de leurs lances de bois, débouchèrent sur le quai, nouant et dénouant leur farandole. Les joutes nautiques! J'étais tout yeux, tout oreilles; on m'avait annoncé, on m'avait promis certain air très ancien exécuté par le tambourin et les fifres, qui réjouissait d'avance mon cœur de folkloriste. Hélas! pour la première fois cette année, les fifres et les tambourins du vieux temps avaient cédé la place aux cornets à piston et aux ophicléides. La déception était cruelle. Comment se passionner pour le triomphe des rouges ou des bleus avec cet accompagnement de fanfare suburbaine? Et de

la musique et des joutes, il y en avait bien pour deux bonnes heures. C'était trop, vraiment. La sirène du bateau d'Aigues-Mortes nous sifflait fort à propos la possibilité de fuir, de nous évader de la tempête de bruits où nous risquions d'être submergés, vers une île heureuse de méditation et de silence.

Nous partîmes, poursuivis un moment par la clameur des joutes, par les sonorités triomphales des cuivres, portées en ondes violentes sur la coulée paisible du canal. Puis, à mesure que nous avancions sur notre chemin d'eau, à travers le désert des lagunes, le calme se faisait. Une paix infinie planait sur l'étendue bleue des étangs, sur les pyramides de sel dressées le long du rivage, comme les tentes blanches des Croisés d'autrefois. Bientôt, à un tournant du canal, les remparts et les tours d'Aigues-Mortes surgirent : bâtisses de rêves, mirage du passé flottant sur la vapeur des marais. Minute d'étonnement, comme si les siècles s'abolissaient tout à coup, comme si les choses lues devenaient des choses vues, matérielles et palpables. Et après l'étonnement, l'admiration. Heureuse époque, pensions-nous, où un incident de guerre, une nécessité de dé-

fense, se réalisaient en un monument si pleinement harmonieux, que ses lignes sévères, sans ornement, satisfont l'œil, contentent l'esprit autant que les plus renommés chefs-d'œuvre de l'architecture!

Aussitôt débarqués, avant d'entrer dans la ville, nous fîmes le tour des remparts. La fête du Grau, le spectacle des joutes, avait vidé Aigues-Mortes. La solitude assurait notre plaisir. Sauf quelques trimardeurs endormis, la tête appuyée à leurs baluchons, dans la marge d'ombre que les murailles allongeaient sur l'herbe poudreuse, nous ne rencontrâmes pas une âme au cours de notre promenade.

Mais la célèbre tour de Constance requérait notre enthousiasme. C'est la perle d'Aigues-Mortes et une des merveilles du style gothique. Plus simple, plus dépouillé que dans les édifices religieux, il prend ici, dans cette simplicité même, dans la rudesse de l'appareil militaire, une noblesse, une pureté incomparables. Et quels souvenirs! Saint-Louis, François Ier, les martyrs de la foi calviniste : toutes les splendeurs, toutes les misères de l'humanité ancienne, prolongées en échos dans les méditations des poètes, des philosophes qui avaient

fait avant nous le pèlerinage d'Aigues-Mortes. Au moment où nous franchissions le seuil de la tour, des phrases délicieuses du *Jardin de Bérénice*, chantaient dans notre mémoire. Mais bientôt ce fut une autre musique. Une bande de villageois, jeunes gens et jeunes filles, — une noce, peut-être, — visitait la tour, escortée par un cornet à piston; les arceaux des voûtes gothiques retentissaient du bruit des pas redoublés et des polkas. D'étage en étage, l'étrange aubade monta jusqu'à la plate-forme. Là, comme pour solenniser l'ascension, le ménétrier envoya vers l'immensité des lagunes les sonorités d'une triomphante *Marseillaise*.

Depuis un moment déjà, la bande joyeuse avait dégringolé l'étroite spirale de l'escalier; le silence revenu nous invitait au recueillement. Trop tard, hélas! Le charme était rompu. Les graves commémorations moyennageuses, les fines psychologies à la Barrès, nous échappaient, déconcertées par cette brutale explosion d'anachronisme. Impossible de nous accorder avec le sens du monument ou du paysage. C'était une visite manquée. A regret, nous reprîmes le bateau, nous revînmes au Grau-du-Roi.

Les joutes étaient finies, mais la fête sévissait encore. On dansait, on chantait. Sur les quais, les terrasses des cafés regorgeaient de buveurs; sur le canal, des barques chargées de monde zigzaguaient, comme ivres de la gaieté publique.

Par le chemin qui longe le Vidourle, nous allâmes vers les dunes. De grandes étendues d'eau morte stagnaient devant nous, s'étalaient à fleur de terre parmi les prairies; les limites entre l'herbe et l'eau étaient si peu marquées, — étangs herbeux, prairies inondées, — que les deux éléments paraissaient se confondre en un grand lac nuancé de vert par l'herbe ou coloré d'un bleu très pâle par la rivière et les étangs. De Vidourle, un sentier bordé de bruyère de mer aux tiges frêles, exténuées de maigreur, nous conduisit aux pinèdes de Boucané.

Là commençaient les dunes, les molles ondulations de sable qui gardent encore, sous leur légère toison de broussaille, le mouvement souple des vagues qui les ont autrefois modelées. Les fûts violets des pins, seules lignes verticales en vue sur la platitude infinie de l'horizon, ajoutaient à ce site sauvage comme une noblesse d'architecture. Une odeur forte d'aroma-

tes s'exhalait des touffes d'immortelles meurtries sous nos pieds, ou d'un bouquet blanc de lis des sables épanoui au bord d'une flaque d'eau à demi desséchée. Après un dernier pli de la dune, la mer apparut. Elle était vide de barques, affranchie par le repos du dimanche de la servitude humaine. Animée d'un rythme léger, elle étalait sous le ciel le sourire innombrable de ses vagues, rosées des derniers feux du couchant. Mais bientôt, avec la tombée du crépuscule, les pourpres s'éteignirent. Ce sourire s'effaça du mystérieux visage. Et ce fut, devant nous, la chose illimitée, monstrueuse, l'élément hostile : ténèbres mouvantes dans la ténèbre immobile de la nuit.

Déjà, les phares s'allumaient, dominant la courbe du fleuve, invisible à cette heure. Une blancheur éparse, à notre droite, désignait Montpellier; en face, Palavas et Cette dardaient leurs feux intermittents, tandis que, à gauche, l'Espiguette indiquait l'approche de la Camargue et de Sainte-Marie-du-Désert.

La grandeur du spectacle nous faisait oublier les petitesses et les misères de ce malencontreux dimanche. Elle nous rendait aussi plus indulgents pour les divertissements de ce peu-

ple de pêcheurs. La science qui avait dressé, allumé ces phares à leur usage, finirait bien par éclairer ces cerveaux obscurs, par les initier à des joies plus harmonieuses. En attendant, ces braves gens qui ont trimé six jours par semaine, au péril de la mer, ont bien le droit de s'amuser à leur guise le septième, — fût-ce à jouer ou à écouter jouer du cornet à piston.

LE PARC TOULOUSAIN

L'art de dessiner les jardins a singulièrement évolué depuis Le Nôtre et le grand siècle, et cette évolution s'explique. Qu'il s'agisse d'un palais ou d'un jardin, l'adaptation au milieu, le but d'utilité pratique doit commander les conceptions de l'artiste. Les magnificences de la cour du Roi-Soleil, le déploiement des cortèges ont motivé les alignements géométriques, les amples terrasses, les grands escaliers de Versailles. Plus tard, la fantaisie romanesque d'une jeune reine, le goût de la nature mis à la mode par J.-J. Rousseau, déterminèrent le style champêtre du Petit-Trianon. Avec l'avènement de la démocratie, avec les exigences de l'hygiène moderne, de nouveaux goûts, de nouveaux besoins sont nés qui ont amené des combinaisons nouvelles. Dans l'intérieur des villes on a semé, comme des îlots de verdure, des squares, des jardins publics. A l'aide de cour-

bes heureuses, de vallonnements, de plantations de massifs, on a amplifié l'horizon, reculé la perspective. L'éclat des corbeilles de fleurs, la musique d'un jet d'eau, la chute disciplinée d'une cascatelle ont pu donner au passant, fatigué du tumulte des rues, le repos, la fraîcheur momentanée d'une oasis. Mais ce n'était pas encore assez. A des foules condamnées pendant toute la semaine à l'atmosphère des ateliers et des usines, à l'exiguïté des logements pauvres, on a offert, avec de larges espaces, non plus seulement l'illusion, mais la réalité d'un coin de nature, la sérénité du lac, le glissement harmonieux de la rivière, la profondeur de la forêt. En même temps que le spectacle, ces assoiffés de grand air, de liberté champêtre, ont eu aussi le contact direct avec la terre, le plaisir de fouler le gazon au lieu du pavé des rues, la joie de dîner sur l'herbe, de cueillir la fleur des champs, la branche d'aubépine qui, dans le pauvre taudis, prolonge le souvenir embaumé du dimanche.

Les jardins publics, les squares ne manquent pas à Toulouse et ils ne sont certes pas négligeables. Le plus ancien de tous, le Grand-Rond, s'enorgueillit de ses ormeaux séculaires, de ses

statues dont la blancheur se lève de la perspective verte des pelouses. Au Jardin-des-Plantes, les grâces surannées d'un parc à la mode du premier Empire voisinent avec le jardin moderne qui accueillit récemment la statue de l'Ami des roses, du cher Armand Silvestre, tandis qu'un vague exotisme s'évoque des cages où tourne mélancoliquement la panthère et où s'étire paresseusement l'aile inemployée du condor. Sur la rive gauche de la Garonne, le cours Dillon, frustré au profit du square du Musée de sa grille monumentale, offre encore le spectacle de la ville rose étalée de l'autre côté du fleuve, de la fine et robuste silhouette du clocher de la Dalbade, colorée de violet ou de lilas tendre, selon les heures du jour, les jeux de la lumière et de l'ombre.

Mais ce ne sont là que des promenades urbaines, de quoi faire descendre la salubrité de l'air, la gaieté du soleil, dans le centre de la ville, au seuil des faubourgs. Il fallait encore, pour les ébats populaires, l'ampleur, la liberté d'un grand parc. Le Parc Toulousain comble heureusement cette lacune. L'emplacement a été on ne peut mieux choisi. Le ramier du Bazacle était un peu loin ; le stand, le vélodrome

en occupaient la plus grande partie, et ç'eussent été des voisinages bien bruyants pour les paisibles promeneurs. Le ramier du Château, dont l'entrée s'ouvre sur le pont Saint-Michel, à quelques pas des jardins publics, offrait un déversoir naturel aux foules dominicales. L'endroit est d'ailleurs merveilleux. Dans la descripcription qu'Elisée Reclus a donnée de Toulouse dans son grand ouvrage, *La Terre*, ce puissant révélateur des beautés de la nature a développé dans une belle page l'originalité du Ramier. Les alluvions du fleuve, les infiltrations souterraines ont créé là une végétation, une flore à ce point intenses qu'elles semblent n'avoir rien de commun avec la végétation, avec la flore de la plaine voisine. Des alignements, des quinconces de carolins et de peupliers verts d'une croissance surprenante couvrent le sol qui nourrit encore des prairies, des luzernes, des moissons d'une richesse luxuriante. Au printemps, à la pousse des feuilles, les cimes des arbres forment comme une poussière d'or vert qui dessine de loin les sinuosités du fleuve. En plein été, quand la plaine flambe, blanche de poussière, calcinée de soleil, la fraîcheur règne encore au Ramier, sous le couvert des arbres,

dans l'ombre bleue, bercée par les feuilles frémissantes qui rendent au moindre souffle une musique de pluie.

Je pense en écrivant ces lignes aux bonnes journées de vacances que je passais jadis au ramier de Bigorre, en aval de Toulouse, entre Grenade et Seilh. Journées de pêche le long de la *Gaure*, journées de chasse à travers l'*îlot*. Cette *Gaure* était un petit bras de la Garonne fermé d'un bout, comblé par la vase au temps de la sécheresse estivale et communiquant de l'autre avec le fleuve dont les derniers remous largement étalés venaient mourir dans la tranquillité de l'eau morte. Un jour crépusculaire flottait sous les saules, et dans l'air lourd, des rondes vacillantes de moustiques tournoyaient mollement. Des carpes sommeillaient à fleur d'eau, faisaient la sieste parmi les renouées à fleurs roses. Des grenouilles, avec leurs yeux en or, s'étalaient sur les palettes laquées des nénuphars, et, près du bord, guettant la tombée des moucherons, virant et voltant avec de brusques éclairs de leurs nageoires rouges, les cabots avaient l'air de me narguer.

En septembre, aux eaux basses, armé de mon fusil, je quittais le ramier, je m'aventurais

dans les fourrés de l'îlot. Là, pas de sentiers, rien que des foulées de bêtes. Le taillis sentait le fauve. De grands oiseaux de proie, des milans, des buses avaient laissé à terre leur desserte : des plumes, des débris sanglants, et quelquefois, avec un grand bruit d'ailes, un cormoran s'enlevait sous mes pieds, d'une touffe d'amarines. Le soir, blotti dans les joncs à la pointe de l'îlot, j'espérais l'arrivée des sarcelles, des halbrans. Devant moi, au large, la Garonne s'étalait tout unie, toute verte, l'eau et les arbres des rivages mêlés, fondus dans la vapeur du crépuscule. Bientôt l'eau brunissait, le ciel s'orangeait au couchant; un *Angelus* arrivait en vibrations confuses, s'éparpillait au-dessus du fleuve. Alors, un par un, en lentes spirales, des canards descendaient comme appelés par le miroir de l'eau, et c'était pendant quelques secondes une agitation, un clapotis, des frôlements de duvet à travers les roseaux; puis le silence. Alors, visant dans le tas, car on y voyait à peine, je faisais feu; une flamme zébrait le crépuscule, et le coup résonnait longuement dans le sommeil de la rivière.

Le ramier du Château est moins sauvage assurément, moins embroussaillé, moins primi-

tif que le ramier de Bigorre, et les plaisirs qu'on peut y prendre sont d'un ordre moins élémentaire. Mais il y a dans l'un aussi bien que dans l'autre la beauté des arbres, le charme des eaux courantes, la fraîcheur des prairies; et c'est l'essentiel pour un parc. La nature y offre tout le pittoresque qu'on a dû créer ailleurs artificiellement et à grands frais. Le contraste des deux bras de la Garonne qui l'entourent, l'un torrentueux et rapide, l'autre étalé en large nappe ou transformé en grèves blanches aux eaux basses; les perspectives ouvertes sur les jardins et les maisons des faubourgs; d'un côté la ligne noble des coteaux de Pech-David, qui ferme l'horizon; de l'autre, comme une vision de rêve, la silhouette bleue ou blanche des Pyrénées, apparues à travers le rideau tremblant des feuillées, tout cela forme un spectacle que les plus beaux parcs de France auraient de la peine à égaler. L'art du dessinateur n'a rien à ajouter à un pareil ensemble. Son mérite ici sera plutôt de se faire oublier. Son rôle, forcément modeste, doit se borner à introduire le promeneur, à lui faciliter l'accès de ces merveilles, à éviter surtout ce qui pourrait en altérer le caractère. Mais pour être plus limité, sa

tâche n'en sera pas moins méritoire. Le goût s'exerce aussi bien à conserver, à restaurer, qu'à édifier un monument. Le monument, la chose précieuse qu'il s'agit de respecter ici, ce sont les arbres, ce sont les points de vue, c'est l'harmonie suprême qui s'établit entre un terroir et les plantes qu'il produit naturellement, entre les formes et les couleurs nées du même sol. La beauté d'un site tient à ces accords secrets presque indéfinissables que la moindre discordance suffit à détruire. Ainsi de ces admirables colonnades de carolins qui donnent au Ramier la noblesse d'un bois sacré, l'architecture d'un temple. L'erreur serait fâcheuse d'en déguiser l'ordonnance, sous prétexte de monotonie, par des plantations de massifs qui en amoindriraient la hauteur, ou d'arbres étrangers qui en détruiraient l'unité. Et l'œil ne serait pas moins blessé, si parmi les colorations tendres que donnent les frondaisons des peupliers et des saules, la mobilité frissonnante de leurs feuilles, il rencontrait en dur contraste la rigidité sombre et métallique des pins, des magnolias, des arbres verts.

Tel que je l'ai vu ces jours-ci et malgré quelques plantations inopportunes, le Ramier

constitue dès maintenant une promenade du plus haut intérêt, dont la conception fait honneur à la municipalité toulousaine. Que serait-ce si l'on pouvait, comme on me l'a fait espérer, annexer l'immense enclos de la Poudrière, dont les magnifiques ombrages forment au midi du Parc une muraille, hélas! infranchissable? A côté et en complément des alignements du Ramier, la Poudrière nous donnerait le dédale, l'enchevêtrement de l'îlot, tel que j'ai essayé d'en donner l'impression en racontant mes souvenirs de Bigorre. Là ce serait le désordre des fourrés, la surprise des eaux mortes, la sensation de mystère et d'isolement que donne une nature vierge. Ainsi complété, ne formant plus qu'une île immense de verdure, le Parc Toulousain deviendrait une des merveilles naturelles de la France.

L'entrée seule laissera à désirer, tant qu'on n'aura pas de meilleure voie d'accès que ce chemin bordé d'usines où l'on passe entre des jets de vapeur et des sifflements de chaudières, choses peu engageantes, qui au seuil de ce paradis font penser à une porte de l'enfer. On comprend que la ville ne veuille pas se priver du revenu qu'elle tire de la location de la force

motrice. Mais n'y aurait-il pas moyen de trouver une entrée moins malencontreuse, par exemple en établissant en avant des usines un pont, une simple passerelle si l'on veut, qui aboutirait à la pointe de l'île, dans sa partie la plus riante, la plus fréquentée ?

Ce pont n'est qu'une idée en l'air, un simple vœu sur lequel je n'insisterai pas, ne sachant pas ce qu'il en coûterait de le satisfaire. En voici un, pour finir, dont la réalisation serait à meilleur compte. Pourquoi ne pas laisser à la nouvelle promenade le joli nom, d'une si charmante euphonie, qui a l'avantage d'être consacré par l'usage ? Quelque étiquette qu'on lui impose, le Parc Toulousain sera longtemps encore pour le public le ramier du Château. A quoi bon en chercher un autre. Au lieu d'une dépense, c'est une économie d'imagination que je me permets de proposer à la municipalité.

MAISONS ABANDONNÉES

Je ne veux pas me lamenter ici sur la décadence actuelle, ni sur la fin prochaine de la propriété bourgeoise. Que par le simple jeu des lois économiques, par une sorte d'expropriation naturelle, la terre tombe entre les mains de ceux qui la travaillent, la chose paraît juste en soi, et elle sera probablement avantageuse à la communauté. Le mieux est de se résigner, de se préparer à une transformation désormais inévitable.

Le terroir que j'habite au bord de l'Aveyron, sur le penchant de la falaise quercinoise, a vu — et il me la raconte — une révolution autrement radicale dans le régime de la propriété rurale. Une colonie gallo-romaine l'occupait jadis; des troupeaux d'esclaves fécondaient, pour le compte de maîtres étrangers, ce même sol que l'économie paysanne est en train de conquérir pouce à pouce sur les détenteurs

actuels. Des monnaies romaines, des fragments de poterie déterrés par le soc de la charrue, un sarcophage, un cippe funéraire anonymes, attestent seuls l'opulence des villas incendiées, rasées par les invasions barbares.

La ruine sera plus lente à venir pour les villas modernes acquises, adaptées à de nouveaux usages par des maîtres paysans. Mais leur déchéance est déjà commencée. Les nécessités de la vie rustique les ont en partie défigurées; moitié maisons de plaisance, moitié métairies, elles offrent un aspect hétéroclite et presque douloureux, où le ridicule se voile d'une certaine mélancolie.

J'en connais une, pas loin de chez nous, qui, délaissée par les acquéreurs déjà pourvus d'un logis, dépecée ensuite morceau par morceau, a mis plus de trente ans à disparaître. C'était une gentilhommière de la fin du dix-huitième siècle, d'architecture modeste, mais non sans élégance, une maison de plaisance avec son parterre français, sa garenne, son colombier seigneurial et son avenue de platanes qui conduisait de la route à la grille du parc. Dès le lendemain de la vente, des charrettes avaient emporté à la ville, pour y être vendu aux enchères

publiques, le peu de mobilier échappé à la débâcle des anciens propriétaires. La maison désormais était vide, livrée aux rats, aux hiboux nichés sous les combles, aux abeilles qui avaient appuyé leurs rayons aux contrevents toujours clos. L'année suivante, j'eus peine à reconnaître le logis. Les arbres qui l'ombrageaient avaient disparu. Plus de parc, plus de garenne, plus de parterre. Un chaume ras investissait la maison. Seule, nue, lamentable, la vieille bâtisse exhibait maintenant en plein soleil ses tares, ses avaries. Les lézardes bâillaient, le toit s'affaissait sur sa charpente, depuis longtemps pourrie par les gouttières.

Le temps aurait suffi à faire son œuvre de destruction ; elle fut bientôt hâtée par l'industrie des maîtres. La gentilhommière abandonnée leur fournit les matériaux d'un hangar qu'ils ajoutaient à leur maison. Attaquée à coups de pics, éventrée, elle laissa voir un moment, dans la poussière des plâtras, les grâces de sa décoration intérieure : les boiseries peintes en camaïeu de couleur tendre du salon, les fines moulures, les rinceaux de la chambre à coucher. Quand la dévastation s'arrêta, elle ne laissa debout que des pans de mur, des plan-

chers à demi arrachés, des contrevents descellés, des décombres où bientôt pullula la triste race des orties.

Cette ruine ne blessait pas sans doute la vue des propriétaires, mais elle usurpait une place utile aux cultures. La pioche lui donna le coup de grâce. Aujourd'hui, tout a disparu de cette maison, qui abrita pendant plus d'un siècle les tristesses, les joies d'une famille, dont le nom même s'est éteint. Seules, dans l'uniformité des cultures, quelques repousses tenaces de rosiers, avec leurs fleurs simplifiées, revenues presque à l'ingénuité de la plante primitive, marquent la place où fut le jardin. Fragilité des murs, perennité des roses!

Il y a d'autres affronts pour les maisons bourgeoises achetées et habitées par des paysans, des misères moins brutales, mais presque aussi douloureuses. Parce qu'elles ont gardé à peu près intact le cadre d'une vie différente, leur désaccord est plus criant avec la vie nouvelle qui s'y est installée.

Il en est une dans notre voisinage où je fréquentais autrefois et dont tous les aîtres m'étaient familiers. Plusieurs générations avaient travaillé à l'embellir. La bâtisse, très

simple, était avenante et gaie, le mobilier d'un luxe discret et ancien. Des velours d'Utrecht aux nuances passées couvraient des bergères favorables à la sieste; des gravures anglaises de l'avant-dernier siècle, représentant de nobles paysages ou des figures exquises de patriciennes, décoraient la galerie ouverte du premier étage, d'où, par-delà les pelouses du jardin, se découvrait l'ampleur de la vallée. Le jardin, sans être vaste, offrait de gracieuses perspectives; des chênes centenaires, contemporains du logis, versaient une ombre généreuse sur les gazons; des retraites intimes, des tonnelles de chèvrefeuilles, de charmilles, où, sur le banc rustique, traînaient le roman ou la broderie commencée, révélaient les habitudes des châtelaines; une escarpolette s'offrait aux jeux des enfants; le tennis découpait son carré de sable dans l'herbe de la pelouse. Un ruisseau, dont la chanson menue se précisait aux heures de silence, formait, retenu par un barrage, un bassin d'eau dormante. Et toutes ces choses, adaptées depuis longtemps aux goûts d'une famille, semblaient immuables; elles participaient à la sécurité des maîtres.

Sécurité trompeuse. La gêne se cachait sous

ces apparences heureuses; la gêne et bientôt la ruine. Les affiches de vente attristèrent un matin les piliers du grand portail, et j'appris presque en même temps que la maison était vendue à l'ancien métayer enrichi dans la débâcle de ses maîtres.

Je ne l'ai revue qu'une fois depuis, et quoique rien n'y fût changé complètement, avec son crépi neuf et ses contrevents repeints, elle m'apparut méconnaissable. Le nouveau propriétaire m'en fit lui-même les honneurs, très fier et un peu gêné de son personnage. A vrai dire, les étables, les écuries avaient gagné au changement, à peu près vides autrefois, peuplées maintenant d'animaux de bonne race. La porcherie surtout était un modèle du genre. Mais quel désenchantement en entrant dans la maison! Le rez-de-chaussée, seul habité maintenant, était meublé à la mode des paysans riches : les lits drapés en cretonne à ramages criards, l'armoire à glace et la commode en noyer ornée du bouquet de mariage sous globe, la garniture de cheminée en simili bronze et, sur les murs, des chromos patriotiques, *L'Alsace et la Lorraine,* et, en symétrie, les portraits de Gambetta et de Monsieur Thiers. Une

odeur de neuf et de renfermé émanait des chambres, jamais ouvertes, car le ménage couchait à la cuisine, dans le lit aux couettes épaisses légué par les ascendants. Quant au premier étage, ce n'était plus qu'un vaste grenier; des sacs d'avoine ou de blé, avec des trottinements de rats inscrits à la surface. Un épervier, quelques nasses, un trémail séchaient au soleil, suspendus au mur de la galerie, à la place où souriaient naguère en leurs cadres de bois noir filetés d'or les belles dames de Reynolds et de Lawrence.

Au jardin, les changements n'étaient pas appréciables à première vue. Les grands chênes étaient debout, intacts les cabinets de charmilles et les tonnelles de chèvrefeuille. L'emplacement du tennis même était resté, mais agrandi, transformé en aire à battre le blé. Les pelouses jusque-là tendres aux rondes de jeunes filles, aux poursuites du colin-maillard, étaient maintenant déshonorées, souillées comme le sol d'une basse-cour. Des cochons s'y vautraient, des troupeaux d'oies et de canards les piétinaient, se rendant au vivier bourbeux transformé en abreuvoir. J'ai voulu revoir les allées, les tonnelles. Livrées à elles-mêmes, elles

avaient bien vite perdu leurs alignements d'architecture végétale. Une herbe drue, l'herbe des lieux abandonnés, des cimetières ou des ruines, les avait envahies; les branches en croissance se rejoignaient, hostiles aux visiteurs. On eût dit que par un geste pieux ces témoins des heures passées cherchaient à repousser les importuns, à garder l'intégrité du souvenir...

Au moment où je m'éloignais, une voix de bouvier rude et forte entonnait un air populaire. Et cette musique brutale me rappelait en contraste les voix claires des jeunes filles qui s'envolaient comme un gazouillement de volière du nid familial.

Autre temps, autre chanson. La chanson du travail, celle qui rythme le pas du laboureur, a détrôné la musique du sentiment et du rêve. Faut-il s'en plaindre, faut-il s'attendrir sur la sentence d'exil qui frappe la bourgeoisie rurale? Ce qui lui arrive aujourd'hui est arrivé à d'autres plus intéressants qu'elle peut-être. Les affronts, les mutilations que subissent les villas modernes, ne les avait-elle pas infligés jadis aux résidences seigneuriales acquises à bon compte comme biens nationaux? Chacun

son tour. La fin des choses est plus lamentable que celle des gens, et les maisons abandonnées m'émeuvent plus que leurs maîtres disparus.

LES VIOLETTES

Une bonne nouvelle : les violettes sont en fleurs. Sans doute, l'événement n'a rien d'imprévu et beaucoup le jugeront négligeable ; ne serait-ce que pour les amoureux et les poètes, il me paraît cependant qu'il valait la peine d'être signalé.

L'heure est mauvaise pour les poètes, pour les rêveurs pacifiques. Des dépêches affolantes nous arrivent chaque jour des champs de bataille où s'entre-tuent les jaunes et les blancs ; ici et là, en tous pays, sous toutes les latitudes, l'humanité en gestation de progrès est travaillée par des conflits d'intérêts ou d'idées toujours prêts à se produire en catastrophes. Il est peut-être bon de constater que certaines choses sont assurées de ne pas changer parmi les meilleures et les plus aimables, et que les violettes, par exemple, continuent à fleurir et à sentir bon. Le progrès est lent, la vérité se

dérobe, et de ceux qui se sont dévoués à leur conquête, la plupart n'en jouiront qu'en espoir, tandis que l'odeur des violettes nous procure une joie innocente, immédiate et certaine. Et cette joie nous vient en respirant sans que nous ayons même la peine de nous baisser pour cueillir la fleur.

Donc, pendant que les cosaques de Kouropatkine pataugent sans succès dans la boue glacée de l'hiver mandchourien, pendant que sous le soleil du Maroc les uniformes discrets de notre ambassade paradent, mêlés aux splendeurs de la cour chérifienne en des fêtes qui ne sont peut-être que les préludes de massacres; pendant aussi que nos parlementaires, enfermés avec tout ce qu'il faut pour écrire dans le sein des Commissions, légifèrent sur la séparation des Églises et de l'État, voici que le long des rivières de France, à travers les prés, sous les broussailles, à l'orée des bois, jusque sur les talus pelés des grandes routes, les douces violettes ont fait leur apparition.

L'aigre agonie de cet interminable hiver les avait un peu retardées; les promeneurs et les promeneuses de ce dernier dimanche ont eu la surprise de découvrir les premières. Des rues

étroites, des boutiques obscures, ils étaient sortis en foule, invités par la douceur de l'air, par la promesse du soleil. A défaut de fleurs encore absentes, c'était, le long des chemins, à travers les prairies comme une floraison endimanchée, bleu, rouge, d'uniformes militaires, de toilettes féminines. Et ces gens étaient ravis : ils ne sortaient pas seulement de la ville; ils sortaient aussi d'eux-mêmes, de leur vie de chaque jour. Les artisans ne pensaient plus à leur métier, les boutiquiers à leur négoce, les soldats à la corvée. Allégés pour un jour des soucis professionnels, ils se laissaient aller au charme de la vie élémentaire, au bonheur de fouler de l'herbe au lieu du pavé des rues, de respirer l'air des champs au lieu de l'atmosphère empestée de l'atelier, de la boutique, de la caserne. Attrait naturel, mais combien plus pressant en cette saison où il semble que la vie recommençante de la terre nous soumet plus étroitement aux fonctions ataviques de l'espèce, aux fatalités de l'instinct!

Aux premiers jours de mars, ce n'est pourtant pas encore le printemps; mais c'est le prélude, c'est l'attente, c'est le désir, plus suggestif peut-être que la réalité. Et non pas seule-

ment notre désir à nous, mais celui des arbres, des plantes, des bêtes. Le miracle annuel va venir, la sève monte, gonfle les écorces, rosit comme un afflux de sang le fin bout des branches. La gousse des jacinthes soulève la terre des jardins, la tige délicate des violettes se dresse, écarte la litière des feuilles mortes. Vienne un rayon de soleil et la vie s'exalte, les couleurs s'avivent; un éclat d'émeraude luit à la pointe des jeunes blés, si tendres, si frêles; des gouttes de rubis scintillent aux branches des pêchers, des reflets d'or pâle vêtent l'écorce des peupliers. Une grive qui chante à la cime d'un ormeau semble exprimer la joie de ce réveil. Dans le grand silence du dimanche, à travers la campagne muette, les sons de flûte ardents, veloutés, annoncent la fête prochaine du printemps. Du bord de la rivière une autre grive a répondu. Ces chants alternés, c'est sans doute un premier appel d'amour, une nichée qui se prépare.

Parmi les humains qui vont deux par deux le long des sentiers, plus d'un sans doute entend aussi la voix de l'instinct. Elle parle sûrement à ce soldat, à ce petit tringlot qui va, selon la mode des campagnes,

tenant entre ses doigts rudes le petit doigt de sa payse. Elle, la misère, lui, la conscription, les ont tirés de leur village, un pays perdu dans les pierres, au fin fond des causses. Effarés, ahuris par leur vie nouvelle, — terreur continuelle du bleu, dures besognes de la servante, — à peine s'ils ont pu se voir, s'ils ont pu se parler, aux heures brèves des dimanches d'hiver, parmi la foule étrangère, sur les promenades publiques, dans le fracas des musiques militaires. Aux champs, ils se retrouvent chez eux. Leur âme paysanne leur revient avec la chanson des grives, avec l'odeur des violettes. La petite fleur de sentiment née au village, transplantée avec eux et à demi desséchée dans l'air hostile de la ville, va s'épanouir au soleil nouveau.

Après eux, à distance toutefois, comme pour ne pas déranger ce tête-à-tête qui les précède, voici venir un ouvrier, une grisette. Gais, insouciants, ceux-là folâtrent, bavardent, se bécotent parfois quand la conversation tourne au tendre. Le grand air les grise, le soleil leur monte à la tête. Leur amitié n'a pas attendu les violettes : que feront-ils à la saison des lilas?

Autre couple, autre allure : un paysan, une

paysanne; lui, un faraud, le feutre chaviré, la cravate violente, l'air conquérant et sournois; elle, un peu raide et passive, les yeux baissés, fière et gauche en ses atours du dimanche. Ils ont dansé ensemble au bal public, au son brutal des cuivres, dans l'âcreté des poussières, et maintenant ils s'en retournent chez eux, vers quelque métairie, très loin, dans le recueillement des campagnes. L'excitation du bal est tombée; au lieu des suggestions sensuelles de la danse, ce sont des conseils de tendresse qui leur viennent de la sérénité du soir, du parfum léger des violettes. Tout à l'heure, au crépuscule, quand ils se quitteront au dernier carrefour, ils se donneront peut-être le baiser des fiançailles.

Que si l'idylle tourne autrement, si le galant est brutal et la fille complaisante, le printemps quand même aura fait son œuvre, la nature sera arrivée à ses fins. Justes noces, ou simple accouplement, peu lui importe, pourvu que soit assurée la propagation de l'espèce. La saison nouvelle est l'instrument docile de ses volontés, la timide violette lui sert d'entremetteuse. Elle couronne de fleurs nouvelles la coupe où elle prépare avec l'ivresse de l'amour l'illusion du

bonheur, la minute d'aveuglement qui nous fait oublier, pour la transmettre à d'autres, la tristesse inéluctable de la vie. Le décor merveilleux qu'elle nous offre, ces chants, ces parfums, ces couleurs ne sont qu'un piège. Les frondaisons qui vont pousser aux arbres formeront les rideaux de l'alcôve où cette ensorceleuse invite les amoureux à goûter les joies qui lui sont utiles. Ne faut-il pas combler les vides qu'à cette heure même vont faire dans le troupeau des hommes les massacres de la guerre? Pendant que les amoureux, absorbés dans leur rêve, se font un univers de leur tête-à-tête, là-bas, en Mandchourie, en Macédoine, ailleurs, les fureurs guerrières paralysées par l'hiver vont encore se déchaîner, le sang humain va souiller l'herbe nouvelle, les râles d'agonie se mêleront au chant des grives printanières.

La fonction des violettes est de fleurir : la fonction des hommes sera-t-elle éternellement de s'entre-tuer? Est-ce au massacre perpétuel qu'est vouée la multiplication de l'espèce? Sous les fatalités qui l'oppriment, y a-t-il pour la race humaine une lueur d'avenir, une promesse de progrès? La vie a-t-elle un sens, la planète a-t-elle un but? Graves problèmes sur lesquels

ont pâli, sans les tirer au clair, les philosophes de tous les siècles. Mais à défaut de la certitude qui se dérobe, l'espoir au moins nous reste, et, avec l'espoir, la satisfaction de l'effort. Si le résultat ne répond pas à nos ambitions, si le progrès est lent à venir, en l'attendant, contentons-nous de bonheurs plus modestes. Les violettes sentent si bon! Consolons-nous de vivre en respirant les violettes.

TABLE

I.

PORTRAITS DE VILLES.

Montauban..... 13
Toulouse..... 22
Cahors..... 33
Moissac..... 42
Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne)..... 51
Cordes..... 60
Albi..... 68
Nimes..... 79
Perpignan..... 90
Périgueux..... 100
Luchon..... 111
La Ramière..... 122
Cauterets..... 131
Bagnères-de-Bigorre..... 140
Les-Eaux-Chaudes..... 150
Tarbes..... 160

II.

COURSES ET PROMENADES.

Notre-Dame de Nuria..... 171
Le Pic-du-Midi d'Ossau..... 192
Une journée au Sidobre..... 199
Promenade du dimanche..... 208
Le Parc Toulousain..... 217
Maisons abandonnées..... 227
Les violettes..... 236

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 6347